YUGCIB OEUVRE INTÉGRALE

LIVRE 4

-Période 2005 à 2006 et en partie 2007

-Sur les forums de 2005 à 2007

ARTICLES ET TEXTES

DIVERS

A FLORENCE…

Tout au long de notre vie nous sommes parfois… Ou souvent confrontés à des situations inconfortables telles que la faim, le froid, l'isolement ou l'exclusion et la précarité.
Il est aussi de ces situations sans nul doute plus anodines telles qu'un temps d'attente prolongé, certains besoins ou espoirs non satisfaits, des projets avortés, une inquiétude du lendemain, que nous dimensionnons au-delà de ce qui est convenable…
Aucune de ces situations d'inconfort ou d'isolement, et à plus forte raison les situations anodines de la vie quotidienne que nous déplorons, ne peuvent toutefois être comparées à ce que tu as vécu, Florence, cinq longs mois durant enfermée dans un cachot souterrain, sans connaissance du jour et de la nuit, sans lumière et sans doute avec une perception de l'écoulement du temps inimaginable pour les gens que nous sommes, habitués aux cadrans de nos montres, au rythme des jours, des mois et des saisons.
Lorsqu'au début de ce mois de juin, quelques jours avant ta libération, j'ai visité avec ma femme la prison des évêques à Saint Jean Pied de Port, je suis entré dans une cavité obscure, froide et humide, sans autre ouverture que la porte donnant sur une salle tout aussi sombre et souterraine : cette cavité de quatre mètres carrés était en fait la prison de la prison. Il y avait encore, scellé dans le mur de pierres du fond du cachot, un anneau de fer auquel était accroché un morceau de grosse chaîne… Je suis resté là, un moment, pétrifié, les intestins noués et je sentis monter en moi une peur telle que jusqu'à ce jour, j'en avais encore peu connu dans ma vie. Je voyais pour ainsi dire le prisonnier en face de moi, retranché vivant du monde des vivants. Et je me suis dit : « Comment peut-on survivre, enchaîné dans le noir, confiné dans un tel isolement, et durant combien de temps ? »
Alors je t'assure, Florence, que de toute la vie qu'il me reste à vivre, chaque fois que je serai confronté à une situation de réel inconfort, je penserai « viscéralement » à ce que tu as vécu cinq mois durant à Bagdad dans un cachot souterrain, et que tu nous a décrit avec précision, dans toute sa réalité crue et nue. Alors sans doute mon inconfort me paraîtra-t-il moins grand que ne fut le tien.

PETIT CONTE SF BIDON

Deux cosmonautes, Rag, venu de Bêta 31 et Uli, venu d'Alpha 17, se rencontrent sur Gamma 101.
Rag :
Je viens de la planète des Génies.
Uli :
Comment ça, la planète des Génies ? Ce monde bleu dans le système solaire ? J'en viens moi aussi. Mais il n'y a pas que des génies sur Terra1. On y rencontre aussi les Trouduks.
Rag :
Oui, c'est exact, il y a aussi les Trouduks.
Uli :
Explique moi, alors !
Rag :
Sur Terra1, depuis la dernière « mondialisation » comme ils disent, les gens sont informés de tout ce qui se passe partout. Petits, beaucoup vont à l'école et plus grands, font des études. Alors,

forcément, ils deviennent des génies.
Uli :
Cela en fait donc, des génies !
Rag :
Oui ! Ils sont des centaines de millions. Certains d'entre eux participent à des compétitions afin d'être différenciés, répertoriés et classés. D'autres renoncent aux compétitions mais n'en demeurent pas moins convaincus qu'ils sont les meilleurs dans leur genre. Et puis, il y a aussi sur Terra1 depuis la mondialisation, un Grand Marché des Génies. Car le génie se vend, s'achète, fait l'objet de transactions commerciales entre groupes très puissants de marchands formant des guildes et des réseaux concurrents qui se livrent entre eux des guerres féroces.
Uli :
A quoi ça sert alors d'être un génie si l'on est acheté, vendu et si ce sont ces puissantes guildes qui font valser les génies comme les scories d'un tourbillon d'éclats d'étoiles ?
Rag :
C'est simple : être un génie ça sert à ne pas être un Trouduk !
Uli :
Les Trouduks sont les autres gens que j'ai vus sur Terra1. Ceux-là n'ont pas réussi à l'école, habitent dans des maisons à étages qui ressemblent à des poulaillers géants, n'intéressent les guildes de marchands que dans la mesure où ils peuvent produire de l'engrais en énormes quantités au prix de revient le plus bas possible pour que ça leur rapporte le plus gras de la soupe dont ils rentabilisent l'excédent en le recyclant dans d'autres soupes qu'ils sont seuls à bouffer.
Rag :
Sais-tu, Uli, que parmi ces Trouduks il y en a qui se prennent quand même pour des génies ?
Uli :
Oh, ça ne m'étonne pas ! Mais ceux-là, ils sont encore plus trouduks que les autres Trouduks !
Rag :
Et les vendeurs de génies font aussi du blé avec les Trouduks qui se prennent pour des génies et les innombrables génies méconnus. Ne les entend-tu pas, Uli ? Ils clament haut et fort, annoncent dans leurs pubs : « Génies méconnus, venez à moi, je vous référence sur le Marché des Génies ». Ainsi les Trouduks qui se prennent pour des génies se disent-ils : « Je n'ai pas réussi à l'école, je vis dans un poulailler à balcons mais j'ai des idées autant que les génies ! ». Nonobstant rondes oboles aux vendeurs de génies et longues files d'attente, Trouduks juchés sur le haut de leur cul et génies méconnus aspirent à la fortune et à la reconnaissance.

Conclusion :

C'est bien pareil partout : ils se castagnent tous la gueule… Les Génies, les Trouduks, les marchands de la Guilde…
Rag et Uli, sur Gamma 101, ne se sont pas castagnés. Ils ont dialogué. Qu'en sera-t-il lorsqu'ils se rencontreront sur Epsilon4, un monde plus désuni encore que Terra1, où la puissance des diviseurs-régneurs dépasse celle des marchands de la Guilde ?
Gamma 101 est une planète du système Neutrina. Il n'y a pas d'êtres humains à sa surface. L'on ne se castagne pas la gueule sur une planète où ne règnent ni guilde de marchands ni une idée plus qu'une autre. Une planète vierge de génies et de trouduks.
… Ah, si ! Oh, pardon ! J'oubliais… Il y avait tout de même des êtres sur Gamma 101. Enfin, quelques uns ! Des évadés de Terra1. D'anciens Trouduks et Génies devenus des ------- +

+ Génies ! Trouduks !... A vos marques ! Prêts ? Partez !

ENCORE DE BEAUX JOURS POUR LES LIVRES

Le livre a encore de beaux jours devant lui, même si aujourd'hui dans le monde il s'en trouve autant sinon plus que d'êtres humains.
Sur la plage, dans le train ou le métro, en voiture, en tout lieu, un livre tient peu de place, est disponible, mobile, à portée de main.
L'on ne saurait en dire autant d'un ordinateur, même portable ! ADSL très haut débit, oui ! Mais il faut tout de même naviguer de site en site, faire défiler pages et images. Sur la plage, dans le train, le métro ou l'avion, rien ne vaut un livre !

Projetons nous dans l'avenir… Disons de quelques années. Imaginons un petit ordinateur de la taille d'un best-seller de 200 pages format 14/21, sans fil de connexion, relié au fournisseur d'accès comme l'est un transistor sur France inter ou Europe 1. Tu ouvres l'ordinateur, il n'y a que deux pages intérieures. Celle de gauche est l'écran, celle de droite comporte en sa partie supérieure un « plateau » de commandes et en sa partie inférieure couvrant les 2/3 de la page, un « plateau » clavier qui d'un coup de clic se transforme en « plateau » ardoise à l'intention des utilisateurs désirant écrire à la main.
Un tel ordinateur serait-il le « livre miracle », le livre de tous les livres ? Ce n'est pas sûr. Sur la plage, un livre ne craint pas le sable. En bibliothèque, un livre ne coûte rien. Chez un libraire il ne vaudra jamais le prix d'un ordinateur. Et nos futurs « seniors » de 80 ans aujourd'hui âgés de 60 ans, même s'ils ont déjà des ordinateurs, achèteront encore des livres.
Et le marché du livre peut aussi compter sur une large clientèle même si dans les vide greniers l'on brade des livres par cartons entiers.

L'ordinateur, à moins de l'appeler Cassiopée ou Archibald, n'aura jamais la « poésie » d'un livre. Y rencontre-t-on comme dans un livre, un visage, un style, une écriture ?
L'écriture, au fil des pages d'un « bon » livre, a parfois de ces attouchements qui font encore plus de bien qu'un effleurement de lèvres… L'on en espèrerait au moins autant sur Cassiopée ou Archibald !

SIDI EL FACTOR

« Oh ! Souveraine indifférence ! Oh combien je te pardonne ton silence si ton intelligence n'a que faire de ma pensée ! » Dis-je à ce destinataire qui n'a pas répondu à mes courriers.
« Sidi el factor » sur son vélo de la Poste n'a point extirpé de l'une de ses sacoches le courrier que j'attendais…
Par contre, lorsqu'il me vient une de ces enveloppes à l'écriture malhabile, dont le contenu n'est autre qu'une succession de phrases coup de poing assassinant ma pensée, de ces mots de rue ou de bistrot à peine lisibles et dont l'orthographe est désastreuse, je me dis qu'une telle « bafouille » ne vaut pas une réponse.
Si d'aventure l'intelligence sort ses griffes pour me répondre, alors je lui reconnais sa valeur même si elle me pourfend. Et de toute mon intelligence en l'état comme on dit d'un véhicule à vendre ayant déjà roulé sur nombre de chemins, je lui réponds, je me défends, même si je ne suis son égal.
Mais la bêtise, dame ! Elle me laisse sans armes et le cœur sali, l'âme en compote… Et plus convaincu que jamais de mon idée exprimée.
Je n'aime donc pas à priori ces enveloppes à l'écriture malhabile qui me sont adressées parfois sans nom d'expéditeur ou de quelque « clampin » que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam… Et dont je crois avant même de décacheter, qu'il m'assassine !
L'écriture des « gens bien » serait-elle par son caractère, différente de celle des « clampins » coup de poing coup de gueule ?
J'ai parfois reçu de ces lettres à faire « bander l'âme » par leur écriture… Mais saigner le cœur. J'en ai rarement reçu de ces écritures de « gavatcho » qui m'ont chauffé le cœur à la hauteur des étoiles ! Cela est cependant arrivé et je les ai alors satellisées autour de mes planètes chéries.
Sur un ordinateur l'écriture ne se reconnaît plus à sa forme. Et si l'on pouvait avoir en option, outre

le clavier, une « ardoise » et un crayon ? Du texte manuscrit sur l'écran, en direct ? Si nos logiciels de traitement de texte n'ont pas pris en compte la forme de notre écriture, s'ils ont inclus dans leurs bases de données exploitables, dictionnaires, correcteurs d'orthographe et autres techniques de présentation d'un texte, ils ne peuvent pas cependant être des nègres littéraires. Le nègre, c'est toi, moi, vous… Il reste donc pour signe de reconnaissance le style, le langage, à défaut de l'écriture manuscrite.
« Sidi el factor », je n'ai plus l'œil fébrile ni l'âme en émoi lorsque je m'apprête à tourner la clef dans la serrure de ma boîte aux lettres. Je n'attends plus de ces courriers qui « changeraient ma vie ». Outre le « Roue Libre » mensuel accompagné d'un petit mot de Yaya, et parfois une gentille lettre de l'une ou l'autre de mes cousines, quelques cartes postales de copains, je ne trouve en ta panse géométrique de métal, que ce qui m'outre ou m'indiffère : des impôts assassins, des factures inattendues, de la pub insipide… Et ces lettres de « clampins » sans nom ni adresse.
« Sidi el factor », tu as un sérieux concurrent : ma boîte « courriel » (i maïl pour la prononciation tel que ça se prononce en Anglais). Mais de ce côté-là aussi, ce n'est pas tous les jours Mardi Gras, d'autant plus que mes cousines ne versent guère dans l'informatique et les nouvelles technologies.
« Sidi el factor » cependant, en Francs pour le calendrier tu avais de moi 100 Francs. En euros 2005 je te donne 20 euros… Et merci pour ces douzaines à la douzaine de souveraines indifférences si pleines d'intelligence pour lesquelles ma boîte métal aura toujours des dimensions plus que correctes !

Marcel Proust : Contre Sainte Beuve. Folio Essais.

Découvrant Proust, que je connaissais jusqu'alors fort peu, je lis page 70 dans le chapitre « journées », ces lignes :

« *J'aperçois un de ces êtres qui nous dit par son visage particulier la possibilité d'un bonheur nouveau. La beauté, en étant particulière, multiplie les possibilités de bonheur. Chaque être est comme un idéal encore inconnu qui s'ouvre à nous. Et de voir passer un visage désirable que nous ne connaissions pas nous ouvre de nouvelles vies que nous désirons vivre. Ils disparaissent au coin de la rue, mais nous espérons les revoir, nous restons avec l'idée qu'il y a bien plus de vies que nous ne pensions à vivre, et cela donne plus de valeur à notre personne. Un nouveau visage qui a passé, c'est comme le charme d'un nouveau pays qui s'est révélé à nous par un livre.* »

Sublime, n'est-ce pas ?
J'ai l'impression que ce Proust, il va devenir mon copain !
Mais je vous demande pardon pour les auteurs de ces temps ci que je n'ai pas étudié ni lus encore. En effet je suis assez nul, en littérature immédiatement contemporaine. Vous savez, quand on a passé 38 ans de sa vie dans une activité professionnelle et que durant toutes ces années, on a soi même écrit des milliers de pages… tout en étant passionné de virées en vélo, de balades et de nature, ça fait qu'il ne reste plus beaucoup de temps pour « parfaire et compléter sa culture générale » !
Proust fut contrant vers la fin de son existence à une certaine immobilité physique. Sa santé déclinait… Mais pas son esprit !

A MADAME LA BILIOTHECAIRE EN CHEF de Dax et son employée modèle, ce jeudi 23 juin 2005,

Pouvez vous chère madame m'expliquer la différence dont vous faites état entre vos livres à

code barre et vos livres ne comportant pas ce code barre ?
Je demeure à Tartas. Je ne suis donc pas de Dax. Il semble que selon votre classification des lecteurs ou abonnés de votre bibliothèque, la communauté urbaine de Dax ne s'étende pas jusqu'à Tartas, ville située à 20 minutes en voiture par la route à quatre voies.
Vous m'avez donc refusé les livres que je venais de choisir, soit deux livres de la littérature Française à couverture cartonnée et illustrée qui ne comportaient pas comme d'autres livres de catégories différentes, ce code barre bien apparent en milieu de couverture.
Il eût fallu n'étant point un abonné de la ville de Dax, et même disposé comme je l'étais à m'inscrire pour l'année en cours, 8 euros, que je choisisse des livres à code barre…
Chère madame dans les rayons de votre bibliothèque, les livres de littérature Française sont presque tous sans code barre. Devais-je donc me rabattre sur des séries de livres à la disposition du grand public, c'est-à-dire sur ces livres plus autorisés que le curiste moyen ou le lecteur lambda classique choisit pour se distraire ou se mettre au diapason de la mode de ce qui se lit habituellement ?
Je pensais qu'une bibliothèque était un temple de la culture. Oui, c'est vrai : il en faut pour tous les goûts !
Ainsi ai-je du abandonner Proust et une anthologie de lettres d'écrivains sur votre comptoir… Pour une « petite histoire » de code barre.
J'étais donc dans le rang aux côtés d'élégantes dames en robe d'après midi, ce « mouton noir » que vous invitiez à choisir d'autres livres… Et pour ainsi dire – n'ayons pas peur des mots—un exclu !

Pour conclure chère madame, je vous dirai qu'à l'âge de 6 ans lorsque mon maître ou ma maîtresse à l'école me déclarait « C'est interdit », j'exigeais qu'on m'explique. Et si, en guise d'explication, je recevais une baffe ou un coup de règle sur les doigts, je tapai sur la table quand je ne la renversai pas !

INSTANTS VECUS

Parfois certains moments d'existence et même de brefs instants, vécus en compagnie d'une personne en particulier ou lors d'une réunion de personnes, sont d'une intensité telle, que dans le prolongement immédiat de la relation et bien plus tard dans la réminiscence de cette relation, j'en ressens encore l'esprit, l'émotion, l'atmosphère si particulière, cet étrange bien être et j'en reçois alors l'imputrescible visage auréolé d'une vérité toute simple, d'une réalité habituellement invisible.
Ce sont bien là ces moments privilégiés de l'existence, moins rares que l'on pourrait croire, en lesquels la relation soudainement affranchie de toute attente particulière ou de tout ce qui la rend dépendante et la déforme, s'apparente à un être vivant. Un être sans réalité physique autre que celle, très proche, de la ou des personnes présentes à nos côtés, un être « rassemblé » en quelque sorte, un être comme « habillé » du vêtement qui lui ressemblerait au plus vrai, qui sans ses deux mains n'est pas moins pourvu de liens et d'un visage…
Alors la perception même du temps vécu en une telle relation devient différente de celle de tant d'autres moments fondus dans l'écoulement des heures et des jours perçus dans l'indifférence, l'ennui, l'habitude ou la hâte d'une réalisation.
Suspendu, déconnecté d'un réel bardé de repères ou d'un irréel empli de promesses, il est soudain devenu, ce temps non maîtrisé, « petite éternité » à nulle autre pareille, unique, imputrescible dans l'immense éternité dont nous n'avons pas idée.
Ce sont ces moments là que les écrivains ont le devoir d'écrire, les musiciens celui de jouer, les peintres celui de dessiner et les photographes celui d'en fixer l'image.
Retranchés de ces moments, notre vie ressemble aux galeries marchandes d'un hypermarché…
Quoi qu'en un tel lieu de tels moments privilégiés peuvent être vécus. Les lieux et l'environnement de ces moments, pas plus que les personnes d'ailleurs, ne sont à eux seuls vraiment déterminants et ne peuvent expliquer pour quelles raisons sont vécus de tels moments.

MA DOPE

Il semble que l'écriture soit pour moi devenu une drogue. Si j'ai du fric, donc de l'inspiration, j'achète de la drogue, donc de l'écriture. Je me shoote à l'écriture comme le camé à l'héroïne. La seule différence avec la drogue c'est que pour l'écriture je ne passe pas par un dealer. Je suis moi-même mon propre dealer et je m'achète de l'écriture avec mon fric, donc avec mon inspiration. Pourri de fric depuis 2 mois sinon 6, je me shoote l'âme, le cœur et les tripes Sans drogue, donc sans écriture, je suis en manque. Je deviens con, plus con encore que la moyenne des cons… Mais qu'est-ce qu'un con, au fait ? Et devenu « con », fini la gentillesse, le chic, la classe… Ce serait plutôt la crasse, les coups de gueule avec des mots pourris, des « merde » et des « putin de putin » à n'en plus finir.
D'ordinaire, passé le solstice de juin c'est la décrue, la grande dégringolade… Ou l'envol selon les années. Mais voici 60 jours que je suis déjà « envolé », le solstice est passé, la « dépression de juillet » serait-elle au rendez vous de ma paresse et de ma crasse à venir ?
Telle une grosse bulle financière qui dope les bourses, j'enfle encore alors que déjà nous perdons une ou deux minutes au lever du soleil. Les grands froids de février, l'accablante chaleur de juin n'ont eu raison de ma fièvre d'écriture. Une fièvre qui se moque bien des médecins et de la clientèle des médecins…
J'en crèverai, oui, c'est sûr ! Mais les tripes brûlées et l'âme en supernova… Et peut importe la crasse, le dégueu, ou l'insignifiance des ions positifs ou négatifs, des atomes crochus, des pôles qui s'opposent, promis comme les géantes gazeuses, les planètes de Trouduks et de Génies à la déchetterie cosmique !
Que rafistolerait-on avec du yugcib déglingué récupéré en pièces détachées par une bande de Géniotrouduks squatteurs de poubelles d'une banlieue d'Andromède ? Et par quelle aventure de petits bouts de yugcib auraient-ils été disséminés à 2 millions d'années lumière de Terra 1 sur des astéroïdes bâtis comme des araignées – crabe fossilisés ?

Mis à part ces délirants propos, je poursuis ma lecture de « Contre Sainte Beuve ». Je suis émerveillé mais aussi très impressionné par la critique de Proust sur la méthode Sainte Beuve, Gérard de Nerval et Sainte Beuve et Baudelaire. D'ailleurs, Bernard de Fallois dans sa préface nous confirme que Marcel Proust, « le plus grand romancier de son siècle, pourrait bien en être aussi le plus grand critique ».
Peu féru en littérature immédiatement contemporaine, il m'arrive cependant de lire dans « le monde des livres » ou dans le magazine littéraire, quelques critiques d'auteurs ou de livres nouveaux. Nos journalistes littéraires actuels, pourtant bardés de références, sortis de grandes écoles, en dépit de la qualité de leurs argumentations et de leurs analyses, du moins pour certains d'entre eux, ne me semblent plus, loin s'en faut, comparés à un Proust, aussi pertinents et clairvoyants.
Cette réflexion que je me fais m'amène à penser que, si comme je le crains à juste titre, mon « inspiration » venait à se diluer dans l'inconsistance des jours « sans », une certaine paresse et un vide de l'esprit, il me resterait pour autant que je puisse combattre cette paresse, la volonté ou peut-être même la nécessité de me rendre du pas dont je suis capable sur les traces de ces grands esprits qui depuis l'Antiquité ont exploré des univers inconnus, se sont aventurés au-delà de frontières jusque là infranchissables. Alors j'entrerais autant qu'il me serait possible dans leurs interrogations, dans ce qu'ils ont ressenti. Et tel un « cosmonaute entomologiste », je scruterais à la loupe les yeux et les antennes de ces « étranges insectes ».
Et si je découvrais quelque chose ? Qui alors m'inspirerait vraiment ?
En conclusion, ma réflexion est que si survient cette « dépression de juillet », c'est peut-être pas si grave que ça, que j'aurais trouvé le remède au « manque » et que mon visage n'en souffrira pas.

CENT…3892ème…

Pour ma 100ème intervention sur alexandrie, je me devais de faire fort, même si je suis encore loin de la 103892ème de Bernard Weber, douée de phéromones…
Alors je loue haut et fort le retour de notre cher Becdanlo, moi qui d'habitude loue plutôt les femmes… évidemment pour leur féminité.
Bien que depuis ma plus tendre enfance mon cœur balance pour les filles et les femmes, et pour ainsi jamais pour les garçons et les hommes, pour une fois je loue un homme !
Cependant, un jour viendra sur alexandrie une BECDANLELE.

AH ! CE SENS DU MONDE !

Je suis effrayé de constater à quel point les choses de l'argent, de la nécessité et du « pragmatique » priment sur les choses de l'esprit et du cœur ; à tel point qu'elles priment même sur l'apparence des êtres et des choses qui, elle, prime d'ailleurs sur les choses de l'esprit et du cœur.
J'y vois là, dans cette hiérarchie qui n'a subi aucune évolution depuis l'origine des civilisations humaines, l'articulation principale du « sens du monde », le nœud central, moteur de tout mouvement participant à l'unique « sens giratoire » connu et admis une fois pour toute par toutes les civilisations du passé, du présent et du futur.
Autrement dit, si tu es riche et beau mais riche d'abord, tu peux alors considérer les choses de l'esprit et du cœur comme ces bons fromages après la substantielle garbure si tant est que ton palais soit en mesure d'apprécier le bouquet des illustres fleurons de nos fermages.
Que serait ma pensée, le kilométrage de mes élucubrations, ma « vie intérieure » si j'étais cadre commercial menacé de licenciement, préoccupé d'objectifs à atteindre, ou Rmiste, chômeur de longue durée devant être jeté à la rue ? Et si de surcroît j'étais difforme avec un visage ravagé ?
La belle affaire, oui, que celle de l'esprit et du cœur, dans l'enfer de la réalité crue et nue, ou dans les médiocrités d'un ordinaire soumis aux aphrodisiaques immédiatement consommables et jetables, aux foudroyantes anesthésies d'une médication universelle contre un « mal vivre » qui jadis était un vivre tout court et tout simplement !
Lorsqu'en effet, nous vivions tout court et tout simplement, au moins les choses de l'esprit et du cœur, même réduites à leur plus simple expression, existaient-elles vraiment !

Au sujet de « ces choses de l'esprit et du cœur »…

Ce texte, que j'avais écrit je crois, au début de cet été, me semble aujourd'hui plus que jamais d'actualité.
La plupart des êtres que nous sommes ont en eux, parfois ou plus souvent, un côté « apache », quelque chose que je définirais comme étant « l'exécrabilité de l'être ». Même les gens « cultivés », sensibles… Les gens de lettres et de plume, dirais-je… Et d'une manière générale, les gens que nous apprécions pour ce qu'ils réalisent et expriment, peuvent par moments nous surprendre, nous décevoir. Mais faudrait-il pour autant nous éloigner d'eux ?
Indépendamment de toute notion de « bien » ou de « mal », de tout modèle supposé en matière de relations, de toute « morale » ou idéologie, je m'interroge sur le comportement des humains, sur tous ces « travers », ces trahisons, indélicatesses, violences verbales ou épistolaires, petites jalousies, médisances et autres « piqûres d'orties »…
J'eus certes rêvé en ce monde, de mon vivant, d'un peu plus de gentillesse, de délicatesse, de « chic » et de « classe »… Et qui plus est, sans une once d'hypocrisie ou de condescendance. Un peu moins d'indifférence aussi, un peu plus de chaleur humaine, de convivialité… Et de ces rires fous et vrais qui ne soient jamais ceux d'une universelle moquerie vis-à-vis de certains êtres…
Vous et moi, qui écrivez tant de choses, que nous soyons reconnus ou tout simplement « communiquant », nous sommes de ces millions de gens ayant maison, voiture, travail, relations, amis, parents, et toutes ces choses de la vie qui nous rassurent, dont nous ne pouvons nous passer…

D'autres millions de gens n'ont rien, vraiment rien de tout cela… Ceux là ont peut-être les vraies raisons de leur violence.
Je n'aime pas le monde dans lequel je vis. Mais je ne rejette pas le monde. Je suis seulement un peu désespéré parfois. L'indifférence, la violence, l'hypocrisie, les « travers », j'essaie d'en discerner les mécanismes et le fonctionnement, le « pourquoi » et le « comment »… Mais en définitive, je crois bien que je préfère me prendre dans la gueule un satané coup de poing… Que de subir un sourire condescendant de qui que ce soit !

Je pense qu'il est une violence au-delà de toutes les violences, une violence encore à venir et qui laminera toutes les violences. Celle du monde et celle qui est en chacun de nous. Embryonnaire depuis les grandes religions et les grands penseurs, dans les cités où l'on brûle et s'étripe, dans les imaginaires des gens, les rêves d'enfant et même dans les attaché-case des hommes d'affaires… Un jour elle s'envolera.

MES COPAINS

Mon amie la punaise, depuis que je t'ai su champion de la baise, je ne peux plus t'écraser. D'ailleurs, vue d'avion de la hauteur de mon regard, tu es très belle. Je me suis pris à aimer ta silhouette.
J'ai vu dans mon jardin, collées l'une à l'autre par l'extrémité de l'abdomen, sur des bouquets d'aneth, quelques unes de tes congénères en « pyjama » rayé feu et noir. C'était au matin avant les chaleurs. Ah ! qu'elles étaient bien, bien, bien, ainsi collées l'une tirant l'autre et réciproquement, inséparables dans cette noce renouvelée venue du fond des âges qui, toutes proportions gardées à mon avis devait durer bien plus longtemps qu'une noce d'humains…

Mon amie la cigale, tu es l'un des plus émouvants souvenirs de ma vie. Je t'ai tenue dans le creux de ma main, retenue du bout de mon doigt.
J'avais 13 ans, en 1961, à Blida, en Algérie. Lorsque juin arrivait, les cigales venaient se poser sur le mur blanc au pied de l'immeuble où j'habitais avec mes parents. Avec mes copains nous savions qu'il était plus difficile d'attraper une cigale qu'une mouche. Il fallait d'abord s'approcher, puis avancer la main. Et enfin taper la main sur le mur. En général, la cigale s'envolait avant que l'on ait pu avancer la main. Un jour j'ai réussi. Toute légère, délicate, si élégante, tu étais dans ma main, toi, la reine des insectes, la plus belle, avec tes ailes si fines et si transparentes. J'ai levé le bout du doigt qui te retenait, tu es partie très vite, plus vite encore que la lumière d'une étoile filante.
Je n'ai pas gagné au loto. Du temps où j'expédiais au Seuil, à Cherche Midi, à l'Olivier et autres maisons d'édition une copie du manuscrit d'Au pays des Guignols Gris ou de Quel monde possible, je ne recevais qu'au bout de deux mois, une lettre m'expliquant que mon ouvrage n'entrait pas dans les collections ni les programmes d'édition. Je n'ai pas vu le soleil de minuit, ni les glaciers de l'Antarctique, ni l'été à Noël en Nouvelle Zélande, ni les sommets des Andes… Mais un jour, une fois dans ma vie, j'ai eu une cigale dans ma main !

Mon ami le rat, j'ai un souvenir de toi, précis comme un film documentaire réalisé avec une caméra numérique.
Dans ma maison des Vosges, l'on accède à la cave voûtée située en dessous de la cuisine par un escalier en bois brut dont les épaisses marches ne sont pas prêtes à plier. Un jour, descendant ces marches, je te vois, assis sur ton derrière, tout droit, avec ton regard noir – et dirais-je – frondeur. Tu étais gros comme un petit chat. Un rat surmulot. Je descendais lentement les marches mais tu campais royalement sur la position que tu avais prise. Juché au beau milieu d'un moellon en face d'une caisse contenant des bocaux, tu me toisais avec insistance. Tu ne disparus que lorsque je fus parvenu au bas de l'escalier.
Je tendis plus tard sur le moellon une tapette à rats. Imparable, pensais-je, de la manière dont le piège est tendu, tu vas passer mon ami de vie à trépas sans même avoir pu planter tes incisives dans le minuscule bout de lardon tout frais, si ingénieusement accroché.

Le lendemain je fus cependant bien surpris : plus de lardon, la tapette encore toute tendue. Mais comment as-tu fait ? Trois jours durant, j'ai renouvelé l'opération. Et je te revis, campé aussi royalement sur la même position, au même endroit et avec le même regard.
En définitive tu as quitté ma cave et la tapette a rouillé, n'ayant jamais été tachée du sang de quelque rat que ce soit.

Mon amie l'araignée, lorsque tu tisses ta toile en plein centre du passage par lequel je jette mes épluchures de légumes sur le tas de fumier prisonnier d'une tour aux épaisses murailles de verdure, au fond du jardin, eh bien mon amie, dis-je, lorsque je te vois ainsi, petite étoile à huit branches se mouvant au milieu de la toile, je me baisse afin que de ma tête ou de ma main, je ne déchire les fils que tu as tendus. Je n'ai donc aucune pitié pour le moucheron qui viendra se prendre dans ton filet et dont tu suceras l'intérieur de l'abdomen.
Si la nature est cruelle aux dires de certains humains « sensibles » -- mais hypocrites – il y a néanmoins dans la violence de ses manifestations et dans son implacable ordonnancement, parfois aussi dans ses mystères parce que nous n'avons pas tout découvert, une très grande beauté.

Mon amie la grosse mouche grise à tête rouge, ta légèreté et ta célérité qui ne semblent faire qu'un, m'enchantent. Sans doute es tu la plus rapide des mouches. Un oiseau peut-il donc t'attraper ? L'on ne te voit qu'au dehors, au soleil et jamais dans les maisons comme tes petites sœurs grises ou tes lourdes cousines bleues qui, elles, bourdonnent et se posent sur les assiettes sales.

Mon ami le bousier, qui élit domicile dans le caca de vache, tout rond et tout noir, lorsque je te vois sur le dos agitant tes six pattes, je te remets sur le ventre non sans avoir posé mon regard sur les reflets bleu vert de ton abdomen.

Mon ami le lézard, si leste et si léger, pardonne moi les fourberies du petit crétin que je fus à l'âge de 10 ans, lorsque de mon « tahouel » (lance pierres), je te visais alors que tu glissais tel un trait vif de lumière grise entre deux bûches sous le hangar à bois de la « mamy ». Sans doute y avait-il alors un « Bon Dieu » pour les lézards, puisque je te « loupais ».

Mon ami le crapaud, pardonne moi d'avoir à l'âge de 11 ans, pour faire peur à une fille que je n'aimais pas, commis un sacrilège en faisant pourrir ta dépouille au fond d'une boîte de conserves. Je t'avais ramassé mort, déjà rongé de vers, jeté au fond d'une boîte de petits pois fermée d'un gros caillou. Et j'ai donc soulevé le caillou devant la fille… Qui s'attendait à la découverte d'un trésor parce qu'elle ne savait pas que je ne l'aimais pas.
De cette indélicatesse, j'en frémis encore d'horreur. La fille toutefois, quelques années plus tard, est tout de même entrée dans mon « cosmos ».Mais je ne sais si elle le sait.

Enfin, tous mes copains les coléoptères, ainsi que ceux de l'immense petit peuple des fourmis, de toute la gent ailée, mes petits félins chéris, mes chers toutous à l'exception de ceux qui me trouent la cheville en vélo, et même ces mouches qui m'agacent, se posent sur l'écran de ma télé lorsque je regarde Thalassa, Faut pas rêver ou Des racines et des ailes, vous êtes bien tous, comme le sont les humains, enfants de la Terre, de ma planète.
Et si vous existez ailleurs, même différents, alors vous êtes de mon « cosmos ».

PETITE CONVERSATION INTERSTELLAIRE AVEC UNE JOLIE EXTRATERRESTRE ;;;

Le cosmonaute :
--Tu n'es ni réelle au sens de ce que nous entendons, nous, humains, par « réel ». Tu n'es pas non plus, virtuelle… Tu es tout simplement d'une réalité qui jusqu'alors m'était inconnue et que je découvre.
L'extraterrestre :
--Ainsi, tu tapes à la porte des étoiles ?
Le cosmonaute :

--Oui ! Avant, je tapais dans les murs. Jusqu'à ce qu'une fissure lézarde le ciment. Il me fallait du temps pour que la fissure, enfin, soit perceptible. Je tapais, je tapais, il n'y avait jamais d'écho et aucune fissure ne s'élargissait. La brique sous le ciment ne se brisait pas. J'espérais l'écroulement d'une partie du mur là où je tapais, puisqu'il y avait déjà la fissure, mais plus je tapais, plus la fissure semblait même se refermer. Et mes coups pleuvaient, insistants, redoublés, presque désespérés.
L'extraterrestre :
--Mais la porte des étoiles est en métal. En y tapant dessus, tu n'y verras jamais apparaître de fissure !
Le cosmonaute :
--Oui, c'est vrai. Mais derrière la porte, j'entends l'écho. Et l'écho se rapproche. Alors, je tape encore plus fort que sur le mur. La porte des étoiles est en métal, mais derrière elle j'ai l'écho que je n'avais pas derrière le mur.
Il n'y aura jamais de fissure… A quoi bon ? Puisque la porte des étoiles s'ouvrira tout grand ?

SITES ET BLOGS

A ceux qui ouvrent des sites et des blogs… J'en fais partie, alors je peux en parler !
Imaginons un tonneau flottant en plein océan, et des milliers, des milliers d'autres tonneaux à perte de vue… La tête hors du tonneau lorsque la houle se meurt en ondulations aux crêtes arrondies et que s'apaise la tempête, le « siteur » ou « blogger » ne discerne, aussi loin que puisse porter sa vue, aucune ligne d'horizon tant les nuées, brillantes et mouvantes, semblent se confondre avec le ciel.
Imaginons notre tonneau constitué d'une matière extensible et abritant en son intérieur des dizaines, voire des centaines d'alvéoles, du moins pour ceux de ces tonneaux arrangés comme des bibliothèques flottantes ou des îles – bulles alors que bien d'autres tonneaux ne seraient que des bars – vitrines en drones flottants.
Pris dans les courants océaniques et les dérives de ces courants, les milliers et milliers de tonneaux parfois s'entrechoquant, sont renversés et submergés… Ou vont par le fond rejoindre épaves et coraux.
A peine arrangés en univers – îles à alvéoles ou en bar – vitrine, survient la panne générale qui les sclérose, limite leur aménagement ou retarde l'implantation de nouvelles niches. Il faut dire que tous ces tonneaux, pour des « siteurs » et « bloggers » non férus en langage HTML ou techniques de construction de site, ont été formatés de toutes pièces et apprêtés « clefs en main » par des fabricants – tonneliers qui très vite se sont vus pris d'assaut par des troupes hétéroclites de demandeurs de tonneaux.
D'où la prolifération de ces tonneaux formatés, bas de gamme, pour des milliers et des milliers de « génies » méconnus… Ou d'âmes esseulées exprimant sur le web leurs peines de cœur et leur rêve d'un monde « différent ».
Pas étonnant que, « tonnelant – tonnelant » en si grand tohu – bohu sur le vaste océan, ça se mette à « blugger ». Et que les quais des fabricants – tonneliers soient jonchés de bouteilles – cris de rage !
Bien sûr, les chevronnés, les bien armés, les self – techniciens… Ou les élus des génies eux, ne courent pas les océans en tonneaux formatés. Ceux là ont des palaces flottants, des Queen Elisabeth ou des yatchs de plaisance sans blugs et aux sûres amarres.

EN DIRECT DE CASSIOPEE… Ou scriptimagescopie d'un instant vécu.

Devant mon ordinateur, connecté sur alexandrie ce 7juillet au ciel empli de salive océane soufflant son haleine mouillée, s'envole mon regard par la fenêtre ouverte.
De petites mouches agressives vibrent autour de l'écran de Cassiopée, telles de minuscules avions loopingant… Mais pour quels enfants aux rêves accrochés dans les cieux de quels mondes ?

Dans cet air empli de salive océane, l'haleine mouillée de cet après midi de juillet traverse mon visage, prépare une nouvelle ivresse. Et cette ivresse là, je la scriptimagescopierais volontiers pour autant que j'en puisse mesurer l'intensité, l'intensité renouvelée de tous ces instants de visages, de regards et de clips – souvenirs brassés en ce moment même où ma mémoire s'ouvre comme un très beau livre, alors que chantent les poules de mon voisin, que retentit le cri du paon d'Yvette ma voisine, et que de ma chaîne HI FI s'égrènent les dernières notes de « The end has no end » des « Strokes »…
Le livre s'ouvre au chant de la poule à la page de ces matins d'été de mon enfance à Rion des Landes, où de mon lit et les volets encore clos, à peine éveillé, j'écoutais chanter le coq… Ce coq, qui, aux dires de ma grand-mère, « n'était bon à rien ».
A ce moment là, dans ces matins d'été à Rion des Landes, alors que montait l'odeur du café dans la maison, que retentissaient en bas dans la salle du bureau de Poste les coups de « timbre à date » que mon grand père Georges Abadie donnait sur les bordereaux des facteurs, et que dans une dernière aubade ce coq paresseux – mais peut-être à l'âme fébrile – offrait à son auditoire féminin aux plumes rousses son ultime bouquet de feu d'artifice vocal, à ce moment là, oui, j'étais dans une grande sérénité, comme si la vie, par la magie de tout ce qui l'emplit, bruits, odeurs, visages, regards, formes et couleurs, n'était plus que cet instant là, unique, libéré de l'espace et du temps, entré dans une dimension qui était peut-être celle d'avant la vie, d'avant le ventre de maman…
Je crois bien que l'on grandit trop vite… Pour apprendre entre autres jours terribles de l'histoire récente de nos civilisations, cette violence du monde qui, par les évènements tragiques survenus à Londres ce jeudi 7 juillet 2005, nous interdirait presque de rêver.

CAPACITE D'AMOUR …

Entre la capacité d'amour qu'un être humain peut manifester et la faculté d'exister l'autre, je dis que la capacité d'amour est la priorité absolue.
Il n'est pas donné à tout le monde d'exister l'autre. Et les rares personnes qui ont cette faculté d'exister l'autre n'ont pas forcément une capacité d'amour équivalente à la faculté d'exister l'autre.
Quoi qu'il en soit, la capacité d'amour se mesure aux nombre de raisons d'aimer : plus ce nombre est proche de zéro, et plus grande est la capacité d'aimer.
Et la faculté d'exister l'autre a pour règle de base celle qui consiste à ne pas apprivoiser l'autre.

ACCIDENTS RELATIONNELS

Il m'arrive parfois de penser à certains accidents relationnels survenus tout au long de mon existence, éparpillés comme des fissures ou des nids de poule sur la grande route de la vie…
Quelques uns de ces accidents sont tout de même de véritables fractures et sèchent au soleil comme des plaies durcies dont les croûtes de sang, presque indécentes, semblent témoigner de mes imprudences, de mes emportements ou de quelques acrobaties ayant tourné à mon désavantage.
Plus encore que de cinglants reproches ou de sérieuses mises en garde, quelques réquisitoires reçus sous forme de lettres fort bien faites et d'une écriture de caractère m'ont ainsi signifié à quel point j'avais surestimé la clarté, le courant et le sens d'une relation dont j'espérais la continuité. L'on se croit parfois autorisé, dans un climat de confiance, un échange de vues fort amical, une similitude d'aspirations, une connivence sentimentale, à dépasser les limites qu'un devoir de réserve trace devant des confidences, des révélations ou un langage du cœur et du ventre qui pourraient bien plus indisposer l'autre que nous l'attacher…
M'étant donc mépris sur le sens d'une relation, il m'en cuisit et je ne suis point prêt à renouveler l'expérience.
Finalement, le bon interlocuteur ou la bonne interlocutrice, est celui ou celle dont le visage n'a pas encore déchiré le voile de notre imaginaire, auquel on peut tout dire ou tout écrire.
Pour un esprit qui, en dépit de quelques errements ou de vues en partie faussées s'ouvrant entre des paupières écorchées, demeure aussi épris de liberté et d'indépendance – parfois lucide et tragique –

lire qu'une thérapie en l'occurrence s'impose, n'est pas acceptable, voire humiliant et dévalorisant. Je veux bien être foudroyé net pour des propos un peu trop lestes ou un peu trop intimes, mais de grâce, que l'on ne me conseille quelque thérapie que ce soit !
Aussi je jette entre les lèvres durcies d'une fracture relationnelle aujourd'hui vieille de deux années, ma réponse toute droite et si j'ose dire, fière : je suis lucide comme le regard d'un enfant dont l'innocence blessée demeure debout alors que l'intelligence des hommes tout autour de lui s'évertue à le confiner dans l'isolement voire l'exclusion.
Et ma réponse est aussi la suivante : je veux que vous sachiez qu'à moi vous me pouvez tout dire, écrire ou confier parce que je vous ouvre toute grande la porte de mon cœur et de mon esprit. Je peux tout écouter, tout entendre, tout recevoir de vous.
Je ne pense pas toutefois que mon regard sur le monde et les gens me rende plus libre et plus serein qu'une vision du monde dont je me suis toujours méfié parce que trop tributaire à mon sens de repères culturels, idéologiques ou traditionnels conformes à ce que l'on dit devoir se croire et se savoir… Mais ce regard là, bien plus qu'une vision ou une forteresse m'est assurément une porte ouverte sur une pensée qui reste encore à découvrir, un espace et une dimension plus élargis, que ce soit dans l'univers du relationnel ou dans cette « essence » des êtres et des choses qui nous entourent, se révèlent à nous selon une apparence tout d'abord, puis si possible selon une « vérité » qui n'a peut-être rien à voir avec l'idée que nous nous faisons de la vérité. Mais je tiens à le souligner : ce regard sur le monde et les gens ne me conforte pas plus que ne le ferait une vision du monde bien formatée, bien dimensionnée ou cloisonnée en un espace – refuge. Je ressens ce regard tout simplement, comme l'impression que me ferait le coulissement sur un rail d'une porte de garage… J'imagine alors le regard de la petite chatte que j'avais recueillie à la SPA en décembre 1985 lorsqu'elle fut trouvée dans un hangar, extraite d'un fût empli d'huile de vidange, et projetée dans la lumière d'un jour dont elle ignorait encore l'existence.
Ne baignons nous pas, parfois, confinés en quelque local, dans les suées huileuses qui nous collent à la peau, évaporées de tous ces bouillonnements de certitudes ? Et alors même que la porte glisse sur son rail, ces certitudes ont-elles autant de pesanteur à la lumière d'un jour dont nous n'avons pas connu l'existence ? Et que vaut en définitive la « vérité » de cette lumière ?

Pour en revenir à ces accidents relationnels, il en est un cependant, dont je ne puis m'expliquer la raison… Au-delà de toutes ces raisons que nous trouvâmes, ma femme et moi, à la disparition en un jour d'une amitié de 23 ans et dans laquelle je suis entré alors qu'elle existait depuis dix ans déjà entre précisément ma femme et cette amie de ma femme.
Du temps d'elle en effet, nous étions ensemble comme les doigts de la main, et les jours, les semaines, les mois, les années s'écoulaient sans que nous ne nous posions la moindre question sur le jour à venir. Nous vivions notre vie sans autres projets que ces balades que nous faisions ensemble dans la montagne Vosgienne, ou que ces fêtes, ces anniversaires, ces soirées qui nous réunissaient… Jusqu'au jour de ce malentendu entre elle et ma femme. Je n'entrerai pas ici dans la « genèse » de ce malentendu et je dis seulement ce que deux cœurs féminins ont pu éprouver séparément et irrémédiablement. Chacune en effet s'est ainsi retranchée de l'autre… L'une parce qu'elle pensait sans doute que l'autre avait surdimensionné l'évènement et que de ce fait, elle était elle-même la cause de la rupture ; et l'autre parce qu'elle s'est sentie trahie et qu'elle ne pouvait concevoir de son amie un comportement qui la plaçât dans une situation aussi blessante et humiliante à son sens. A dire vrai, cette amitié de 23 ans ne s'est pas réellement brisée en un jour. Elle s'est écroulée peu à peu dans les jours et les semaines qui ont suivi, comme un mur déstabilisé en sa base et se disjoignant. Témoin ulcéré du drame qui se nouait, je ne pus me résoudre dans le secret de mon cœur, à évincer de mon « cosmos » ce visage féminin qui aujourd'hui encore est toujours du « cénacle ». L'on n'en sort jamais, d'ailleurs, de mon « cosmos », lorsqu'on y est entré !
Ne pouvant à l'insu de ma femme, en raison de tout ce qui nous lie indissolublement depuis que nous nous connaissons, émettre à l'intention de notre amie de jadis, quelque message de moi – Et quel message !—j'ai tout de même trouvé le moyen de dire bonjour à cette amie… A ma façon ! Si

elle est toujours abonnée au journal L'Humanité, ou si elle achète chaque semaine L'Echo des Vosges, elle peut y lire quelques uns de mes « articles » qui paraissent régulièrement.
Depuis que nous nous sommes quittés, un jour de janvier 1999 où j'étais venu lui dire adieu avant de rejoindre les Landes, mon pays de naissance… Au fil de mes lectures, de l'expérience traversée, à travers tant d'autres visages, et par cette « patte » du temps qui creuse et patine les jours, mon écriture n'est plus tout à fait la même que celle du temps d'elle… Et d'autres milliers de pages sont venues confirmer cette réflexion qu'elle me fit un jour, bien avant « l'évènement » : « Oh, toi, avec la vie intérieure que tu as, je comprends que tu ne t'ennuies jamais ! »

Sans l'ombre d'une hésitation, j'inclus donc ce texte dans la « forge » de mon site…

SILENCE RADIO …

J'ai écrit dans « Sidi el Factor » (voir le texte en rubrique dernier cru suite 1) que le silence à mes courriers pouvait être la marque d'une intelligence qui n'a que faire de ma pensée… Auquel cas je saluais cette intelligence.
Mais je précise tout de même que ce silence peut aussi être la marque d'un mépris souverain , donc, d'une intelligence qui n'en est pas une, voire d'un parti pris offensant ou même d'une bêtise caractérisée.
Ainsi ma lettre à la bibliothécaire en chef de Dax (voir la lettre en rubrique suite des lettres) à ce jour sans réponse, m'incline à penser que le silence de cette dame révèle son mépris souverain… D'autant plus que, loin d'être impolie, ma lettre était fort bien écrite – mais ce sont ces lettres là qui tapent le plus dur !
Oh combien je déteste et je combats l'indifférence lorsque le clapotis sans envergure qui la porte est teinté de mépris ou d'une certaine suffisance à se complaire dans le sens commun.

PARLONS NET…

J'écris pour être lu. Sans doute me lisant, l'avez-vous pensé. Je vous le confirme.
Mais si j'écris pour être lu, je n'écris pas forcément pour plaire ou distraire. Ni pour faire exprès de déplaire d'ailleurs…
J'écris pour être lu mais le nombre de gens qui me lisent m'importe peu. A quoi ça sert d'être lu par beaucoup de gens ? Des gens que je ne rencontrerai jamais ? Qui ne me répondront pas ? Ceci dit, s'ils viennent me chercher, ces gens, je suis prêt à les accueillir et à les aimer.
J'écris pour être lu parce que les murs ne lisent pas. Ni les arbres, ni les rivières ni les bêtes. Je me promène à pied ou en vélo, en ville ou par les bois les champs avec un carnet et un crayon dans ma poche. Ce que j'écris dans le carnet c'est ce que je dirais à des gens qui seraient avec moi si ce que je sentais devoir leur dire pouvait vraiment être dit. Mais il y a le « contexte »… Qui ne s'y prête pas. Une réalité à vivre, un langage à tenir… Un autre langage, celui qui a cours…
J'écris pour un interlocuteur qui n'est pas forcément celui qui se tient à mes côtés en un moment donné. Il est « neutre » cet interlocuteur. Neutre mais animé d'un tapis de danse dans son âme. Et sur ce tapis là, je puis jouer, moi, comme il jouerait lui-même mon interlocuteur, sur mon tapis à moi.
Nous ne sommes presque jamais « neutres » puisque nous dépendons simultanément de ce qui est extérieur à nous et de ce qui est à l'intérieur de nous.
J'écris pour être lu mais mon interlocuteur je le rêve neutre et animé de ce qui ne dépend ni de lui ni des autres. Ainsi nous recevrons nous intacts, pour autant que je puisse moi même atteindre cette liberté et cette indépendance d'esprit sans lesquelles toute relation devient illusoire et fragile.
Lorsque l'on écrit pour être lu, l'on s'efforce sinon de plaire ou de distraire, d'intéresser les gens, d'écrire pour eux des livres qui retiennent leur attention sans toutefois leur « prendre la tête ». Je n'appartiens pas à cette catégorie de gens qui écrivent.
N'est-ce pas paradoxal d'écrire comme j'écris et de souhaiter être lu ?
Ceci dit, si ce que j'écris plaît à certaines personnes, j'en suis fou de joie ! Emu à l'extrême ! Pour

ceux là, j'ai envie de faire encore plus beau, plus grand, plus vrai, plus émouvant…
Ma mère m'a confié une fois qu'elle envisageait d'écrire un livre. Elle m'avait même dit le titre de ce livre : « Les jardins de Tipaza ». C'était une très belle histoire dans l'un de ces merveilleux paysages méditerranéens avec pour décor les gradins d'un théâtre antique et ce qui restait en ces lieux de l'une de ces cités mythiques d'une civilisation disparue dont nous avons en partie recueilli l'héritage.
Ma mère n'a pas même écrit la première ligne de ce livre. Mais le livre existait déjà jusqu'à sa dernière ligne.
Son fils a largement débordé le cadre des jardins de Tipaza puisqu'il a, avec « Au pays des guignols gris », imaginé deux civilisations se rejoignant, séparées par une nuit des temps d'un million d'années. Mais ne suis-je pas le fils de ma mère pour avoir écrit un tel livre ?

Les murs sont nus et froids sauf lorsqu'ils sont recouverts de tags (artistiques)… Les arbres, les rivières et les bêtes peuvent cependant être des interlocuteurs… Mais avec eux c'est tout de même un peu difficile de faire un cénacle !
Dans l'intimité je ne suis pas plus déluré qu'un jeune homme délicat et sensible se rendant à son premier rendez-vous amoureux. Mais là où « ça marche fort », c'est dans une réunion amicale de quelques personnes lorsque s'établit la « longueur d'onde » adéquate. Dès qu'il y a foule ou que des clans se forment, plus question de « faire le zouave », de mener des débats ou de prendre quelque ascendant que ce soit.

PETITE EXPLICATION DE TEXTE

… A propos de « conte sacrilège » (voir petites élucubrations au salon SF à Soustons, en rubrique aperçu)

« Une fille sans caca dans le ventre »… C'est cette relation totalement intacte, délivrée de tout ce qui la déforme, l'appesantit et la rend dépendante. Sa beauté est authentique, imputrescible et permanente. Elle se vit sans avoir été préparée ou même imaginée. Elle imprime dans le vécu une trace indélébile. Et de sa trace même, renaît sa réalité, plus belle encore que sa virtualité, aussi intacte.
L'envers, pas plus que l'endroit de notre existence, ni ce qui nous entoure par son essence et son image, n'a le pouvoir de déconstruire la « fille sans caca dans le ventre » ;

« Il prit un chemin de traverse menant à une cabane de bûcherons »… Ainsi notre jeune garçon de 15 ans, lorsqu'il brise la vitrine afin de s'emparer de la fille sans caca dans le ventre, c'est parce qu'une foudre tombée du ciel lui vitrifie l'esprit. Il n'a jamais imaginé, ni rêvé cette fille sans caca dans le ventre. Elle lui est apparue ainsi dans le contexte particulier de cette manifestation populaire à laquelle participait son école dirigée par des gens d'église.
Et la cabane de bûcherons est ce lieu mythique qui, bien sûr abandonnée des bûcherons, évoque dans l'imaginaire du jeune garçon, ce petit coin secret, très intime et empli de l'ivresse absolue qu'il a toujours attendue, du sentiment de cette félicité à nulle autre pareille en laquelle il se transcende.
Nous l'imaginons donc, parvenu dans la cabane, se jetant de ton son être sur cette fille sans caca dans le ventre…
Bien au-delà de tout ce que l'on peut concevoir et même ressentir d'un tel régal pour autant que l'on puisse rejoindre ce jeune garçon à l'intérieur de sa « bulle », l'on entre alors dans l'univers de l'inexprimable, qui est celui de cet esprit que nous n'avons pas encore, et qui est assurément l'hôte privilégié de ce « tabernacle » qui sera sans doute le nôtre.

En définitive ce petit conte sacrilège n'est peut-être pas si sacrilège que cela ! D'autant plus que le jeune garçon vit son ivresse absolue sans ravages et sans effets secondaires dévastateurs puisque l'accomplissement total d'un rêve qu'il avait en lui mais n'avait pas poursuivi en une quête désespérée, le délivre de ce « manque » et de cette dépendance que les drogues dures préparent à la sortie du « tunnel de lumière ».

FESTIVAL DE CONTIS

Certes, Gilberto Gil en concert le 28 juillet 2005 au festival du court métrage à Contis, c'est tout de même un scoop !
Une petite station balnéaire telle que Contis – Plage dans les Landes, où chaque année depuis 1996 Betty et Rainer les gérants du cinéma organisent le festival du court métrage, qui reçoit cette année le ministre de la Culture du Brésil Gilberto Gil, peut décidément s'enorgueillir d'une telle « première ». D'autant plus qu'en 2004 pour sa 9ème édition, le festival de Contis avait attendu en vain les subventions qui lui eussent permis d'inviter, outre les réalisateurs de films et quelques musiciens, d'autres artistes et comédiens.

Les dates prévues pour ce festival m'interpellent cependant… Jusqu'à sa 9ème édition ce festival avait lieu en juin et englobait un week end ce qui permettait aux gens du pays et en particulier à tous ceux qui appréciaient l'atmosphère et le caractère convivial de ce festival hors du commun, de participer aux différentes manifestations, de voir plusieurs programmes de films et de passer ainsi quatre jours merveilleux durant lesquels comédiens, réalisateurs, organisateurs et festivaliers se réunissaient sous le chapiteau de restauration, dans le grand hall d'accueil du cinéma, dans les rues, et sur la plage le soir, où des fauteuils de ciné plantés dans le sable accueillaient les amateurs de saynètes ou de concerts en plein air au soleil couchant sur l'océan…
Cette année 2005, m'y étant pris à deux fois pour regarder le calendrier, je constate que l'ouverture a lieu le lundi 25 et que le festival s'achève le jeudi 28.
Comment les gens du pays qui ne sont pas forcément en vacances pourront-ils profiter au maximum de ces festivités puisqu'il n'y a pas dans les 4 jours de week end ? Il est vrai qu'il y a les touristes… De toutes nationalités, tous ces gens venus d'ailleurs… Et peut-être les sponsors qui l'an passé, faisaient défaut. Le public sera donc différent, plus nombreux, plus cosmopolite »… Et la convivialité sans doute moins évidente puisque l'on versera donc cette année dans la grande manifestation de masse autour d'une « sacrée pointure »… Dans la fournaise des affèteries de juillet de tous ces « clampins clampines » avides de sensations fortes, de parades vestimentaires, de bouffes exotiques, de cocktails branchés et de soirées disco – battement de cœur de pieuvre.
Quoi qu'il en soit, j'aurai toujours le souvenir des premiers festivals, tels que je les ai vécus avec des tonnes de rêve, des guirlandes de visages et ce sentiment étrange, tout à fait particulier, de bien être éprouvé dans une relation intense, conviviale et hors du temps. Un tel émerveillement dont la trace demeure aussi indélébile n'est pas et ne sera jamais une image que l'on déchire par dépit parce qu'un carnaval d'été, des visages caramélisés et une fournaise d'affèteries auront fait une « autre fête ».

AUTOBIOGRAPHIE

L'autobiographie est à mon avis le genre littéraire le plus difficile qui soit. Le plus grand défaut des gens qui versent – ou tentent de verser – dans cet art de parler de soi et de tout ce qui se rattache à sa propre existence, c'est de faire de soi même le personnage principal.
S'il est vrai que le narrateur d'un bout à l'autre de son œuvre fait entendre sa voix et s'exprime de ce fait à la 1ère personne, il doit cependant – et c'est là tout le ferment de l'art – faire des personnages principaux de son récit, et même de tous les autres personnages qu'il évoque, les acteurs privilégiés des différentes scènes et tableaux composant son œuvre.
Je ne dis pas qu'il ne doit parler de lui-même, cela ne serait plus de l'autobiographie, mais lorsqu'il parle de lui, il doit s'efforcer de le faire de la même manière qu'un narrateur qui serait son ami, son contradicteur ou son observateur critique le ferait en l'évoquant, lui, dans un récit. Assurément c'est cela le plus difficile mais à mon avis le plus nécessaire. Sinon l'œuvre autobiographique s'apparente au journal de bord, à la relation évènementielle, confidentielle ou sentimentale d'un narrateur centré sur lui-même et sur son propre univers. Et à ce niveau là, quelle est réellement la portée de ces écrits personnels puisqu'ils n'intéressent que les personnes de l'entourage du narrateur, exactement comme un album de photos circulant dans des réunions familiales ?

En somme, le narrateur qui fait le récit de sa vie ou d'un épisode de sa vie, s'il parvient à écrire les évènements, à mettre en scène des personnages avec un regard différent de son seul regard mais demeurant toutefois apparenté à ce qu'il a réellement vu et vécu, alors son œuvre s'inscrit, je le pense, dans un espace plus élargi où le lecteur se sentant interpellé, en mesure la portée, le sens réel. Les personnages décrits cessent alors d'être des étrangers et les évènements vécus et racontés deviennent perceptibles même s'ils ont subi l'épreuve du temps et la dimension de l'espace.
La valeur d'une œuvre autobiographique s'apprécie en fonction de la place que les personnages mis en scène par le narrateur occupe dans notre imaginaire. Elle se mesure également à sa capacité à nous rendre perceptibles des évènements que nous n'avons pas vécus.
Tous les grands esprits dont les œuvres ont traversé les siècles et éclairé les civilisations ont eu des précurseurs et des modèles qui les ont inspiré. L'œuvre autobiographique, peut-être plus que toute autre œuvre, ne s'affirme dans son originalité que dans la mesure où elle s'appuie sur une connaissance intimement ressentie et soulevée comme un voile, de l'œuvre de quelques uns de ces grands esprits, qu'ils soient contemporains ou de différentes époques du passé.
Entrant ainsi dans ce que j'appelle « le cœur du réacteur », la matière ainsi captée, en une alliance nouvelle avec les éléments propres d'un esprit qui se construit, va produire l'énergie nécessaire aux avancées spirituelles et culturelles.
Je ne pense pas que les modes et les idéologies aient ce pouvoir là, dès lors qu'elles sont animées et diffusées à grande échelle par des « meneurs » qui, loin s'en faut, ne sont pas des créateurs. Ce que je dis de l'autobiographie, évoquant ces grands esprits nourrissant la pensée et l'œuvre de l'apprenti écrivain ou du narrateur se lançant dans ce genre littéraire, je le dis aussi de toute forme d'art. En clair, nous ne sommes rien sans ces esprits qui nous ont précédé ou qui nous accompagnent dans la traversée de notre existence. Nous ne sommes, sans eux, rien d'autre qu'un souffle, une impulsion, une dynamique sans avenir du fait de la dépendance à un seul univers intérieur : le nôtre. Si un tel souffle, une telle impulsion et une telle dynamique devaient par eux seuls, avoir un avenir, cet avenir n'aurait pas plus de pouvoir que toutes ces idéologies et ces cultures qui « formatent » le genre humain dans différents systèmes de pensée sans jamais lui faire franchir le « palier historique » menant à l'étage supérieur.
Beaucoup d'entre nous, par la connaissance que nous avons du monde, par l'information et l'éducation, sont capables de rédiger des notes personnelles, de tenir un journal, d'écrire des mémoires ou même des livres… Mais tout cela est-il vraiment de l'autobiographie ? Œuvre d'écrivain ?
Ceci dit, les « grands esprits » seraient-ils seuls crédibles parce que leurs œuvres sont connues et traversent les siècles ?
J'ai connu pour ma part d'autres « grands esprits » qui eux, n'ont rien écrit, ni joué, ni peint ni chanté, mais dont l'œuvre fut la vie qu'ils ont eue, humble, simple, généreuse et forte. Et cela, il faut assurément des gens qui écrivent pour dire et témoigner de toutes leurs forces.

L'ESPRIT NU

Lorsque tu seras sans aucune voix, sans aucune pensée et l'esprit totalement nu à un certain moment de ta vie – un de ces moments de recueillement profond à l'occasion d'un passage en un lieu sacré dépouillé de tout ornement, de toute représentation du monde ; d'un tout autre lieu en lequel la beauté et la grandeur de l'œuvre d'un artiste te réduiront au silence ; ou lors d'un évènement survenant dans ta vie, dont le sens et la portée s'élèveront au dessus de tes aspirations, de tes ambitions, de tes émotions et de tout ce qui entre dans ton entendement – alors le regard que tu porteras à ce moment là sur le monde sera celui qui fut, avant celui du petit enfant que tu fus.

VISION OU REGARD.

Si l'on considère les gens, qu'ils soient nos proches ou nos amis ou ces inconnus que nous croisons dans la rue, par la vision que nous avons d'eux dans le sens commun, selon une réalité immédiate et

perceptible, ou par tous ces signes d'eux que nous interprétons en fonction de nos repères et de notre sensibilité, nous pourrions alors les « noter » comme le ferait un maître d'école, un observateur critique, un jury d'examen, de zéro à vingt selon ce qu'ils paraissent et réalisent. Ainsi déterminerions nous les médiocres, les passables, les bons, et les arguments ne manqueraient certes pas pour conforter tel ou tel jugement.
Mais si l'on cesse de considérer les gens par une telle vision ou de tels critères, ou même en fonction de ce que nous ressentons d'eux au plus profond de nous-mêmes, alors aucune « notation » n'a de sens… Un autre regard semble prendre sa source dans notre esprit soudain devenu étranger au monde. Il n'y a plus ni laideur ni beauté sur chacun de ces visages, ni médiocrité ni souveraineté, ni force ni faiblesse, ni grandeur ni décadence. Seule luit en marge de toute appréciation et de tout sens commun, une intelligence qui est celle dont un Dieu au dire des croyants, ou la nature, anime ces visages. Et cette intelligence là n'a rien de commun avec ce que nous entendons, nous, êtres humains, par intelligence. C'est cela la vraie « beauté » : ce meilleur, ce plus vrai, ce plus singulier d'un être, qui est unique, n'existe qu'une seule fois dans le temps et dans l'espace, et par conséquent n'est jamais ordinaire.

LE CANARD, LA DINDE… ET APRES ?

« Le virus était dans le canard » titrait Sud Ouest Dimanche, le 19 février 2006… Le virus est, quelques jours plus tard, passé dans la dinde. Et la dinde était confinée…
Quelque mesure que l'on prenne, et quand bien même l'on prendrait toutes les précautions possibles, les voies de transmission de ce virus sont impénétrables…
400 dindes retrouvées mortes un matin dans un élevage de 11000 de ces animaux ; et, comme cela semble être la seule possibilité d'éviter une progression de l'épizootie, l'on élimine donc toutes les dindes de l'élevage.
Lorsque sévirent voici quelques années, la maladie de la « vache folle » et la fièvre aphteuse, ce fut par milliers que l'on abattit et incinéra bovins et ovins. Qu'adviendrait-il si une ethnie, donc des humains, devait par quelque disposition particulière et jusqu'alors inconnue, être atteinte d'un virus contre lequel il n'y aurait aucun vaccin ou traitement efficace ?
Tant que ne meurent que canards et poulets, ou même des vaches ou des moutons, et que les « Autorités » mettent en place des dispositions graduelles qui, d'un « palier à l'autre », préparent en douceur l'opinion publique à une « élimination nécessaire », l'on se dit après tout : « c'est dans l'air du temps ». L'on invoque alors les conséquences de toutes sortes de manipulations du vivant dans une « bio – économie » mondiale relayée en outre par l'industrie pharmaceutique et une recherche médicale dont on ne diffuse pas certaines informations.
S'il devait mourir des chiens et des chats en grand nombre, je crains alors que l'on franchisse une « frontière » au-delà de laquelle se profilerait la pire de toutes les inhumanités des humains. Une petite frange d'espèce humaine pourrait-elle cependant survivre au prix d'une telle inhumanité ?

CES « PREDATEURS »…

Je distingue deux espèces de prédateurs :
La première est celle qui règne dans le monde animal. Je considère que cette espèce ne peut faire l'objet d'un débat idéologique ou philosophique : les prédateurs dans le monde animal sont des êtres qui, pour assurer leur existence ont besoin de se nourrir de proies, c'est-à-dire d'autres êtres vivants.
La deuxième est celle qui règne dans le monde des humains : celle là peut faire l'objet d'un débat idéologique ou philosophique, dans la mesure où existe le pouvoir arbitraire, démesuré et

fondamentalement injuste d'une minorité d'humains organisant la soumission, l'exploitation ou l'élimination organisée d'un grand nombre d'autres humains. Pour cette espèce d'humains, que je déclare nuisible et inutile parce que le plus grand nombre des humains peut très bien vivre sans ces « prédateurs humains », je n'ai pas eu assez d'imagination pour la définir autrement que par le mot de « prédateur »… et je me demande même si cela « vaut le coup » de faire les frais d'un néologisme pour dire « prédateur humain ».

UN TOUT PETIT UNIVERS DANS UN TRES GRAND VERRE

Un ami m'a dit : « Le Net est petit ! » Cela m'a surpris ! Je croyais qu'il était immense !
Alors, cela me fait réfléchir… J'ai appris en effet lors du dernier festival de géographie à Saint Dié dans les Vosges, festival dont le thème était « Le monde en réseaux », que seulement 15% des humains sont connectés à Internet, soit un humain sur sept.
Si l'on considère qu'une grande majorité de ces humains connectés ne le sont que dans un but utilitaire, sexuel ou ludique ; cela en fait peu qui le sont en priorité pour s'exprimer et communiquer. Alors oui, quelques millions de sites et de blogs, et même cent millions de messages de forums, c'est encore un tout petit univers dans le vaste univers.
15% d'humains connectés, cela fait environ un milliard d'internautes réguliers ou occasionnels. J'évaluerais à 40% le nombre de ces humains qui ne vont pas sur le Web uniquement dans un but utilitaire mais utilisent le Web avant tout pour communiquer. Soit 400 millions de personnes dans le monde entier.
Sachant que les gens s'expriment sur le Net dans les langues les plus communément utilisées, j'évalue à une sur vingt, soit 20 millions de personnes réparties dans le monde entier, les francophones (dont certaines d'entre elles d'ailleurs, s'expriment aussi en une ou plusieurs autres langues).
Etant donné la diversité des sujets et thèmes de communication, tout ce qui est du vaste domaine de la littérature, de l'actualité, de l'écriture, de la poésie, de la philosophie et de la culture en général, ne représenterait à mon avis que 10% de l'ensemble des domaines. Soit 2 millions de francophones et 38 millions de non francophones dans le monde…
Petit, alors, le Net ? La réponse me semble à présent évidente : le Net n'est qu' UN moyen de communication parmi d'autres sans doute encore beaucoup plus répandus. Et ce moyen de communication à lui seul, est effectivement un tout petit univers dans un très grand verre…

En ce qui concerne les « évaluations » que j'avance, j'aimerais avoir vos avis afin de corriger mes estimations si nécessaire.

UNE JEUNESSE QUI ESPERE ET AGIT

Les jeunes semblent divisés en deux mondes assez différents l'un de l'autre… La question n'est pas d'évaluer l'existence de l'un de ces mondes par rapport à l'autre, ni de définir lesquels de tous ces jeunes sont de l'un ou de l'autre de ces deux mondes. Je crois que la différence est perceptible au niveau de l'espérance et de l'existence d'un avenir possible…

Il y a bien une jeunesse qui espère, imagine, réfléchit, agit, s'exprime et souhaite que le monde de ceux qui « font le monde » s'ouvre à ses aspirations. Cette jeunesse là est le plus souvent bafouée, incomprise dans ses rêves et ses projets, contestée dans sa manière de vivre et de communiquer, niée dans ses valeurs et ses repères…
Depuis 30 ou 40 ans, dans les domaines essentiels de l'activité humaine que sont la politique, l'économie, la justice, les médias, la culture et les sciences, règnent sans partage les mêmes

« éléphants » inamovibles. Vieux et rassis, enracinés dans leur notoriété par les livres et les écrits qu'ils publient, maniant une « langue de bois » relookée, bardés de privilèges, de patrimoine immobilier et de portefeuilles boursiers, ces « éléphants à la couenne patinée » ont, paraît-il, des solutions aux problèmes d'une actualité brûlante, solutions qui toutes ou presque, tournent autour du sacro saint concept de « développement durable et maîtrisé »…
Cette espérance en l'existence d'un avenir encore possible et différent de celui auquel on veut nous faire croire, est une réalité, pour un certain nombre de jeunes aujourd'hui, et sans doute plus encore demain. C'est bien autre chose que de simples états d'âme, ou que l'expression d'une générosité, d'une colère ou d'une interrogation : il y a bien là une lucidité, une volonté d'agir, des projets, de l'intelligence ! Encore faut-il que tout cela soit reconnu !

Mais il y a aussi une jeunesse autant vêtue de marques et de mode que de fringues bon marché, une jeunesse « fifils fifille à papa maman » ou gosse de rue courant après la thune facile, une jeunesse « Star Ac texto SMS people et glamour » qui se fout de l'avenir du monde et des grandes interrogations, qui assimile toute pensée et toute réflexion à une « branlette intellectuelle »… Et qui, même en sachant ce que l'avenir lui réserve (c'est-à-dire une vie de merde), ne bougera pas d'un poil lorsque nos « politicards flicards » à la solde des maffias et subordonnés aux marchés financiers vont la réduire en esclavage…
Pour cette jeunesse là, l'espérance n'est que celle qui s'exprime par l'idée « que tant qu'il y a de la thune et que ça marche comme ça, il ne faut pas s'en faire »…

Il est enfin une jeunesse qui n'est ni du monde de celle qui espère, pense et agit ; ni du monde de celle qui se fond dans le moule « people fringues et glamour ». C'est la jeunesse que les politicards flicards pensent pouvoir museler dès l'âge de l'école maternelle avec des carnets de suivi comportemental et des camisoles chimiques. C'est la jeunesse méprisée de tous les ghettos sociaux qui elle, est exclue du monde du travail et de la consommation. Et personne ne pense, n'ose vraiment dire qu'il y a peut-être dans cette jeunesse là, une forme d'espérance en voie de développement… Qu'une économie souterraine d'expédients et de raketts, que la loi des gangs, n'est en réalité que l'un des aspects d'un paysage mouvant dans l'histoire d'une immense géographie humaine.
Tout ce qui a cours ou fait force de loi en un temps donné n'a que la durée que lui accorde l'évolution des choses et des êtres sur des trajectoires qui se rapprochent ou s'éloignent.

Quelque soit cependant le niveau d'espérance en un avenir possible, et que les jeunes soient d'un monde ou d'un autre, ils sont tous les enfants de cette génération d'humains qui, durant la première moitié du siècle présent, va devoir peu à peu céder ses places, peupler les maisons de retraite, vieillir esseulée et transmettre un patrimoine ou une galère.

TELECHARGEMENT ET DROIT D'AUTEUR

Afin de trouver un équilibre entre les droits d'auteur et la possibilité pour les internautes de télécharger des œuvres, il me parait nécessaire en premier lieu de bien poser les questions essentielles :
1/ Lorsqu'une œuvre devient accessible sur le Web par le téléchargement, peut-elle être copiée sur un fichier personnel ou sur un support tel que disquette, clé ou CD ?
2/ Le téléchargement de l'œuvre, avec ou sans copie possible, peut-il être totalement gratuit et libre d'accès ?
3/ Si le téléchargement d'une œuvre ne devient possible que moyennant un paiement sécurisé par carte bancaire, où irait l'argent versé par les internautes ?

Ces trois questions me semblent en effet essentielles. Très concrètement, voici quelques situations à considérer :

a/ Certains auteurs n'ont pas, à priori, personnellement besoin de percevoir sur leur dernière production un droit d'auteur particulièrement conséquent. Ce sont les auteurs dont la « carrière », si l'on peut dire, leur a permis de « bien gagner leur vie »…

b/ D'autres auteurs, très nombreux ceux là, ont réellement besoin de percevoir un revenu décent et si possible, régulier.

c/ Un jeune, lycéen, étudiant, ou même un moins jeune, à revenus modestes, souhaitera télécharger une œuvre pour un prix très bas ou même gratuitement.

d/ L'intermittent du spectacle, technicien, éclairagiste, organisateur, professionnel ou artiste de scène, a lui aussi besoin d'une rémunération. Il est évident que lorsqu'un auteur tel que Johnny Halliday se produit en spectacle au Zénith, parc expo ou sous chapiteau géant, cela fait du monde sur le terrain pour que le spectacle ait lieu ! Et tous ces gens là sont des gens qui bossent et doivent être payés en conséquence !

e/ La ville qui invite un artiste en salle des fêtes ; l'association culturelle ou de loisirs qui organise un spectacle où se produisent des artistes, doivent supporter des charges financières telles, que les cotisations ou les prix d'entrée ne peuvent à eux seuls couvrir.

En réponse à la 1ère question, je pense qu'une œuvre téléchargeable ne devrait être copiable que sur autorisation confirmée par l'intermédiaire d'un « site des auteurs » légalement enregistrés, et que la personne réalisant la copie s'engage à n'utiliser cette copie qu'à titre privé et en des lieux qui ne soient pas des lieux publics (salle des fêtes, cafés, place publique, locaux d'association ou de communes).

En réponse à la 2ème question, je dis NON à la gratuité du téléchargement. Sachant qu'un CD dans le commerce se vend entre 15 et 25 euro, je pense qu'un prix de 8 à 10 euro serait « raisonnable » pour un téléchargement.
Toutefois, l'auteur s'il le souhaite, peut décider de rendre son œuvre ou une partie de son œuvre accessible gratuitement sur le Web, par une procédure d'accès libre. (Vous vous en doutez : ces auteurs là seraient fort peu nombreux).
Afin de permettre à des jeunes ou moins jeunes de télécharger des œuvres pour un « premier prix de base », je pense que cela devrait être possible depuis la médiathèque la plus proche du domicile du demandeur. Par exemple, pour un prix de 3 ou 4 euro.

En réponse à la 3ème question, voici la répartition des sommes versées par les internautes que je propose :
Entre 10 et 50 % à l'auteur selon la situation justifiée de ses revenus, soit 10% pour les plus « gros » et jusqu'à 50 % pour les autres.
Et tout le reste revenant aux intermittents, et aux communes et associations organisatrices de spectacles.
Supposons 10 millions d'opérations de téléchargement en France en un an : à 6 euro en moyenne par opération cela fait 60 millions d'euro dont 30 pour les intermittents et les frais d'organisation. 30 millions d'euro de plus que ce qu'il y a actuellement.

A voir !

LE JOURNAL DE KAFKA, traduit et présenté par Marthe Robert. (Le livre de Poche, biblio, 674 pages)

Ce combat entre Kafka et le monde, avait quelque chose de paradoxal…
Poète, Kafka se sentait différent du commun des mortels et par conséquent contraint d'affirmer sa singularité. Ce qui rendait **inévitable** sa lutte avec le monde.
Cependant, Kafka avait en même temps une autre préoccupation, un autre regard que celui d'un écrivain sans complaisance à l'égard du monde : il a voulu aider le monde à se défendre, en

particulier par ce besoin qu'il sentait, de surmonter sa révolte (et plus généralement celle de l'individu), et de trouver la route ouvrant le passage vers une communauté vivante, celle des hommes coexistant ensemble dans une tradition, une culture, une histoire…

Ce journal est, selon Marthe Robert, « le témoignage le plus poignant de toute l'histoire de la littérature ».

« Nous avons été chassés du paradis mais le paradis n'a pas été détruit pour cela »…

Ce « paradis » n'était-il pas cette Connaissance, ou mieux peut-être, cette « vérité » originelle, totalement pure, affranchie de ce « sens du monde » régi par les lois des hommes et les mécanismes inextricables des codes et des procédures ?

Retrouver ce « paradis », puisqu'il existe toujours, apparaît donc comme une nécessité… D'autant plus que la certitude de sa « redécouverte » s'ouvre dans une perspective encore plus belle et plus émouvante que celle qui, à l'origine, « n'en était qu'à la gestation de son commencement », oserais-je dire…

En fait, ce n'est pas le « dieu » des Chrétiens, ni celui des Musulmans ou un autre « dieu »… qui nous a chassés du « paradis » : c'est nous, les humains, qui avons **en partie**, perdu la Connaissance, et qui avons cru retrouver cette Connaissance par la Science, la Civilisation, la Technologie, les lois édictées par des monarques ou des parlements, les codes et procédures sans cesse remaniés et adaptés aux évolutions politiques et sociales… le plus souvent, hélas, au bénéfice d'une minorité « privilégiée » d'humains…

Mais cette Connaissance existait avant que l'humain ne fût, ici ou ailleurs…

…Le Journal de Kafka, 674 pages. Un casse tête aux dires de certains, à la seule idée que l'on peut se faire de ce que suggère à priori, la lecture des écrits et des romans de Kafka…

Mais quelle pureté de langage ! Quelle précision ! Quelle minutie dans les moindres détails ! Et surtout quelle écriture !

Les quatre mondes

Dans l'univers de la communication et du relationnel, une réalité me semble incontournable : celle de ce « voyage » que nous ne pouvons jamais faire dans plusieurs mondes en même temps…

Il y a tout d'abord ce **monde en nous**, celui de notre imaginaire, celui de tout ce que l'on exprime de soi et que l'on exporte. Ce monde là est aussi celui de nos créations et de la facture de tout ce que nous produisons.

Il y a ensuite ce **monde en dehors de nous,** qui est en fait le monde de l'Autre, des Autres. Ce monde là est celui de ce que l'Autre exporte, exprime de lui : il est constitué de tout ce que l'Autre crée ou produit.

Il y a aussi le **monde de l'échange**, dans lequel se rencontrent en un lieu ou en un espace de communication le monde en nous et le monde en dehors de nous. C'est le monde de la confrontation, de la participation, du projet, de l'œuvre commune, du fil de discussion sur un sujet.

Il y a enfin le **monde de la matière constituante**, qui est celui de tout ce dont nous avons besoin pour que le monde en nous puisse se développer. Ce monde là est fait de connaissance, de savoir, de culture, de livres, de documents, d'informations ; et de tout ce que nous apporte le monde en dehors de nous.

Je dirais de chacun de ces quatre mondes, qu'il est comme un homme avec une femme pendant que cet homme est avec cette femme… Et que peut-être, le **monde en nous** est le monde vers lequel on a tendance à sans cesse revenir, comme cette femme dont on ne se sépare que parce qu'il le faut bien, pour se rendre au travail, et que l'on a hâte de retrouver afin de se jeter dans son étreinte. Et l'étreinte est si forte que l'on en oublie, le temps de son empire, d'ouvrir la porte des

autres mondes… dont le **monde en nous** cependant, a tant besoin !

Gare du Nord

Georges Duhamel dit que les évènements de la gare du Nord à Paris, pèseront sur le résultat des élections présidentielles…

Ce ne sont pas bien évidemment, ces évènements là, ni une autre manifestation de violences d'ici le 22 avril prochain, qui par leur seul impact, détermineront le choix des électeurs, mais en réalité l'exploitation qui est faite de ces évènements, par Nicolas Sarkozy.

Ce dernier déclarant : « que les candidats à la présidence de la république qui défendent un resquilleur déjà impliqué dans 22 délits, sont des irresponsables »…

Comment une telle déclaration, prise « dans le sens du poil », et qui renforce dans l'esprit des gens la conviction du respect de la loi, pourrait-elle ne pas influer sur le choix des électeurs, plus au second tour qu'au premier ?

« La ficelle est un peu grosse » déclare Georges Duhamel.

Ma question alors, est cruelle, primaire et « épidermique » : les Français seront-ils « assez bêtes » d'environ quatre cent mille voix pour porter Nicolas Sarkozy au pouvoir, alors que Ségolène Royal et François Bayrou n'ont jamais dit en vérité qu'ils soutenaient ou encourageaient les actions de délinquance ?

Etait-il nécessaire pour l'interpellation de la personne incriminée lors de cet « accrochage » à la gare du Nord, de déployer une telle force de police ?

Fait-on habituellement l'objet d'une condamnation pénale avec incarcération immédiate, pour ce genre de délit ?

Il y avait bien là une très nette disproportion entre l'acte lui-même et la réaction de la police puis de la justice, à cet acte.

Rappelons qu'en 1974 Valéry Giscard d'Estaing n'avait été élu qu'à 50,7% et François Mitterrand en 1981 à 50,8% , ce qui, au regard des 49,2ou3 % de leur concurrent, représentait à peine quatre cent mille voix.

Nous verrons donc si, au soir du 6 Mai 2007, les Français sont oui ou non, « plus bêtes » de quatre cent mille voix.

A propos de cette réflexion de Maurice Blanchot…

« Ecrire, serait-ce devenir lisible pour chacun et pour soi-même indéchiffrable ? »

Je pense que beaucoup d'auteurs sont lisibles pour chacun mais sont (ou ont été) tout à fait déchiffrables par eux-mêmes : j'imagine qu'ils n'ont pas (ou n'ont pas eu) de difficultés (de vraies difficultés) à se relire… Sans doute ont-ils du effectuer quelques corrections, ou quelques ajustements, mais dans l'ensemble, ils se sentent (ou se sont sentis) parfaitement lisibles… Ceux là sont (ou ont été) des auteurs « à la coule »… On les trouve aujourd'hui, bien plus encore que jadis, « à la pelle »…

D'autres auteurs ne sont pas lisibles pour chacun parce qu'ils ne peuvent être lus que par des gens dont la sensibilité, l'esprit et le cœur dirais-je, leur sont proches. Ces auteurs là, aussi, doivent se sentir déchiffrables par eux-mêmes… Et ils corrigent et ajustent, également. Ils sont « à la pelle » mais moins « à la coule »…

Il en est d'autres qui ne sont lisibles par presque personne mais parfaitement déchiffrables à eux-mêmes… Ou au contraire indéchiffrables à eux-mêmes. Ceux là n'ont aucune chance d'être reconnus du vivant de leurs auteurs…

Quant à ceux qui seraient lisibles pour chacun et pour soi même indéchiffrables, ils auraient peut-être réussi à se faire exister par le plus grand nombre sans avoir jamais pu (ou avoir cherché) à se

comprendre eux-mêmes.

Petit sondage apparemment anodin

Imaginez que vous êtes un enfant de huit ans à l'école…
Préférez vous :
-Un maître qui donne des bons points chaque fois que vous faites « quelque chose de bien » ?
-Un maître qui accroche sur le mur de la classe (au dessus des porte – manteaux) les beaux dessins ou les jolis poèmes des élèves ?

Une drôle de question…

Nous sommes au soir du second tour d'une élection présidentielle, en France, il est exactement 19h 55. Cela se passe dans un « hôpital mouroir », les infirmières et aide soignantes en effectif très réduit ce soir là, se trouvent réunies dans la salle de repos, pièce située bien sûr au centre de l'aile réservée aux cancéreux et sidéens en phase terminale…
Les infirmières et aide soignantes sont à ce moment là debout devant le poste de télévision, et dans cinq minutes apparaîtra sur l'écran le visage du président de la république élu par les Français. Durant ces quelques minutes l'on peut voir des « zooms » très rapides sur les états majors des 2 candidats…
Dans une chambre assez proche de la salle de repos, un sidéen pris d'un besoin très pressant qui lui vient d'une situation particulièrement inconfortable et fort malheureuse, appuie sur le bouton d'appel, et aussitôt clignote une lumière rouge au dessus de la porte de la chambre du sidéen…
Rappelons qu'il est exactement 19h 55.
Voici la question :
L'infirmière ou l'aide soignante, sera-t-elle auprès du malade, entre 19h 56 et 19h 59… Ou, après 20h 05 ?
Et, question subsidiaire :
Le sidéen « tiendra-t-il » disons, neuf minutes ?
S'il n' a « pas tenu »… De 2 choses l'une : Ou le visage de l'infirmière est joyeux et dans ce cas, elle changera les draps « le cœur léger »… Ou le visage de l'infirmière est triste et fermé, et dans ce cas elle en prendra « plein le nez »…
Réflexion philosophique :
Dans l'immensité du cosmos, l'élection d'un président de la république en un instant « t » du temps « T » dont on ne peut définir ni l'origine ni le terme, dans un pays « p » d'un monde « m » ; est un évènement totalement anodin…
Dans ce même cosmos, l'existence d'un être vivant en particulier, est aussi un évènement totalement anodin…
… Par contre, ce qui est moins anodin (mais dont la puissance énergétique nous échappe parce que nous n'en mesurons pas le vrai pouvoir sur les êtres vivants) c'est la présence de l'infirmière ou de l'aide soignante auprès du malade en l'instant « t » = 19h 56…

Sans hésitation et très nettement, ma réponse est : l'exposition des dessins ou des poèmes…
Je me « contrefous » avec insolence contestataire mais sans mépris, de recevoir « quelque bon point que ce soit » !
Je veux que mon dessin ou mon poème soit accroché au mur… Avec les dessins et les poèmes de mes copains, d'ailleurs, et y compris ceux des copains avec lesquels je me bagarre…

L'attribution de bons points et l'exposition de dessins ne sont pas forcément incompatibles : je les vois, en fait, complémentaires… Mais d'une certaine manière ! Par exemple, pour les petits garçons, les bons points seraient, non pas des espèces de « tableaux d'honneur » en modèle réduit, mais des images de jolis visages de petites filles (mais il faut aussi tenir compte des petits garçons « pas très romantiques » qui eux, voudraient peut-être de gros avions ou de gros tracteurs).
NON, résolument NON aux bons points !

A l'école, j'ai eu des maîtres qui donnaient des bons points et ne faisaient jamais d'exposition de dessins. Les bons points, je les « paumais » toujours parce qu'avec négligence, je les mettais au fond de mes poches, et ma maman, qui n'était guère une « ménagère née » (et je lui en sais fort gré) plongeait directement mes culottes dans la lessiveuse sans retourner les poches.
En revanche, j'étais le « champion » des inscriptions sur les murs des WC : oh, certes pas de « grands zobs » ni de « femmes à poil »… Mais de drôles de petits personnages caricaturaux…

Le maître (ou la maîtresse) qui expose dessins et poèmes des enfants dans la classe, sait bien cependant que certains de ces enfants ne savent ni dessiner ni écrire des poèmes…
Ceux là sont invités à parler de leurs découvertes, à montrer ce qu'ils savent faire.

Sondages, débats et reportages

Si l'on analyse d'une part les débats, les reportages, les évènements et différentes informations de la campagne du second tour de l'élection présidentielle ; que ce soit sur les chaînes de télévision, les radios (France Culture/RMC/France Info/RTL/France Inter…) ou la presse écrite ; et d'autre part les sondages d'opinions (qui tombent à chaque fois tels des « couperets »)… L'on est bien forcé de constater une différence très nette entre :
-D'une part les tendances incertaines et l'atmosphère qui ressort de ces débats, évènements journaliers, et qui pourraient faire penser, par exemple, que du côté de Ségolène Royal, une espérance se dégagerait…
-Et d'autre part ces sondages qui, depuis le 23 avril, confirmeraient un « blocage », une sorte de « statu-quo » dans l'évolution des « fronts » sur le terrain…
Et pourtant, les évènements « majeurs » ne manquent pas :
-Le débat entre Ségolène Royal et François Bayrou
-L'appel à l'abstention massive de Jean Marie Le Pen aux électeurs du FN
-L'impact du meeting géant à Charléty (60000 personnes, ce n'est pas rien !)
-Sans compter le débat de ce soir le 2 Mai entre Les 2 candidats.
Les instituts de sondage se sont tous « plantés » au premier tour, sur le pourcentage des voix du Front National. (mais pas trop sur les autres pourcentages)
Si un sondage disait 49 Sarko et 51 Ségo, où pourrait-on avoir connaissance de ce sondage ?
Les instituts de sondage sont-ils indépendants et si « libres » que cela ?
Y aurait-il sur le net, par exemple, des sites « intéressants », d'économistes, d'analystes « vraiment sérieux », «fiables », dans les pays voisins de la France ou aux USA, ou ailleurs ?
A vrai dire, des indications qui « en diraient long » ?

C'est foutu !

C'est foutu, et je vous le dis tout net…
J'ai suivi hier à 18h l'émission « C'est dans l'air » sur ARTE. Il n'y a aucun doute : Nicolas Sarkozy affiche « serein » et sera élu Président de la République, dimanche soir le 6 mai 2007 à 20h.

Les commentaires et les analyses durant cette émission, ont été suffisamment éloquents, et de surcroît, d'un réalisme implacable… Je prévois même un écart assez important entre Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal, de l'ordre de dix points (45/55).
Ainsi, cette légitimité que Nicolas Sarkozy a tant de fois évoquée durant sa campagne sera donc la sienne et celle de l'ensemble de ses partisans dévoués à sa cause, à son programme, ou ralliés à lui soit par intérêt, soit par conviction modérée…
Il n'en demeurera pas moins que cette légitimité ne sera que relative puisque, même avec 55% des suffrages exprimés sur son nom, ce chiffre de 55% ne représentera en réalité vraie que 55% de 80% (20% d'abstention) soit 44%.
Cela signifie donc, dans une France « coupée en deux », de soixante millions d'habitants, qu'il y aura d'une part entre 25 et 28 millions de gens tous âges et conditions confondus plus ou moins ralliés (mais tout de même ralliés) à un courant de sensibilité ou à une « vision » de la France, de la société, du monde… Et d'autre part entre 32 et 35 millions de gens tous âges et conditions confondus plus ou moins ralliés (mais cependant ralliés selon des sensibilités diverses) à un courant différent ou à une autre « vision »…
J'ai écouté durant toute cette campagne, que ce soit celle du premier tour et peut-être avec encore plus d'acuité celle du second tour, de fort nombreux débats, forums de discussion, interviews d'hommes politiques, de « porte-parole », enfin toutes sortes d'intervenants, de journalistes, d'écrivains, d'intellectuels, sur France Culture, France Inter, RMC, Europe 1, Sud Radio, etc…
J'ai suivi depuis le mois de novembre 2006, presque toutes les grandes émissions de télévision sur différentes chaînes, dont certaines d'ailleurs étaient diffusées à des heures fort tardives ; suivi donc, tous les débats, tous les « direct » et tous les reportages les plus marquants de l'actualité…
En outre, mais dans une moindre mesure, j'ai consulté plusieurs forums sur internet et « survolé » des centaines de petites réflexions et commentaires d'internautes de tous « bords » et de toutes sensibilités…
Globalement, par l'intérêt que j'ai porté à tout cela, je me suis, d'une certaine manière, senti relié, pratiquement chaque jour, à tous ces millions de gens, à la pensée, au ressenti, à l'émotion, à l'enthousiasme, à la conviction ou la désillusion de chacun de ces millions de gens… A tel point d'ailleurs que durant ces 6 derniers mois, je n'ai finalement par vraiment éprouvé moi-même le désir d'intervenir « massivement » par une profusion, par exemple, de textes, notes, commentaires ou réflexions purement personnelles… J'ai senti que mes compatriotes avaient « tellement et si diversement à exprimer » et cela en un tel « océan » ou en une telle immensité de propos, que je ne voyais guère ce que moi, en particulier, je pouvais ajouter à tout cela…
Au terme de cette période qui va, en gros, de novembre 2006 à mai 2007, je me sens « lessivé » ou abattu, si je puis dire, ou même « vidé de mon sang »… D'autant plus que la perspective qui s'ouvre dès dimanche soir à 20 h précises me fait « froid dans le dos »…
Certes je n'attendais pas de Ségolène Royal, loin s'en faut, qu'elle « change le monde » ! Mais, dans ce « secret de mon cœur » que je n'ai pu garder, au fond de moi, je souhaitais que ce soit cette femme là, l'élue !
Je vais avoir l'impression, dimanche soir, qu'une « page sera pour longtemps fermée », je vais me sentir tout petit, avec en moi comme un immense chagrin d'enfant, sans souffle et sans voix… Et comme écrasé par cette condescendance, ce mépris, cette suffisance, ce triomphalisme de beaucoup de mes compatriotes, je vais sentir à quel point ma « pensée » si j'ose dire, n'est pas « dans l'air du temps »… Et sentir en même temps, au fond de moi, cette farouche détermination à demeurer ce que je suis « du fond de mes tripes », envers et contre tout…
Je vais baisser les yeux, cette fois, parce que je n'en peux plus !
Comment, dans cette « France coupée en deux », avec ce triomphalisme condescendant qui déjà se lève, au beau milieu de tous ces « règlements de compte » qui ont sans doute déjà commencé, dans les violences de demain qui exploseront, envisager qu'un « rassemblement » soit possible ?
Ce triomphalisme ambiant si je puis dire, est aussi celui des égoïsmes, des individualismes forcenés,

des marginalités reprises à bon compte, des puissances médiatiques et financières, de la loi du plus fort, d'une certaine indifférence à la profonde misère du monde… Et à l'avenir de notre planète…

Lundi matin, le 7 mai, je serai très certainement muet sur tous les forums…

Je vous invite cependant à consulter cette vidéo :

http://www.dailymotion.com/machoolala/video/x1sxw_la-france-dapres/

http://www.dailymotion.com/machoolala/video/x1u8aq_la-france-dapres-2/http://www.dailymotion.com/machoolala/video/x1u8aq_la-france-dapres-2/

La dureté des mondes

Le monde des affaires, de la politique et de la finance est un monde dur, impitoyable… Un personnage tel que Nicolas Sarkozy, s'il a été durant cette dernière campagne présidentielle, « diabolisé » par ses opposants, n'en est pas moins, en tant qu'homme, pire que bon nombre de ceux qui, précisément, en affaires, en politique et en finances, lui ressemblent.

Tous ces gens là, à un certain niveau de pouvoir et d'influence, sont tous des alliés d'un Martin Bouygues, de BTP Alstom, d'Areva, de Arnaud Lagardère, de bon nombre de grands lobbies et autres PDG de groupes bancaires…

Nicolas Sarkozy, en particulier, et c'est le moins qu'on puisse dire, est très proche des groupes que je viens de citer.

Socialistes, démocrates, personnages de partis de droite ou de gauche, élus de circonscriptions, et cela quel que soit le régime ou le système en place, tous ces gens là, même si certains d'entre eux sont à l'origine sincères et de « bonne volonté », subissent toujours des pressions et finalement sont contraints de « manger le morceau » car leurs objectifs et leurs projets sont directement liés aux intérêts particuliers dominants.

Il faut déjà se rendre bien compte qu'au niveau des gens de la vie ordinaire que nous sommes tous plus ou moins les uns et les autres, il existe en permanence des conflits, des haines, des luttes d'influence, une compétition acharnée pour l'obtention d'une « meilleure place », et nombre de perfidies, de trahisons et de « coups bas »… Alors, à plus forte raison dans les milieux de la politique, des affaires et de la finance, cela est d'une autre trempe, et, encore bien plus sordide.

Je prévois, autant pour Ségolène Royal que pour François Bayrou, dans les mois qui viennent, une « traversée du désert »…

Mais qui n'a pas dans sa vie, une ou plusieurs fois, sa « traversée du désert » ?

Derniers potins…En direct du Fouquet's… après le champagne

-Rachida part aux Bahamas lundi matin le 7 mai avec Petit Nicolas…

-Ségolène Royale et François le Béarnais vont deltaplaner dans les Alpes Suisses…

-Les actionnaires des fonds de pension Américains votent un dividende de 30% au profit des riches retraités qui ont réservé leur place pour un voyage en paquebot de luxe autour de l'Antarctique…

-Scandale dans les toilettes de l'Elysée : les urinoirs sont bouchés !

-Un brocanteur de Neuilly sur Seine achète pour mille euro la 205 orange de Jacques Chirac.

-Une nouvelle loi entre en application : les restaurants du cœur sont remplacés par des chapiteaux de soupe populaire et ce sont les SDF et les chômeurs qui préparent les repas, font la vaisselle et le ménage…

-Les retraités à faible revenu sont invités à reprendre un petit travail de 20 h par semaine, payé 300 euro par mois non imposable : cette mesure ne s'applique qu'aux retraités à petit revenu, âgés de moins de 75 ans. En cas de non reprise d'un petit travail, les intéressés verront leur pension diminuée de 10%.

-La nouvelle carte génétique entre en circulation à compter du 1er Juin 2007, et devra être présentée

à tout contrôle effectué par un agent de la Force Publique.

Pas très bien vus, certains « vieux » !

Je fais partie d'une catégorie de gens à l'égard de laquelle les « classes laborieuses » de 25 à 55 ans n'ont guère de sympathie particulière…
Cette catégorie de gens dont je fais partie est celle des préretraités, des salariés qui bénéficient de mesures telles que la cessation progressive d'activité, ou d'autres dispositions spéciales ayant permis de s'arrêter de travailler avant 60 ans…
Gagner ainsi trois ans ou plus, de liberté (par rapport au monde et aux contraintes de la vie professionnelle), et cela dans le « jeune âge » du « vieil âge », ce n'est pas rien tout de même !
Au diable les statistiques sur l'allongement de la vie ! Certes, il y a davantage de centenaires… Mais aussi bien plus de grabataires dans les centres de gériatrie ! Et aussi, statistiquement mais on en parle moins, un nombre croissant de « morts subites » avant 70 ans !
Alors, dois-je faire « profil bas » parce que je ne suis plus derrière le guichet d'un bureau de poste depuis le 12 janvier 2005 ?
Ce traitement qui m'est versé avant ma retraite officielle, coûtera en fait fort peu à la collectivité, de même que la retraite que je percevrai d'ailleurs… Ma mère est décédée à l'âge de 60 ans d'une tumeur au sein, j'ai trois oncles dans ma famille maternelle décédés d'un cancer ; et pour compléter ce remarquable tableau génétique en espérance de vie, mon père est mort d'un infarctus à 58 ans, mon grand père d'une congestion cérébrale à 67 ans, j'ai un parent dans les Landes âgé de 75 ans très handicapé à la suite d'un accident cardiovasculaire, et, tant du côté maternel que du côté paternel, on fait du cholestérol !
Oui, c'est vrai, à côté de cela, j'ai bien eu une tante et une grand-mère qui ont atteint l'âge de 96 ans !
Statistiquement et génétiquement parlant, un bon spécialiste dirait que mon espérance de vie est de l'ordre de 65 ans… On va cependant introduire une marge d'erreur, en moins, de 5 ans environ, et en plus, de 20 ans si l'on est hyper optimiste et un peu rêveur !
Donc, je ne fais pas « profil bas » parce que je ne suis plus derrière le guichet d'un bureau de poste depuis le 12 janvier 2005 n'en déplaise à ceux qui souhaiteraient que les retraités à modeste revenu reprennent un « petit travail d'appoint » !
Et d'autre part, et cela je le garde pour la fin…
… Cet argent que la poste me verse, que le Trésor Public me versera l'an prochain… N'est en aucune manière, un « revenu d'assistance » ! Disons que je suis « un écrivain du net » sans rémunération en tant qu'écrivain, et que mes quelque mille lecteurs plus ou moins réguliers depuis environ 2 ans, sont en quelque sorte la « clientèle » de mon entreprise d'écriture publique… Si je n'écrivais pas, et ne passais à cet effet 3 ou 4h par jour (le temps d'un « petit travail d'appoint) sans doute me serais-je investi dans quelque association locale ou bénévolat…
Je sais… Quand je vois tous ces pauvres gens encore plus mal lotis que moi génétiquement, et qui sont obligés de travailler jusqu'à 65 ans ou plus… Je me dis que, finalement, le problème des retraites devrait être revu au « cas par cas ».
En ce qui me concerne, je pense que le cas est relativement « bien étudié »…

Au summum de la déprime…

…Pardonnez moi ce « coup de gueule » que dans mon cœur j'ai eu au soir du 6 mai 2007… Mais qui n'est pas tout à fait le reflet de ma pensée vraie…

Le sommet de ma déprime était au moment où les télés diffusaient le soir de l'élection présidentielle des images et des scènes de liesse de cette jeunesse dorée qui chie sur les pauvres, les

SDF et les types dans mon genre, avec toute l'insolence tapageuse et méprisante qui la caractérise lorsqu'elle met en avant ses modes, ses succès, ses outrances, son fric, ses bagnoles décapotables et ses scooters et motos rutilants couverts de logos décapants…
Je déteste cette jeunesse là, qui est celle qui veut voir crever plus vite les « vieux » pour hériter, qui se fout de la planète, qui ne pense qu'à jouir, à baiser, à faire la fête, cette jeunesse immorale, égoïste et sans autre idéal que celui de réussir sa vie en marchant sur les autres et en faisant le plus de fric possible…
A cette jeunesse là je lui souhaite l'été prochain un tsunami bien ciblé, issu de quelque tempête tropicale consécutive au bouleversement climatique, qui l'engloutisse sous trois mètres d'océan, ainsi que les belles villas et plages privées de leurs parents actionnaires et spéculateurs !

Cependant, le fils de Fabius, les fils et filles de gros pontes Socialos et d'une manière générale, la jeunesse dorée de gauche, je la mets dans le même sac que la « belle jeunesse riche » de droite !
De toute façon, ces mecs et ces gonzesses là, s'ils ne font pas la fête demain soir, ils la feront cependant, la fête, en boîte, entre eux, dans leurs clubs branchés, plus tard… Comme ils la faisaient avant, d'ailleurs, comme ils l'ont toujours faite… Et dans les mêmes boîtes, les mêmes clubs, que les jeunes de droite !
C'est bien la même engeance, tout ça ! Pas d'idéal, rien que des fringues, de la baise, des bagnoles de sport, des vacances en clubs privés, et en plus, ça écrit des bouquins, ça se fait éditer, ça se pavane avec des autobiographies et des films d'amateur qui puent l'exhibitionnisme et les émotions de stars en mal d'amour…
La jeunesse dorée, qu'elle soit Front National, Huhèmepé, Hudéheffe, Socialo Bon Teint, gaucho et tout ce qu'on voudra, c'est toujours la même : y'a que l'étiquette qui change. Cette jeunesse là n'aura jamais à subir le moindre coup de trique d'un flic de gauche ou de droite !
Y'a que la littérature qui peut la flinguer ! (c'est-à-dire la rouler dans la poussière de la Terre d'abord… et la poussière des étoiles ensuite).

Point barre…

Point barre ! C'est fini et je n'ai qu'une réponse possible…
Dans certains moments d'Histoire ou d'actualité, l'on peut atteindre de part et d'autre, un « point de non retour », une sorte de fracture relationnelle, sociale, qui alors, semble irréversible.
Et, dans une telle situation, toutes sortes de dérives sont possibles. Il est de ces choses en soi, auxquelles on tient, de ces valeurs ou repères, de ces générosités ou de ces pensées profondes qui ne sont plus alors en « adéquation » avec ce ressenti ou cette violence du moment, que l'on a et que l'on exprime.
Ma seule réponse possible est dans le temps qui passe, et qui, sans jamais « tout effacer », lisse les aspérités, prépare un autre regard, et même, peut réconcilier parfois des gens qui jusqu'àlors se détestaient…
Ma seule réponse possible, c'est aussi le retour à la littérature, à l'art, à la musique, aux livres, à l'écriture…
Que les peintres retournent à leurs toiles, les écrivains à leurs œuvres littéraires et les musiciens à leurs pianos, guitares et violons…
Et que les êtres que nous sommes retournent à leur vie quotidienne, à leur travail, à leur jardin, à leurs fêtes en famille ou entre amis, à leurs sorties et promenades du dimanche et des jours de vacances !

Une indispensable précision…

Je précise que l'image du tsunami, que j'emploie dans mon texte incendiaire je le

reconnais, sur la « jeunesse dorée », est une métaphore… Qui ne vaut que ce qu'elle vaut !
Il ne s'agit pas là, effectivement, d'un vrai tsunami qui, sous trois mètres d'océan engloutirait quelques plages privées et belles villas de Biarritz ou de Monaco par exemple, et noyant une vingtaine de ces « jeunes de riche »…
Je veux dire par là que ce « tsunami métaphorique » est en réalité un courant contestataire qui, avec une certaine violence je dois le reconnaître, s'exprime non seulement en France mais aussi partout dans le monde, contre, précisément, cette jeunesse là en particulier, et d'une manière plus générale, contre ces minorités de privilégiés aux pouvoirs et aux fortunes exorbitants.
Il arrive qu'un tel courant contestataire parfois, génère violences et dérives qui, en un mouvement imprévisible et spontané, portent dans une même direction et cela sans distinction de personnes.
Cette « jeunesse dorée », égoïste et jouisseuse, que je déteste, avec laquelle il m'est difficile, voire inutile de dialoguer, puisque je la sens méprisante ou indifférente à l'égard de personnes dans mon genre, je lui reconnais cependant l'existence réelle de quelques uns de ses représentants qui eux, ont une sensibilité, une intelligence, une délicatesse, une culture si je [
Comment pourraient-ils être une majorité d'ailleurs, ces jeunes là, dans cette « jeunesse dorée » ? Quand on sait à quel point le pouvoir que donne l'argent fait des cœurs de papier crépon et des âmes chrysalides ?

La politique dans une œuvre littéraire…

« *La politique dans une œuvre littéraire, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert, quelque chose de grossier et auquel pourtant il n'est pas possible de refuser son attention… » [Stendahl, La Chartreuse de Parme]*

Quatre jours sans télévision, sans radio, sans journaux et sans discussion ni message dans les forums du Web puisque sans ordinateur et sans internet… Puisque parti des Landes, de Tartas exactement, afin de rejoindre les Vosges à « petites étapes », je traversai le Quercy, l'Auvergne et la Bourgogne… Dans la « verte nature » de notre beau pays de France, éloigné des derniers évènements de l'actualité politique.
Sur la route, et en camping, en effet, les préoccupations, les pensées et les regards ne sont plus tout à fait les mêmes que dans une vie sédentaire, en sa maison, en ses lieux et activités habituels…
C'est alors que vient un « autre regard », différent de celui que l'actualité, par la télévision, la presse, et il faut le dire, par notre émotivité et par notre sensibilité personnelle, nous fait avoir et nous incline à réagir… d'une manière ou d'une autre mais jamais, au grand jamais, d'une réflexion vraiment approfondie et réellement objective. D'ailleurs, soit dit en passant, une telle réflexion, si elle existe et si elle impulse en nous-mêmes une force créatrice, agissante et indépendante, un certain « apaisement »… Est-elle vraiment nécessaire ? Ne vient-elle pas plutôt en nous, comme l'eau vive d'un torrent de montagne, sans avoir été au préalable « approchée » dans la conscience même de son existence ? Sans avoir été, non plus, « escaladée » jusqu'à la source du torrent ?
Oui, faut-il vraiment rechercher de toutes ses forces, de tout son esprit, de tout son cœur, à tout prix, une telle réflexion, devenant ainsi plus passionnelle que naturelle, plus émotive que dimensionnée en l'image très nette et très pure d'une « vision » en nous ?
Il n'y a jamais, en toute polémique, en tout discours, en toute argumentation, en toute discussion, tout développement, tout commentaire ou toute analyse d'un quelconque évènement ou fait politique, sociétal ou économique… A mon sens, de réelle qualité littéraire, quand bien même la narration de ces faits divers et de ces évènements serait-elle faite dans la meilleure écriture et dans le meilleur style qui soit… Car ce qui fait, toujours à mon sens, la force, l'originalité et la qualité même de la littérature, en même temps que ce qu'elle impulse en nous d'énergie, de beauté, de créativité, d'émotion… et de ce regard libre comme l'eau vive d'un torrent… C'est la faculté qu'elle a, par sa « facture », la facture de l'auteur, de l'écrivain, du poète, du conteur, du romancier, de traduire par les mots ce qui émane des faits, des évènements, des personnages, d'en extraire

« l'essence »… Certes, parce que l'on ne peut jamais demeurer indifférent à l'actualité politique, sociale, économique, et donc, refuser de s'y attentionner, l'on ne peut évidemment pas éluder la forme descriptive, représentative, commentée ou subjective de l'évènement. Mais cette forme ne doit être qu'une « toile de fond », un « décor », une « photographie », c'est-à-dire un ensemble qui lui, va contenir ce qu'il a d'essentiel : l'atmosphère, le regard, le ton, la force, l'impact… Et cela par un texte, un récit ou une œuvre en les quels on découvre bien, en soi, à la lecture, un esprit, une facture, une originalité, en un mot, un art…
Dans l'esprit de Stendahl, lorsqu'il évoque ce « coup de pistolet au milieu d'un concert », je dirais pour ma part : « Ce que nous écrivons tous, les uns et les autres, aujourd'hui, ressemble un peu à des tags plus ou moins artistiques ou à des dessins à main levée, dont certains d'entre eux sont d'une médiocrité et d'une banalité déconcertantes, que nous aurions tracés sous des tableaux de Cézanne, de Delacroix, de Magritte ou de Dali, au bas des murs d'un musée … Pardonnez moi tout de même la dureté de mon propos… Nous devrions plutôt construire de nouveaux musées, qui seraient aussi visités que les anciens je l'espère, et sur les murs des quels nous placerions nos œuvres, les vraies, celles qui ne sont ni ces tags ni ces dessins pour la frime »…

Dans la grotte du Pech-Merle près de Cabrerets en Quercy, vallée du Célé, j'ai pu voir ces dessins réalisés il y a 25640 ans (datation au carbone 14) par les hommes dits « de Cromagnon »… Et une œuvre, celle-ci de la nature : trois arbres reliés ensemble au niveau du sol au dessus de la grotte et dont la racine de l'un de ces arbres a emprunté un long « boyau » de plusieurs dizaines de mètres dans la pierre pour ressortir à l'intérieur même de la grotte et former comme une énorme stalactite végétale jusqu'au sol de la grotte.
Ce que ces hommes dessinèrent en ce temps là, ce que la nature produit, défiant l'imagination des hommes… C'est cela, l'œuvre éternelle… Une bien petite éternité, cependant, puisque quoi qu'il se passe sur notre planète, qu'il se soit déjà passé, que nous survivions ou non… Dans six milliards d'années, le soleil ayant brûlé la totalité de son hydrogène, se dilatera, deviendra une géante rouge et tout ce qui gravite autour de lui sera comme « avalé »…

NOTE : J'ai rédigé ce texte, ce mercredi 16 mai 2007 entre 10h et midi, alors que ma télévision était allumée et que se déroulait la cérémonie d'investiture du Président de la République Française… Cérémonie que j'ai d'ailleurs regardée (de loin en loin par maints aller/retours entre mon ordinateur et le poste de télévision)…
J'ai pu voir, en particulier, Cécilia, la « désormais première dame de France », absolument magnifique et sans maquillage outrancier, drapée dans sa belle robe d'un blanc brillant, élégamment ceinturée, robe à mon avis spécialement taillée, confectionnée et coupée pour l'occasion… Elle avait, ce matin là, donc, ce mercredi 16 mai, notre Cécilia, un visage tout à fait ravissant… Aussi ravissant, aussi agréable, d'ailleurs, que celui de Rachida Dati interrogée par Claire Chazal… « tout sourire »…
Décidément, ces jolies « dames de droite » ont « un peu ému » un Yugcib « pirate de gauche »…
Tiens ! Et si la politique, dans un émerveillement de féminité, ce n'était pas aussi, comme un « coup de pistolet »… dans un défilé de mode ?

La manière dont l'évènement est écrit…

Lorsque Stendhal dans « La Chartreuse de Parme » a écrit : « La politique dans une œuvre littéraire est comme un coup de pistolet au milieu d'un concert » ; il a aussi écrit : « Il n'est pas possible de refuser son attention »… Et : « Nous allons parler de fort vilaines choses »…
Sans doute Stendahl a-t-il voulu dire par là qu'il est difficile de demeurer indifférent, en tant qu'artiste (écrivain en l'occurrence), à l'évènement, à l'actualité…
Je pense que c'est la manière dont l'évènement est écrit, et par la suite, ou dans l'immédiat, le

message qui « passe » à travers la manière dont l'évènement est écrit, qui peut être au lieu du « coup de pistolet », une sorte d'éclairage. Un éclairage que l'on ne doit pas cependant, assimiler à une lumière n'existant pas vraiment en dépit du fait que nous passons ou usons notre vie à la rechercher, cette lumière…

Peut-on dissocier un artiste, un écrivain, un intellectuel ; du citoyen ou de l'Etre qu'il est en son temps au milieu des évènements en lesquels cet être ou ce citoyen est impliqué ?

S'il doit y avoir une forme d'engagement, cette forme ne peut à mon avis prendre tout son sens, et peut-être toute sa force, que si elle est éclairage, y compris dans la dénonciation de l'intolérable ou de « tout ce qui ne va pas »… C'est ainsi, et seulement ainsi qu'à mon sens, l'artiste, l'écrivain, l'intellectuel ; est en même temps ce citoyen dans le pays où il vit.

Les « coups de pistolet » sont pour les duels qui finissent toujours mal pour l'un ou l'autre des belligérants… ou même parfois pour tous les deux.

L'éclairage n'est sans doute pas la lumière mais il redimensionne la scène sur laquelle est jouée le concert.

Acculé et ne pouvant « sauver sa peau »…

Que ferait un intellectuel (philosophe, poète, écrivain, penseur… ou un biologiste, entomologiste, ou encore un scientifique doté, disons, d'une certaine connaissance associée à un certain regard)… Acculé au pied d'une très haute falaise demi circulaire, ayant en face de lui une sorte d'araignée géante (évidemment carnassière) ?

Et, pour « corser » la situation, imaginons que l'intellectuel en présence de ce monstre carnassier, soit une très belle femme avec un visage absolument ravissant ?

Où est ce pouvoir qui est celui de la beauté, de l'intelligence, de la poésie, de la connaissance, du regard, de la pensée, de la réflexion… En toute situation en laquelle il faudrait « sauver sa peau que l'on ne pourrait sauver » ?

Certes l'on peut oser rêver contre la réalité naturelle et incontournable, d'une autre « réalité » en soi : en l'occurrence de la réalité qu'une « relation » puisse s'établir avec l'araignée géante… Mais… Afin de rendre ce rêve « crédible », je n'ai pour ma part rien trouvé de mieux que d'inventer (en imagination) un monde d'êtres vivants de toutes formes possibles, une « Terre » peuplée d'êtres se nourrissant… de sable, de cailloux, de terre, d'eau et d'air… Mais… Même dans une telle éventualité, « l'Intellectuel » en quelque sorte, serait… Tenez vous bien… la Terre (ou le monde) même, de l'ensemble de ces êtres !

Une grande interrogation…

Je m'interroge parfois beaucoup au sujet du rapport entre la religion d'une part ; et la science, la philosophie, l'art, la poésie, la littérature… d'autre part.

Quand je pense qu'aux Etats-Unis, pour ne citer que ce pays que l'on dit être l'un des plus avancés dans la modernité, la science et la technologie (sans parler de la civilisation qu'il représente)… Dans bon nombre d'écoles d'un certain renom, officielles et reconnues, l'on y enseigne que « Dieu a tout créé »… Niant ainsi presque toute forme d'évolution des espèces selon les découvertes de la science (dont certaines sont absolument indiscutables).

Pour ma part l'idée avancée que « l'homme descendrait du singe… Et le singe de… » ne me satisfait que dans une certaine mesure.

Mais « la côte tirée d'Adam pour faire la femme », ça, je peux pas avaler ! Et les « anges qui sonnent de la trompette dans le ciel pour annoncer je ne sais quelle bonne nouvelle… ou grand malheur », ça, non seulement ce n'est pas scientifique, mais « ça ne tient tout bonnement pas debout » !

Paul Ricoeur qui est pourtant un philosophe Chrétien, comment ressent-il ce rapport entre la

religion et la philosophie ? J'imagine mal un homme d'un tel niveau intellectuel croire que Dieu a fait le monde en sept jours…

D'autre part, jusqu'à la fin du 15ème siècle, et encore durant les deux siècles suivants, tous les tableaux de grands peintres, tout l'art en général, « tournait » autour du « sacré », c'est-à-dire des sujets religieux, des thèmes de la Bible…

L'influence de la religion telle qu'elle s'est exercée durant des siècles et encore aujourd'hui dans le monde Chrétien, sur les arts, la littérature, la poésie, la pensée, la philosophie… Est encore plus forte, plus déterminante, plus engagée, et plus ségrégative dirais-je, dans le monde de l'Islam… Comme si « la parole et les enseignements de Dieu » étaient la seule référence possible, crédible, et s'imposant de manière indiscutable. En Terre d'Islam, combien de poètes, de romanciers, d'écrivains, d'artistes, sont « mis à l'index » parce que leur œuvre a été déclarée incompatible avec les enseignements de Dieu ?

Pour moi, je considère que la science, la philosophie, la poésie, la littérature, les arts ; ne peuvent « faire bon ménage » avec la religion dans la mesure où la religion entendrait « récupérer » ce qui lui est non pas forcément étranger mais d'une expression différente.

Ainsi la religion me semble imposer « un sens du monde » en lequel on peut, on doit trouver « toutes les bonnes réponses possibles ».

Enfin, je n'ai jamais compris, toute ma vie durant, que depuis le début des premières civilisations (avant l'arrivée des grandes religions et ensuite du temps de ces religions), l'Etre Humain ait pu construire sur toute la Terre de si grands monuments, de si grands édifices (qui ont mobilisé tant de monde et tant de matériaux et tant d'énergie et tant de techniques aussi élaborées)… Alors qu'ils n'en ont jamais vraiment fait autant dans les différents domaines de la vie pratique, pour satisfaire des besoins élémentaires, pour que tout le monde puisse se loger, etc. Combien de villes par exemple, durant des siècles, par toute la Terre, ont eu d'imposants et si beaux édifices religieux, alors que les gens habitaient dans des cabanes, des gourbis ou des maisons très simples ? Ou même vivaient dehors ?

Est-ce que Dieu… Et les curés, les rois et leurs armées, auraient coûté presque tout le pognon de la Terre ?

Image et Imaginaire

L'image dans toute sa puissance évocatrice, par ce qu'elle trace dans notre mémoire, par sa diffusion généralisée à dessein, du plus petit village d'un pays aux grands espaces publics en lesquels se pressent les foules ; par la télévision et les magazines à grand tirage ; étoufferait-elle l'imaginaire ?

J'écoutais ce matin vers 8h 30 sur France Culture ce mercredi 30 mai 2007, l'écrivain Le Clézio qui évoquait précisément ce pouvoir de l'image…

Un pouvoir aussi réducteur que totalitaire à mon sens, parce qu'il circonscrit l'évènement, la situation et les personnages photographiés ou filmés, en un foyer incandescent qui capte notre regard et déconnecte notre esprit de cette « vision intérieure » élargie à l'espace de notre imaginaire.

Une trop grande profusion d'images réduit l'espace de l'imaginaire et donc, l'espace personnel, celui de la création, du rêve, de la pensée…

L'écran, la photo dans le magazine, le reportage télévisé, le document d'archives en images, tout cela s'impose à notre esprit qui peu à peu, s'apparente davantage à une rétine oculaire qu'à un « creuset » en lequel s'élaborerait notre imaginaire.

Le pouvoir de l'image est tel, aujourd'hui, que même le travail d'écriture se fait par l'image.

Combien de métaphores devenues célèbres ont été arrangées, reprises, avec des mots différents, par nombre d'intellectuels, de journalistes et d'écrivains ?

L'image par les mots, c'est encore l'image… C'est le même pouvoir, ce pouvoir « réducteur »…

Je ne crois qu'à l'image qui éveille l'imaginaire et donc, ouvre un espace de création et de rêve.

Le pouvoir de l'image par l'image seule, et d'autant plus que l'image est un « effet spécial » ou un « flash » éblouissant, le pouvoir des mots quand les mots s'assemblent en une métaphore convenue, est un pouvoir conforme à l'esprit et au sens du monde, un pouvoir qui capte, aliène et réduit… Et au pire, détruit…
Mais le pouvoir de l'image qui éveille l'imaginaire, parce qu'il donne le pouvoir « alchimique » de la création et du rêve, est alors un pouvoir qui engendre, multiplie, diversifie, libère et élargit.

La critique

La critique est sans doute à mon sens l'un des arts les plus difficilement maîtrisables qu'il soit...

J'ai connu dans ma vie, et je connais toujours encore, beaucoup de gens « très bien » qui, sur le plan intellectuel, relationnel, sont quasi irréprochables, et dont les critiques qu'ils font sur tel livre, telle oeuvre, tel comportement ou tel sujet de société, sont parfaitement argumentées, justifiées, claires, précises, sensibles, respectueuses et même constructives... Mais sans véritable « magie »...
Ce qu'il y a de si difficile, de si rarement maîtrisable et par conséquent de vraiment convaincant, dans la critique, c'est de pouvoir tout dire, tout écrire, y compris ce qui habituellement n'est pas « entendable », sans froisser, sans blesser, sans enfermer l'autre dans cette forme de solitude en laquelle il en arrive à ne plus oser s'exprimer, à douter de ce « meilleur de lui même » auquel il croit cependant...
Toute la « magie », en somme, consisterait en une forme souveraine d'art, de « facture », de « coup de patte »... en laquelle on trouverait, en plus de tout ce que je viens d'énumérer plus haut, une certaine délicatesse, beaucoup d'humour, un savant dosage de réalisme voire de sévérité et de mansuétude, les mots, le regard, le sourire, le visage accompagnant tout cela, et pour « couronner » l'ensemble, cette force en soi qui « emporte tout sur son passage » sans jamais « enfermer » l'autre, sans jamais le déstabiliser, et en lui faisant peut-être découvrir une part inconnue (ou mal connue de lui) de ce « meilleur de lui même...

Dans le monde où l'on vit, et cela était déjà vrai dans les mondes qui nous ont précédés, je connais fort peu de ces gens maîtrisant si bien l'art de la critique...
Pouvoir ainsi « tout dire et tout écrire », dans cet esprit là... C'est plus beau, même, que de voler comme un oiseau avec une intelligence et une connaissance d'humain... Mais c'est encore un rêve, une sorte de « porte des étoiles »... Et, si une telle porte peut s'ouvrir, il n'y a plus rien à craindre, ni censure, ni gardes armés, ni roi ni prince, ni chef de guerre, ni régime, ni président, ni système, ni prison, ni solitude...C'est la liberté absolue.

L'être humain « pas tout à fait comme les autres »

La meilleure chose qu'il puisse arriver à un être humain « pas tout à fait comme les autres » (dans le « bon » sens) c'est de n'être vraiment découvert (et reconnu) que très longtemps après sa disparition…

Rares sont ou ont été, les êtres humains qui, de leur vivant même, connurent succès et notoriété, puis, après leur mort, sont ou seront tout aussi « célèbres ».
L'on peut par exemple, de tels êtres, en citer trois parmi les plus universellement connus : Léonard de Vinci, Victor Hugo et Einstein.
Des millions d'écoliers sur cette planète, et des moins « doués » d'entre eux, peuvent en effet citer Léonard de Vinci, Victor Hugo et Einstein… Quoi que j'émette quelque doute sur tel ou tel garçon de 15 ans d'une bourgade du Middle Ouest Américain, complètement illettré, ne sachant pas que la Terre est ronde, assis sur le rebord d'une plate forme surmontée d'une citerne sur ses quatre barres, passant des heures avec à ses pieds une caisse de bières, fumant des joints ou des cigarettes, confondant le croupion d'une femme avec une orange pourrie fendue, et n'ayant comme on dit

qu'une « bite à la place du cerveau »… Mais même en un tel cas aussi extrême, ce garçon là, s'il se trouvait un jour en face d'un être humain « pas tout à fait comme les autres », qui sache lui parler et éveiller en lui quelque chose pouvant transformer radicalement sa vie, peut-être ce garçon là deviendrait-il un jour lui aussi, un être « pas tout à fait comme les autres »…
Aussi importants et durables que soient l'inculture, l'ignorance et le conditionnement environnemental d'un être en particulier ; aussi grands soient le succès et la notoriété, le savoir et l'intelligence d'un autre être de cette planète ; aucun destin n'est à l'avance scellé ou prédéterminé pour l'éternité.
Mais c'est bien la durée, au travers d'un grand nombre de générations, la durée d'un succès ou d'une notoriété, et le souvenir qu'il demeure d'un être « pas tout à fait comme les autres », qui fait la différence… Et cela d'autant plus que, du vivant de cet être, et du vivant des 2 ou 3 générations qui suivent sa disparition, il ne « s'est rien passé » de déterminant qui ait pu faire de cet être un être « pas tout à fait comme les autres »…
Il n'est plus piètre succès, plus illusoire notoriété, que le succès ou la notoriété n'ayant existé que du temps de la durée d'une vie humaine.
Et il serait désespérant, absurde même, pour les mortels que nous sommes tous, y compris pour les plus incroyants d'entre nous, de penser que la vie n'existe que de notre vivant.
Je veux qu'en l'an 3000, en l'an 10000… Ou dans un million d'années, il y ait encore des êtres humains sur la Terre. Ces êtres seront ce qu'ils seront, dans la civilisation qui sera la leur à ce moment là, mais je veux qu'ils existent, qu'ils aillent dans les étoiles s'ils le peuvent, et que d'une manière ou d'une autre, il y ait aussi un lien entre leur vie à eux et la vie de toutes les générations d'êtres qui les auront précédés… Si différents puissent-ils être…

La peste

Dans les pays Européens, « bien aux normes » économiques et sociales… Et sécuritaires (plus pour l'intérêt des nations et des groupes financiers que pour les citoyens cependant)… Dès qu'apparaît un foyer de fièvre aphteuse ou de grippe aviaire, en quelque village isolé, sont prises par les Autorités, des « mesures radicales » : cela commence par un « périmètre défini » plus ou moins vaste selon le nombre de cas recensés, puis l'on procède à un « abattage en règle » d'un grand nombre d'animaux, voire de milliers de bêtes…
C'est ainsi que nous vîmes brûler à « ciel ouvert », dans des fossés ou des tranchées longs de cent mètres, des troupeaux entiers de vaches, lors de l'épizootie de fièvre aphteuse en mai 2001…
De l'épidémie de peste noire qui ravagea l'Europe entière en 1348, l'on dit qu'un être humain sur trois en moyenne périt. Mais il y eut d'importantes variations de mortalité selon les régions ou les pays… Ce qui déséquilibra bien sûr, toute l'économie locale, régionale ou internationale, à l'époque.
Imaginons qu'en ce temps là, les Autorités (qui rendaient responsables les juifs, les mendiants et les vagabonds, de la propagation du fléau, et qui éliminaient donc tous ces « indésirables ») aient en outre procédé à une épuration organisée à grande échelle, afin de « protéger » une partie des citoyens (pas n'importe lesquels évidemment)…
Sur les vingt ou trente millions d'Européens à l'époque, entre 1348 et 1351, sans doute plus d'un être humain sur trois aurait péri, que ce soit par la peste elle-même…Ou par l'épuration organisée…
Il faut croire que le monde d'alors, celui de 1348, devait être en dépit de sa brutalité, de sa violence, de ses injustices, de la misère de ses peuples, de son absence de « Droits de l'Homme », et de son énorme disparité entre d'une part une minorité de riches et de puissants, et d'autre part une immense majorité de pauvres… Bien plus « sage » (si l'on peut dire) que notre monde actuel.
Puisque les Autorités de l'époque n'eurent finalement d'autre solution naturelle (et logique) que de laisser « filer » le fléau jusqu'à ce qu'il s'éteigne de lui-même… Les juifs, les mendiants et les vagabonds, alors, ne furent que des « boucs émissaires » : il fallait bien, pour « calmer les esprits », et soit disant « rétablir un certain ordre », sans doute aussi pour assouvir quelques vengeances,

inciter les « bons citoyens » à une forme de violence ciblée sur des « indésirables »…
Tout fléau (ou ce qui lui ressemble, ou l'on fait ressembler à un fléau) a des conséquences malheureuses certes… Et le fossé, ou la tranchée de cent mètres de long où l'on brûle tout le troupeau… Pour éviter une « contamination générale », est une « solution » qui semble de nos jours s'imposer.
Dans l'Antiquité, au temps des Sultans et des Grands Vizirs des empires du Moyen Orient, l'on coupait bien la main droite aux voleurs… Le « voleur » devenait-il honnête pour autant ? Ou meilleur, d'esprit et de cœur ? Etait-il « convaincu » ? Non, il était tout simplement, pour toute sa vie durant, un infirme…
Selon l'éloignement du lieu du « sacrifice », selon la hauteur de la fumée noire dans le ciel, selon l'activité des villageois, s'ils sont aux champs environnants ou s'ils sont partis au travail dans des localités non voisines de leur village ; des villages et leurs habitants ont vu et senti (le brasier et l'odeur de la crémation)… Et des villages et leurs habitants n'ont… Pas vu !
Et parmi ceux qui n'ont « pas vu », il en sera qui sauront, inévitablement… Alors, l'on dira « Ils ont encore employé les grands moyens »…
Tout fléau dans son développement naturel, toute crise grave entre humains, entre civilisations, est comme une tempête tropicale… Ou un cycle d'intempéries sévissant sur un pays ou un continent… Ou un feu qui brûle. Cela ne dure que le temps d'une évolution, et l'évolution ne se fait que dans un seul sens possible : du commencement jusqu'à la fin…
« Forcer » la fin, en somme, c'est comme piétiner de toutes ses forces des braises qui, inévitablement, même après l'arrosage, rougiront de nouveau… Parce que l'incandescence, même invisible, est encore telle, que rien ne peut l'arrêter vraiment…
En ce qui concerne un autre « fléau », dirais-je, celui d'une liberté d'expression « muselée », ou « organisée » ou « canalisée », il a toujours été dans l'Histoire, depuis les premières civilisations, et cela quel que soit le « régime » (démocratie, république, empire, monarchie, dictature…) ,question de liberté d'expression, de liberté d'entreprise, de liberté de mœurs, dans la mesure où une Autorité, un Pouvoir, un système économique, bien solidement et durablement assis sur des fondations inébranlables, ont cherché par tous les moyens, à étouffer cette liberté… Nos « démocraties » modernes, mais aussi les autres régimes dits « autoritaires » ou très orientés dans un sens bien défini, ont mis au point une méthode sans doute encore plus efficace que celle qui consistait dans le passé à enfermer les gens, à édicter des règlements draconiens, à éliminer physiquement les « indésirables » (quoiqu'on le fasse encore de nos jours, tout cela)…
Cette méthode consiste, par la radio, la télévision, la presse, l'Internet, les magazines, les modes, la consommation, l'endettement… Et toute forme de « culture » ou de « pensée unique », ou de formes de loisirs… à donner au « brave et honnête citoyen lambda », l'illusion de la liberté d'expression… Il n'y a qu'à lire, par exemple, sur je ne sais combien de forums du Web, dans les courriers de lecteurs des journaux, ou qu'à écouter tous ces gens qui s'expriment dans des émissions de radio sur tant et tant de sujets d'actualité… Tout ce qui se dit et s'écrit, en milliers et milliers de messages ; pour comprendre à quel point les Autorités, les Décideurs économiques et financiers ont « beau jeu » de laisser « ruisseler » tout cela en « toute liberté »… Et pendant que tout cela « ruisselle », c'est la liberté d'expression qui perd son sens, se détourne à l'insu de tout le monde, de sa vocation première… (qui consistait à essayer de faire s'écrouler l'édifice pour ensuite le reconstruire sur de nouvelles bases)…
De surcroît, cette méthode si judicieusement mise au point par une minorité possédante et décideuse, de financiers et de grands acteurs de l'économie mondiale, avec l'aide des gouvernants, s'est dotée de moyens technologiques extrêmement élaborés et sophistiqués, par la manipulation de l'image, du document, du reportage et de la manière de présenter l'image, le document, le reportage…
Alors, la « liberté d'expression », dans tout cela, eh bien bonjour ! Et ça, c'est peut-être pire que la peste, la fièvre aphteuse ou la grippe aviaire…

SDF délogés

A Aubervillers les forces de l'ordre ont brutalement délogé des SDF, détruisant leurs tentes, et frappant les gens à coups de batte…

…Mondial du Rugby, proximité du stade de France, impact sur le tourisme oblige…

C'est toujours la même histoire : dans notre société policée, cadrée et formatée aux normes imposées par les valeurs de l'argent, de la propriété et de l'individualisme ; l'on cherche à éliminer les « indésirables », les marginaux… et plus généralement, toutes les personnes qui n'adhèrent pas à la « pensée inique » de notre civilisation dévoyée…

Ce genre d'incident génèrera un jour prochain, une « flambée de violences ». Des gens seront les témoins directs, interviendront ; il y aura une « bavure », des émeutes et des évènements graves se produiront.

Certes dans le temps de la violence l'on ne construit rien, ni malheureusement lorsque cette violence cesse de s'exprimer… Mais je la comprends, cette violence. Et j'ose même dire que je l'appelle. Non pas par une forme de désespoir suicidaire pour notre société, mais par nécessité… Car il vient un temps où les tensions sont telles, le dialogue si creux et si fermé, les sensibilités si exacerbées, les concessions entre les parties si impossibles, qu'il faudra bien hélas, se lever en masse et en force, et sans doute faire quelques dégâts…Si possible du côté « protégé et blindé » plutôt que du côté de la barrière où les gens souffrent…

Photos, images, documents et écrits sur les blogues

De très nombreux auteurs de blogues et de sites publient des photographies qui, à mon avis, sont bien plus à leur place dans un album que l'on regarde en famille ou entre amis ; plutôt qu'ainsi exposées à la vue de tous sur la Toile.

Est-il vraiment nécessaire (et souhaitable) dans un monde aussi dangereux, ouvert à toutes les curiosités, à toutes sortes de motivations, à toutes les utilisations possibles de documents personnels, voire intimes… De se découvrir ? De s'exposer comme dans une vitrine, de diffuser des images certes très belles et parfois même originales mais si personnelles ?

Ou encore de produire des photographies de personnes très proches ?

Qu'un auteur, un écrivain, un artiste reconnu dans le monde ; qu'une personne connue de longue date dans l'environnement relationnel qui est le sien ; puisse produire dans un livre, sur un blogue ou sur un site, des documents le concernant, des photographies par exemple ; cela je le conçois et le juge même parfois nécessaire. Mais seulement dans la mesure où ces documents entrent dans ce que l'on peut définir comme une œuvre littéraire ou artistique pouvant survivre à son auteur… Et encore ! Faut-il établir une différence entre ce qui est du domaine de l'intimité, et ce qui ne l'est pas…

L'intime, à mon sens, ne peut être directement révélé et encore moins exposé. [Cela dit, que penser d'André Gide et de son « Si le grain ne meurt » ?... Par exemple]

L'intime, par contre, peut être « transposé » dans un récit ou apparaître dans une œuvre, et cela par des personnages inventés ou créés de toutes pièces, en des situations imaginaires… Ou ayant eu lieu mais « arrangées »…

L'intime, directement produit sur la scène du monde, même embelli et « atmosphérisé » ; ou divulgué avec la plus grande sincérité selon l'idée affichée que « l'on n'a rien à cacher »… serait presque une forme d'exhibitionnisme en laquelle « Moi Je » est le personnage central… Et dominant de tout son ressenti, de toutes ses émotions, de tout son « Ego »…

Ce qui n'est pas du domaine de l'intimité, qui appartient au monde, à notre environnement ; peut cependant y entrer puisqu'il existe un lien entre l'intime et ce qui est extérieur à l'intime.

Et dans l'existence même de ce lien, dans sa durée, dans sa destinée, par la portée qu'il a et par son retentissement ; l'intime relié à ce qui l'entoure mais sans l'éclaboussure que peut produire sa nudité ; peut, oui, être exposé, révélé, diffusé…
L'on peut aller, oui, jusqu'à cette nudité même, de l'intime… Mais pour cela, il nous faut éduquer notre regard, et apprendre à percevoir le regard de l'Autre…

Ayant à ce jour consulté plus ou moins régulièrement les blogues d'Alexandrie, je constate que, dans le sens de ce que je viens d'exprimer, les photos ou les documents diffusés dans ces blogues, sont bien dans l'esprit d'un projet littéraire ou artistique… Et qu'il n'y a aucune confusion possible avec un simple journal intime tel qu'on en peut voir, et par milliers sur la Toile…
Il faut bien « remettre les pendules à l'heure » et différencier ce qui est purement une conversation écrite au jour le jour entre copains, ou un journal intime d'une part ; et un projet littéraire ou artistique d'autre part…
Un blogue peut être l'un ou l'autre… Ou même les deux, pourquoi pas ?
Et l'on ne peut, non plus, prétendre qu'un projet littéraire ou artistique, même s'il est d'un contenu tout autre que celui d'un simple journal ; doit nécessairement être considéré comme une œuvre…
Ce sont là, tout simplement, deux réalisations différentes qui peuvent cependant être reliées entre elles.

Se découvrir, surtout sur un blogue ou sur un site, que tant de personnes étrangères à notre environnement visitent ; c'est assurément prendre quelques risques, susciter des convoitises, s'exposer et se fragiliser dans la mesure où ce que l'on divulgue, ce que l'on montre en images, peut être exploité dans un sens défavorable pour nous.
Mais se découvrir, c'est aussi par le choix que l'on fait de diffuser des photos ou des images, des écrits ; exporter « quelque chose de soi » qui est peut-être attendu, espéré, rêvé… Par l'autre, par les autres…
Et je sais, par la connaissance que j'ai de certains et certaines d'entre vous sur Alexandrie, ce que veut dire pour vous « se découvrir »… Et c'est d'autant plus émouvant que, ce que vous découvrez ainsi de vous ; je puis moi aussi l'attendre, l'espérer et le rêver…

Sarko, mon p'tit Sarko…

Si Jean d'Ormesson et François Mauriac avaient connu la Toile et produit des blogues, l'on ne lirait point dans les pages sublimes de ces auteurs, ce genre de « littérature » :

Sarko, j'ai pas voté pour toi, j' te voulais pas, j'en « pinçais » pour Ségo, son tailleur chic et son visage plutôt que pour ta bobine et ton costard à la con…
Mais d'puis qu'ces enfoirés d'paparazzis, qu'un max de tes potes de l'huhèm'pé qu'it lâchent et que tout l'pays qu'a pourtant voté pour toi te chient dessus ; et que le nouvel obs t'emmerde avec un faux « vrai » SMS que t'aurais envoyé à Cécilia…
…Bien que j'aie pas encadré le soir du 6 mai ton numéro au Fouquets ni ta croisière sur le raffiot de ton ami Bouygues…
… Bien que tu me pompes le cyclotron avec ta philo sur les vertus de la Civilisation, sur tes vues sur Dieu et le Pape, ton discours chez l'oncle Sam et ton copinage avec Djorje Dabliou Bouche…
Sarko, mon p'tit Sarko, viens chez moi à Tartas dans les landes, j' te paie un verre!
J' te trouve rigolo, atypique et j' t'encadre tel que t'es!
T'as raison : fous les au tribunal ces enfoirés qu'ont bricolé un faux « vrai » SMS! Il faut s'défendre dans la vie! Y'en a marre de toutes ces vacheries, de toutes ces hypocrisies, de tous ces lèche bottes qui disent « amen » et « ramen », gigotent dans la fête pour le sacre, n'osent plus rien dire après le sacre because il faut qu'le pays se bouge le cul et qu'y a qu'une philosophie celle du pognon et du marché, et pour finir… sortent le couteau et vont à la curée!

… Viens me voir sans gorilles, sans personnages de télé ou autres « médiachiottes »! Pas de pub, tu viens tout seul dans ta bagnole, tu sonnes à ma porte, j' t'ouvre, j' te dis bonjour, j' t'offre un verre, on discute cinq minutes d' l' air du temps, des trucs que t'aimes dans la vie quand y'a personne pour t'emmerder ni te médiatiser, et puis basta!

… ça, on peut pas dire que ce soit un « monument littéraire »! Mais bon… y faut d' tout pour fair' un mond'! Et l' monde, on peut dire c'qu'on veut, c'est quand même not' plancher des vaches et s'y en a un qu'a trouvé mieux ailleurs dans les étoiles… qu' y m'le dise et m'le prouve!

Les religions

De toutes les religions du monde, la religion chrétienne et la religion musulmane avec les « dérivées » de l'une et de l'autre (qui d'ailleurs sont vraiment « plurielles ») sont celles du plus grand nombre d'humains mais surtout sont aussi celles dont les fidèles et les « nés en elles » sont les plus convaincus d'être dans la « vérité » ou dans la « seule et unique »…
Non pas que les chrétiens ou les musulmans dans leur grande majorité ne reconnaissent pas l'existence de l'Autre… Mais il sont nés chrétiens ou musulmans et de ce fait, ils « héritent » de tout ce que le « principe religieux » depuis de nombreuses générations a inscrit dans leur esprit, dans leur culture, dans leur pensée profonde et dans leur inconscient… Comme si la transmission d'une génération à l'autre et à travers plusieurs générations, se faisait « génétiquement » (quoique « génétiquement » ne soit pas tout à fait le terme qui convient ici).
La puissance et la permanence de cette « force de transmission » est telle, que même les gens qui ne « pratiquent » pas ou n'ont pas reçu le baptême ni accompli le minimum en matière de sacrements élémentaires ; ont tout de même, profondément enracinée en eux, une part de l' « héritage » ancestral…
Chez les chrétiens par exemple, tout le monde ou presque se marie à l'église, y compris des gens n'ayant jamais été au catéchisme dans leur enfance.
Pour tous les enterrements ou presque, également, l'on va à l'église… Comme si le fait d'être enterré religieusement « coulait de source »…
Dans de nombreuses maisons, même chez des « non pratiquants », l'on trouve soit un crucifix au dessus du lit, soit un ornement, bibelot ou autre, à caractère religieux, quelque part sur un meuble, une étagère…
Et d'une manière générale, les signes de la religion sont partout présents dans les lieux publics… Et peut-être bientôt dans les écoles de la République si la laïcité « se fait la malle » (quoique parfois la laïcité elle-même prendrait tournure de religion…)

Que pense vraiment au fond de lui (et cela dans une vraie réflexion) un chrétien sincère, un musulman sincère tout aussi croyants et (ou) pratiquants l'un que l'autre… Des autres humains c'est-à-dire de ceux qui ne sont ni des chrétiens ni des musulmans ou qui n'ont aucune religion?
Oui, que pensent-ils d'eux, indépendamment du fait (probable) qu'ils « souhaiteraient les convertir »?
… Voilà bien là un « sujet grave » que celui de l'existence, de la permanence et de la « force gravitationnelle » des religions… L'un de ces « sujets graves » qui divisent les gens…
« Dieu » ou « Allah » avait-il prévu cela?
Au fait : Dieu ou Allah il vient d'où? « Qui » l'aurait créé si l'on s'en réfère à la théorie érigée en « vérité » du « créationnisme »?

Personnellement, n'ayant pas été au catéchisme ni fait de communion, n'étant pas marié à l'église, n'ayant dans ma maison aucun signe de la religion et ne souhaitant pas mourir accompagné des signes et des sacrements de la religion ; je me sens… Plus libre (si je puis dire)…
Et je suis profondément et intimement convaincu que ma « pensée » n'est pas un « credo », encore

moins une « religion ». D'ailleurs il m'arrive dans le cheminement complexe de toute ma réflexion, de « remettre tout sur le tapis » et même de contester ma propre pensée, mon propre « Système »… Parfois.

SUR LES FORUMS 1

QUELQUES « IMMORTELS »

Gide, Proust, Kafka, Camus, St Exupéry, Flaubert, Zola, Simenon, Balzac, Mauriac… Et bien d'autres….

Je ne dis pas que ces écrivains sont mes « modèles ». En fait je n'ai pas de « modèles ». Mais j'avoue avoir une prédilection à les lire.

J'ai trouvé en lisant ces gens là, du style, de l'élégance, de la pureté, de l'image, de l'émotion, de l'âme, de l'atmosphère, de la pensée, de la profondeur, de la précision, de la réflexion, de l'analyse, d'excellentes descriptions, de la truculence parfois (avec Flaubert), une grâce, une poésie, un « art d'écrire », que je considère comme inégalés dans le monde d'aujourd'hui, car peu d'auteurs contemporains (ceux des dernières années), excellent dans au moins sept ou huit de toutes ces qualités.

Il me semble que ces gens là ont approché ces limites au-delà des quelles on peut entrevoir une évolution de l'esprit humain : là commence vraiment la « grande aventure », aux confins de ce qui est connu et inconnu, là où enfin s'élargit et s'affranchit l'esprit, lorsque les contraintes, les influences, les apparences, les différents débats sans issue et les « chapelles », cessent de peser, d'immobiliser…

Ceux là ont fait à mon sens « œuvre d'écriture »… Et que dis-je : plus encore ! Ils ont « ouvert des passages »…

Ce fameux « passage du Nord Ouest », dans d'impossibles traversées de banquises en dérive… Ou ce « fil d'Ariane » dans les inextricables boyaux de jungles équatoriales… Ou encore ces pistes des plus grands déserts du monde dont on peut se demander si elles ne conduisent pas vers le ciel…

MESSAGE PERSONNEL

Il y a dans les forums d'Alexandrie Online, de Nota Bene et du Portail des Auteurs, ainsi que sur tous les sites où l'on s'inscrit en tant que membre, un petit carré que j'aime beaucoup : mp, message privé…
Ah ! que c'est bon, et que ça fait du bien, de « converser » avec une personne que l'on apprécie… Dans une intimité qui, cependant, ne franchit jamais ces limites quelque peu équivoques au-delà d'un « No man's land » où les solitudes, les rêves, les aspirations pourraient s'effleurer, se sentir, et autant dire se toucher, à deux…
Ce « No man's land » comme un petit bout de terrain miné, entre les « barbelés » de l'imagination, des certitudes, des repères, de ces « croyances de l'autre » portées en soi tels des flambeaux dont on pense qu'ils ne vacilleront jamais…
Ce « No man's land » miné, donc, aux explosions possibles mais aussi aux déconvenues, aux hardiesses risquées, aux déversements parfois plus corrosifs pour celui ou celle qui les ouvre de ses cieux… que pour l'Autre qui les subit plus qu'il ne les partage…
Ce « No man's land » qui, lorsqu'on le franchit… de tout son cœur et de toute son âme, sans retenue et avec toutes ses « certitudes – pièges », attend toujours la relation en un tournant où l'on verse et se blesse…
Quel magnifique pays des merveilles lorsqu'Alice et son prince, qui ne sont alors tous deux d'aucun ciel, d'aucunes ténèbres et d'aucun désert, s'effleurent du bout des doigts à travers le rideau de brume soudain illuminé qui déchire les « barbelés » !
Je crois qu'il n'y a guère de plus beau pays que celui là !
Il est de ces confidences que l'on peut choisir de verser sur la place publique, et d'autres que l'on ne fait qu'à une personne en particulier ! Pour autant que l'atmosphère s'y prête et que l'on ne franchisse pas ces limites au-delà des quelles la relation se fragilise, s'éphémérise ou se brise après s'être édifiée avec des briques incandescentes…

UNE PUB FRACASSANTE

Oh ! Moi qui ne regarde pas souvent la télé… Une pub géniale, sur TF1 et sur FR3, depuis quelques jours, m'a fort ému et fort fait rire :
Une vieille dame, en joli chemisier blanc, très élégante, assez « classe », visage agréable, bien coiffée, qui aperçoit par la fenêtre ouverte de son salon, dans l'immeuble d'en face mais à l'étage en dessous, son voisin, un mec de trente balais, en slip, pas spécialement beau mais bien charpenté, allongé sur son pieu…
La dame fait le 118, demande le numéro de son voisin, puis l'interpelle en tenant devant son œil un énorme lorgnon. Le mec se dresse tout debout, presque à poil, pour répondre à la dame…

Il est vrai que ce genre de personnage féminin, de tout âge d'ailleurs, a le pouvoir « magique » de me faire oublier toutes les horreurs du monde et de suspendre mon existence en une très chouette « petite éternité », comme entre parenthèses, comme si rien de fâcheux ne pouvait plus survenir, comme une vie sans naissance ni mort, sans espace ni temps, sans interrogations, sans philosophie ni métaphysique, sans questions ni réponses…

Je vois très bien, lors de mon enterrement, de jolies dames et demoiselles bien habillées, en atours noirs très chic, suivre le corbillard… Et la musique cristalline des talons hauts sur le pavé mouillé… Je serais capable de ressusciter !

CE QUI SE PASSE APRES LA MORT ?

En réponse à Becdanlo, sur un forum d'Alexandrie, au sujet de « Pub fracassante »…
Ce qui se passe après la mort ? C'est une question à laquelle j'ai souvent réfléchi ! J'ai parfois

tourné le sujet en dérision… Mais je ne suis pas croyant, du moins pas dans le sens que l'on prête à « croyant »… Il y a trop de fumisteries là dedans !
Il me semble cependant qu'on entre dans la mort avec la vie qu'on a vécu et que, finalement, cela doit être sans surprise majeure en dépit d'une éventuelle cérémonie et de ces quelques paroles dites, sincères ou non.
Il n'y a donc pas de « miracle ». Pas plus dans la mort que dans la vie… Mais il y a l'instant vécu… Et là est peut-être le vrai miracle !
Ceci dit, si tu vois Ishtar, dis lui que je l'autorise à venir à mon enterrement… Entre autres « Masques de Venise », « petites fées », « petites étoiles », « alexandrettes » et j'en passe… et j'en passe…

LE LIVRE DES MORTS

J'ai visité sur un forum d'Alexandrie, le fil de discussion sur « Le livre des Morts »…
Oui, Bec, avec cette chère Ishtar et quelques autres, vous êtes bien à mon sens, ces « lumières » de mon esprit et de mon cœur !

Aux dires de certains d'entre vous, dires relativement justifiés d'ailleurs, il y a dans le monde aujourd'hui, beaucoup de « médiocrités » et de banalités… Je n'ose pas imaginer alors, avec mon idée d'ordinateur – livre et d'édition en direct, le nombre de « publications », de « diatribes », de débats – fleuves et de diversités indigestes à rallonges, qui pourraient cent et mille fois plus foisonner… Sans jamais d'ailleurs concurrencer le marché du livre… Et sans jamais non plus atteindre ces limites au-delà des quelles on peut entrevoir une « évolution » de l'esprit humain…
Mais ne soyons pas trop pessimistes ! S'il y a beaucoup de ces « médiocrités » (encore faut-il en juger), il y a aussi énormément de choses formidables ! Et de tout cela, je crois que rien ne sera vraiment perdu… Tout sera un jour retrouvé ! Très loin, ici et ailleurs, en d'autres temps, d'autres expériences, d'autres évolutions, par des gens qui nous ressembleront ou non mais qui viendront !

Allez ! En route pour le livre des morts… Le livre « immortel » !

UNE CONCEPTION DE L'AMITIE

J'ai une conception de l'amitié qui, dans un « No man's land » entre deux, confinerait à l'idylle… En ce sens, je crois très fort, et d'un esprit libéré de toute servitude de l'être aux inclinations voilées ou non, à l'amitié entre une femme et un homme…
J'étendrais volontiers une telle conception de l'amitié entre deux personnes de même sexe. Cependant, en tant qu'homme, je n'irais pas, je crois, jusqu'à l'idylle… Avec un homme. A moins qu'il n'y ait en cet homme une telle part de féminité que j'en serais confondu…

Au « final » des « Invasions barbares », la chanson de Françoise Hardy « l'amitié », était particulièrement émouvante…
Toujours dans ma conception de l'amitié, mais entre plusieurs personnes et sans que j'en puisse préciser le nombre, j'irai jusqu'à une « relation amoureuse »… La même relation amoureuse que celle qui relie l'artiste à son public… Et le public à l'artiste.
Il est de ces « hardiesses »… Certainement pas scandaleuses mais généreuses et sans équivoque possible, que, dans une relation amoureuse avec son public, l'artiste peut se permettre. En ce sens, l'artiste peut atteindre, très profondément, par quelque tour, mot ou numéro, une personne en particulier… Dans l'assistance.
De telles « hardiesses », en revanche, dans un « No man's land » entre deux, ne seraient concevables et réalisables… Que s'il n'était plus question, précisément, d'amitié… Et là, attention aux mines !

Enfin, j'oserais dire que, sans mines ni barbelés parce qu'on les a expurgés, il n'y a plus de

« No man's land » et qu'alors, l'amitié peut « enjamber » l'idylle… Mais avec la délicatesse d'une part, et l'incandescence d'autre part, qui conviennent… Afin de n'être point déçu dans cette idée que j'avance, de l'amitié.

ANDRE GIDE

En 1969 fut célébré le centenaire de la naissance d'André Gide. Certains d'entre vous aujourd'hui âgés de moins de 30 ans, en leur extrême vieillesse, connaîtront peut-être le bicentenaire de sa naissance… Pour autant qu'il soit alors célébré…
L'on a bien célébré en 2004 le bicentenaire de la naissance de George Sand…
A dire vrai, modes et tendances par quelques « tournants » d'une actualité mouvante, mais surtout orchestrées par les puissances médiatiques et mises « au goût du jour » sous les couleurs d'un « renouveau » toujours très aléatoire ; ont parfois porté « haut et fort » des personnages disparus et leurs œuvres, dans la mesure où leur célébration, leur « déterrement » dirais-je, pouvait être motivé par des considérations ou des intérêts dénaturant et l'œuvre et le personnage…
Cependant, autour d'André Gide, comme autour d'autres écrivains, se sont perpétuées et ont survécu… Dans cette actualité mouvante (et brisée ou bouleversée par l'Histoire), des associations d'amis reliant plusieurs générations de lecteurs fidèles et passionnés.
Ainsi l'association des amis d'André Gide s'est fixée pour but « d'accueillir des textes inédits de Gide, des correspondances intégrales, des ouvrages critiques ou documentaires de dimensions importantes »…
Il est évident que ces associations d'amis autour d'un écrivain, pour autant qu'elles ne se diluent pas en des querelles ou des « chapelles » internes, ou qu'elles ne soient pas contrariées par d'éventuelles censures ou encerclées dans un « ordre du monde » les réduisant à des « réserves d'Indiens » ; demeureront toujours le « meilleur terreau possible » pour la survie de l'esprit et du message transmis par l'écrivain. Et dans ce terreau là, modes et tendances poussant tout de même, n'ont plus autant le pouvoir de dénaturer l'œuvre ou le personnage.

Mais écoutons Robert Mallet dans « Gide et autrui », lors de la 1ère conférence qui s'est tenue au Collège de France le 30 octobre 1970 :

« Gide, c'est l'autre, c'est donc moi. Gide c'est vous… Il n'y a pas de Gide sans autrui… Gide a été et reste pour nous le modèle de l'égoïste qui s'est projeté vers l'autre ; il est très rare d'ailleurs que ce soit à partir de l'autre que l'on se projette vers soi. Mais la grande leçon gidienne, c'est précisément qu'à partir de cette projection de soi vers l'autre, Gide se soit projeté de l'autre vers lui ; se soit enrichi par l'autre, en soi ; et qu'il ait enrichi l'autre, par soi… Ce qu'était ce désir de se trouver à travers l'autre : de trouver sa différence. On pourrait dire : je suis autre donc je suis. C'est tellement évident qu'Alain disait : je dis non, donc je suis…. Gide a commencé par dire non à une certaine éducation bourgeoise et essayé de trouver sa différence. Il l'a trouvée, d'ailleurs, d'une façon dramatique puisqu'il s'est trouvé différent sur le plan de la sexualité ; sans très bien le saisir puisqu'à cette époque là les mœurs étaient telles qu'un médecin consulté par lui n'osait même pas lui dire ce qu'il en était de lui et lui disait : cela s'arrangera avec le mariage… alors que tout devait se déranger par là…. A partir de cet égocentrisme… il est allé vers l'autre, au sens de l'altruisme. Et c'est là la merveille de l'humanité ou de l'humanisme que l'égoïsme ou l'égocentrisme nous fasse aller, par une considération de nous, vers l'autre. Si l'on analyse bien l'œuvre d'André Gide, elle est donc faite d'une fraternité née d'un égoïsme profondément analysé et ressenti, avec la nécessité éprouvée du plus profond de l'être de sortir de cet égocentrisme, qui est une prison, pour aller vers l'autre, qui est une évasion. »

Ce que déclare là Robert Mallet, lors de cette 1ère conférence, me semble donc essentiel pour comprendre l'homme Gide… Et son œuvre.
« Il n'y a pas de Gide sans autrui »… Ce qui me ferait dire : « Il n'y a pas de toi, de moi, d'elle, de lui, ou de nous, ou de vous… sans l'autre, les autres… »

Si Gide ne pouvait être sans autrui, et si la nécessité qu'il ressentait, à travers son égoïsme, de sortir de la prison pour aller vers l'autre et s'évader… Alors, à mon avis, il a « ouvert un passage »… qui très certainement, existait et existe encore dans un environnement de banquise dérivante et de perpétuel brouillard, mais qu'il a, au prix de son courage et de sa clairvoyance, essayé de percer et de jalonner à l'intention de ses contemporains…

A suivre…

LES MORTS

Ils vécurent… Et, sur les traces de leur vie, fleurirent les souvenirs. Puis les souvenirs eux-mêmes disparurent…

Mais rien de ce qui fut leur vie, à tous ces morts, n'est perdu, puisque luit un œil auquel personne n'a jamais cru, dans un ciel que l'on s'est fourvoyé à peupler d'anges et de démons, un ciel qui n'est ni le cimetière, ni le musée de tout ce qui a disparu.

LES FORUMS

Il est un fait qui ne cesse de m'étonner, sur le Web :

Des personnes s'expriment sur les forums « à tout bout de champ », presque chaque jour, d'une manière continue, et sont présentes sur plusieurs sites, totalisent un nombre impressionnant de « contributions ».

Alors je me pose la question suivante :

Ces personnes, que font-elles d'autre dans la vie, lorsqu'elles ne sont pas en face de leur ordinateur ? Qui sont-elles dans leur environnement familial, professionnel, social ? Est-ce qu'une personne qui a, par exemple, femme ou mari et enfants, qui s'investit dans une association, qui, par ses activités, rencontre beaucoup de gens ; est-ce que cette personne, donc, va aussi, alors que son temps lui est compté, s'exprimer sur des forums, laisser allumé son ordinateur et « à tout bout de champ » envoyer un message, répondre à un message ?

Il est évident que « tchatcher » ou « forummer » avec autant de constance, suppose une disponibilité particulière… Disponibilité qui, si elle n'est pas dégagée pour une communication d'intérêt littéraire, artistique ou pratique, pourrait bien découler, à priori, d'un « vide relationnel », d'un « vide affectif », d'un certain isolement… Voire, et là c'est plus grave : d'une incapacité à communiquer autrement que dans le virtuel ou l'imaginaire…

Mais je l'affirme : il s'agit là d'un « à priori »… Assurément, il y a là quelque chose à élucider…

Aussi aimerais-je bien connaître de quelques unes de ces personnes « forummant à tout bout de champ », leur vie, leur environnement social et familial, leurs activités autres que celles dont elles parlent dans leurs messages…

J'ai une conception du « relationnel » assez particulière en ce sens que j'idéalise et que même, je sublime…

Mais je suis sincère, sans contre façon, sans hypocrisie… Tour à tour cru et direct, ou « détourné »… Détourné parce que je me rends compte qu'à « ce niveau là », je risque n'être plus crédible… Alors viennent les métaphores, les euphémismes, les « embrouilles »… C'est ce que j'appelle « tromper le trompable », « ruser pour mettre la ruse à genoux »…

Mais… L'Autre, dans tout ça ?

L' Autre, avec ce qu'il croit, ce qu'il ressent, ce qu'il interprète en fonction de ses propres besoins et de sa sensibilité ?

La « longueur d'onde » sur laquelle je convie l'Autre, si j'y suis tout seul dessus, si l'Autre ne m'y suit pas, soit parce qu'il n'est pas prêt à m'y suivre, ou qu'il s'y pourrait « accidenter »… Quel gâchis !

De mon côté j'ose affirmer que la longueur d'onde que je propose est claire et sans équivoque :

c'est ma force, ma foi, ma pensée agissante… Dans un certain sens, elle serait « séductrice au-delà de la séduction », donc, trop belle pour être vécue, telle, avec l'autre !
Quelqu'un a dit de moi « vous êtes un écrivain venu d'ailleurs ! »
Non ! Je ne suis pas d'une « autre planète » ! Je suis bel et bien de cette Terre ! A tel point d'ailleurs que, si des extraterrestres venus du monde dont je rêve me proposaient de les suivre, je ne quitterais pas la Terre où je suis né.

Je suis présent sur plusieurs sites… Episodiquement et fragmentairement cependant. Il m'est arrivé et il m'arrivera de ne plus donner signe de vie durant des périodes plus ou moins longues.
Le virtuel, c'est bien beau, ça fait rêver et ça fait du bien de rêver… Mais le virtuel n'est pas la vraie vie. J'aspire à une « vraie vie ». J'ai eu dans ma vie, des « vraies vies »…
Et dans la vraie vie, l'écriture n'est plus nécessaire… A moins qu'elle ne soit un support, un tremplin…
Pourquoi je vais dans les forums ?
Je suis très clair là-dessus, sans détours : pour me promouvoir… Encore que j'ai une conception de la promotion qui n'est pas celle du « sens du monde ».
« On n'est jamais si bien servi que par soi même ! »… Encore faut-il y mettre « toutes ses tripes » !
Les éditeurs, les médias, les journalistes, les critiques, les « entomologistes la loupe à la main », les prix, les références, les salons, les « élus », les concours de ceci et de cela… Tout ça me laisse rêveur, comme la vache qui regarde passer un train, les sabots et les jarrets dans la boue du pré…
Comment rêvent les vaches d'ailleurs ? Et comment « philosophent » les fourmis ?
Afin de me « promouvoir » si l'on peut dire, je compte sur quelques amitiés (au départ virtuelles et à distance)… Et sur ce bon vieux vecteur d'une très élémentaire géométrie : le « bouche à oreille ».
Au risque de m'attirer quelques foudres de ci de là, car « on ne peut plaire à tout le monde ».
Mais ces amitiés ainsi nouées, je ne les réduis pas à des « tapis volants »… Et il me siérait fort qu'en définitive elles se « dévirtualisent »… sans périls ni ambigüités.

Si je ne suis pas cette autre écriture et cet autre langage, alors je ne suis que verbiage…

Y' A – T' IL UNE RUMEUR PUBLIQUE SUR LE WEB ?

S'il y a sur le Web une rumeur publique, comment peut-elle se répandre, évoluer, et quelle peut être sa nature ?
Se manifeste-t-elle autour d'un personnage ou d'un évènement et peut-on la comparer à celle qui court dans un village, une rue, un quartier, un lieu public ? Ou même à celle que la presse et la télévision diffusent ?
Une évidence s'impose : on ne communique pas de la même manière sur le Web que dans la rue, à la maison, à l'atelier, au bureau… L'information ne circule pas non plus sur le Web comme dans un journal, un magazine d'actualité ou par une émission de télévision.
Sur le Web, expression et information « sautent » d'un interlocuteur à un autre, de place en place, par les sites, les blogs et les forums.
Dans la rue ou le quartier par la parole, dans un pays tout entier ou une région par la presse et la télévision, l'information s'étend comme une onde, de telle sorte que chacun, dans l'espace où l'onde se propage, la reçoit dans le même temps et en subit immédiatement l'influence.
Il y a une grande différence entre l'information qui « saute » d'un point à un autre même si plusieurs points sont simultanément reliés au point d'origine, et l'information qui s'étend comme une onde :
Comment une information qui « saute » de place en place alors que les places ne sont pas directement reliées entre elles, peut-elle engendrer une rumeur ? Pour qu'il ait rumeur, ne faut-il pas que l'information s'étende comme une onde ?

Imaginons une centaine d'internautes qui, simultanément ou non, forcément séparés physiquement et temporellement, lisent une information, quelques phrases sur un sujet particulier,

ou prennent connaissance d'un avis ou d'un jugement émis sur une personne, un écrit, un évènement…
Chacun reçoit ainsi, séparément, l'information. Il n'y a pas d'onde de propagation puisque ces cent personnes ne sont que des points dispersés dans l'espace et dans le temps. Et, parce que ces points sont séparés les uns des autres, ils reçoivent isolément l'information sans connaître immédiatement ce que produit l'information sur les autres points.
Une information reçue isolément ne subit donc pas l'influence extérieure immédiate. Ainsi la perception originelle du message, de la personne ou de l'évènement ne peut être déformée, altérée ou modifiée qu'ultérieurement, lorsque les interlocuteurs s'exprimeront, échangeront vues, opinions et arguments. Cela n'a rien à voir avec la propagation d'une rumeur comme une onde : l'onde produit des « bourrelets » concentriques. Et le « bourrelet » est un espace commun qui englobe… Et donc, « nivelle » la perception en un « ressenti » dilué dans le « bourrelet ».

Peut-on pour autant conclure qu'il n'y a pas de rumeur publique sur le Web ? Les Webmasters et administrateurs de forums et de sites inter-actifs, ne se transmettent-ils pas entre eux des informations ou des avis sur des personnes en particulier, par exemple ? Et si tel est le cas, de quelle manière ces informations et avis circulent-ils ?
Il semble que l'une des règles de base en matière d'expression sur le Web, est de ne pas « colporter » dans les forums des informations ou des jugements particuliers sur des personnes ou des organismes, qui tendraient à discréditer ou marginaliser ces derniers, pour autant qu'ils ne soient pas nuisibles ou dangereux : je pense là, à ces sites pédophiles, d'appel au meurtre, au génocide de populations, de discriminations ethniques ou raciales, qui eux, devraient être purement et simplement éliminés sans état d'âme ni réflexion philosophique de toute la « surface » du Web… et du monde !
A ma connaissance, cette règle de base me paraît être relativement respectée et je m'en réjouis d'autant plus que le monde du Web est encore un monde du « tout possible » où règne une grande liberté en dépit de contrôles renforcés.
Il n'est rien de plus « constructif » et de plus heureux à mon avis pour l'avenir de l'espèce humaine qu'une liberté individuelle qui s'épanouit en respectant la liberté de l'autre et dans laquelle la relation, dans ses seules « règles naturelles de fonctionnement », REMPLACE la loi, les codes, les procédures… Et la notion même d'état, de gouvernement, de système politique ou économique…
Un Web sans fois qui prétendent sauver et sans lois qui prétendent régir au mieux, et qui ne serait pas une jungle ? Comme un monde lui aussi sans fois ni lois qui ne serait pas un enfer pour les uns si nombreux, et un paradis de privilégiés pour quelques autres ?

En définitive, je pense que l'on est moins « assujetti » à la rumeur publique sur le Web que dans la vie, la rue, la ville, le pays…

Ah ! Ces mots…

Je ne suis pas un adepte du « tout dico, rien que le dico » même si je pense que le « dico » (le Quillet ou le Robert, par exemple), reste la plus sûre des références en matière d'expression de la langue Française.

D'aucuns appellent « néologisme » des mots inventés ou déformés qui ne sont que d'indigestes ou insipides « vocables » dont on se demande bien s'ils n'ont pas été écrits au nom de je ne sais quelle mode ou par exercice de style de « façade »…
L'expression écrite que l'on qualifie parfois à la légère, de « littérature », a aussi ses modes et ses tendances, avec ses « habillements », ses habitudes de « consommation », ses outrances, ses engouements, ses libertés prises sur l'orthographe et la grammaire, qu'une « cour » de bouffons bénis, de journalistes à la solde des marchands de culture et de « monsieur madame Lambda » déguisés en « pi » et en « mu » ; érigent en valeurs reconnues.

Il est cependant de ces mots et de ces locutions… Ou même de ces libertés que le dictionnaire et la grammaire ignorent, qui viennent ainsi, tout à fait spontanément… Comme, oserais-je dire « du fond de ses tripes »… Dans le contexte particulier d'une émotion, d'un sentiment, d'un ressenti, exprimé alors sans artifice, sans souci du « qu'en dira-t-on »… Et que l'imagination soudain éveillée, colore ou redimensionne, en outre.
De tels mots sont-ils heureux ou malheureux ? Y a-t-il là du génie ou de la vulgarité ? Devaient-ils être écrits ? Chacun en juge à sa manière, selon ses repères… culturels ou autres.
L'Histoire a parfois retenu de ces phrases que des générations d'écoliers ou même de gens que nous sommes, ont repris en chœur ou individuellement. Pourquoi ces mots là, ces phrases là, plus que d'autres ?

Et à propos de ces mots…

Certains pourraient dire : « Ces mots, ne sont-ils pas tes maux ? »
Il est en réalité d'autres « maux » bien plus graves que ces « mots » qui seraient mes « maux ».
Il en est un, excusez moi pour le « néologisme » : ENNEMOUR, auquel je réserve « un chien de ma chienne »…
Et deux autres : CONDESCENDANCE et HYPOCRISIE… Avec leurs visages « caramélisés », leur vocab' de jeune loup en costard cravate, leur rouge à lèvres pétant et leur sourire carnassier…
Et d'autres encore, de ces « maux » assassins… Pour les quels je nourris une HAINE féroce, moi qui n'ai pas de haine…
Bonjour la compagnie ! Quand je suis en pétard, je vous emmerde ! Les Riches comme les Pauvres ! Et, de toute ma « morale », je baise toutes les morales ! Ne vous en déplaise…

EXIT YUGCIB 2005

Voici la « der des der » de 2005, d'un certain « Yugcib »…

A compter du dimanche 18 décembre, trois semaines durant, je n'interviendrai pas sur les forums. Lors de cette nouvelle absence de ma « base » habituelle à Tartas, en ces lieux où je me rends, et en particulier dans les Vosges, je ne dispose pas de l'ADSL. Il est évident que là bas, avec un forfait de 35 heures, qui d'ailleurs serait vite dépassé, et une vitesse de limace léthargique, toute « navigation » sur plusieurs sites, ainsi que certains « travaux », posent d'insurmontables problèmes, notamment pour le chargement des différentes pages de sites, sans compter les « lézards » de transmission, véritables « coupe-jarrets » de l'expression écrite ou producteurs de « doublons ». Dans ces conditions je préfère remiser « Cassiopée » dans la maison de Tartas, et, trois semaines durant dans les Vosges, ne consulter mes « courriels »… Et, éventuellement, quelques messages de forums, que sur les « bécanes » du Centre des Nouvelles Technologies à Bruyères, à 7km de ma « maison des prés »…

Comme je le disais dans l'un de mes textes intitulé « Sidi el Factor », je n'attends rien de ma boîte aux lettres, que ce soit celle des Landes ou celle des Vosges. Pubs insipides, offres « merdigadgétiques » et autres sollicitations collantes… Et jamais, au grand jamais, de ces lettres « d'une certaine écriture » ouvrant des horizons insoupçonnés et merveilleux… Si Père et Mère Noël ne sont jamais du côté de « Sidi el Factor », ils peuvent cependant l'être ou y ressembler quelque peu, du côté de g.sembic@laposte.net où là, en ce virtuel espace certes, de solides et durables amitiés tombent parfois du ciel !

Il est vrai que de trop longues absences sur le Web et dans les forums, sont peut-être ressenties comme des « traversées de désert », par celui ou celle qui veut joindre un ami et qui n'a encore les jours fuyant, aucune réponse.
Par contre, les fustigeurs, les condescendants, les as du coup de trique, et parfois cela arrive, les

barbares, les « mmm », les « fouteurs de merde » et les perclus de certitudes intello – machistes… Ceux là, s'ils ne sont point assaisonnés ou pourfendus sur le champ, qu'ils ne s'attendent pas forcément à un regard de chien battu : les crocs qui taillent dans la chair au bout de quelques lunes sont peut-être plus déchireurs de ligaments que deux incisives tout de suite plantées dans le gras du mollet.
J'ai jadis connu un petit enfant très gentil mais bagarreur.
Survivre, exister envers et contre tout, tant que les jambes vous portent et que le regard ne tombe pas dans l'ombre de la semelle, exige que dans l'arène du monde l'on ne s'en laisse point conter ou « pied-au-culter » sans ruer et saboter.
Si, à « péter plus haut qu'on n'a le cul », l'on concourt à se puer le museau de déconvenues ; en jetant ses yeux dans les godaces on encourage ceux qui nous escagassent.

Sur cette « morale de 4 sous », chers vous tous sourire aux lèvres ou sourcils froncés, je vous souhaite Bonnes Fêtes.
Tendres bises de Yugcib aux dames et demoiselles, avec mille roses et asphodèles et amaryllis… Soyez chic et classe le 31… et pas trop froissées ou déconfites le 2 au matin à l'heure des lettres recommandées et autres plis sans magie qui bien sûr, ne disent jamais bonne année… Ou de ces réveils nauséeux après une « baise » qui fut loin d'être classe alors qu'elle promettait de l'être…
Quant aux messieurs et demoiseaux, eh bien, pour une fois, je vous embrasse aussi mais en « vieux frère enjeuné » !
Pardonnez moi ces dernières folies et surtout ces mots si « mordants ». De toute manière il y aura bien un jour, une « Der des Der » vraiment « Der des Ders »… Alors passeront les jours, puis les semaines, et les mois et les années… Et dans la chrysalide, légère et transparente comme une dépouille de moucheron courant sur le sable d'une plage déserte en janvier à Contis, il ne restera plus qu'une poussière de mots… Ces mots qui, de leur vivant, s'imaginaient voler en sortant de la chrysalide…

EST ? OU N'EST PLUS ?

Comment meurt-on sur le Web ?

Au pays du plancher des vaches… Et des moins vaches, des fidèles toutous et minous et des jolies agnelles en robe chic ; circulent dans les feuilles de chou régionales ou nationales, notices nécrologiques et autres avis de disparition, que des cartes de visite à noir liseré confirment via Sidi el Factor.
Au jour fixé pour la mise en terre ou la réduction en cendres d'un destin foudroyé ; à la queue leu leu, messieux dames demoiselles et demoiseaux en funèbre défilé suivent le corbillard ou taillent le bout de gras sur le parvis de l'église…
« Ah ! Il était ceci… Il était cela ! »
Il n'est plus : voilà la vérité !
Et l'on le sait, qu'il n'est plus !
Ou bien on l'apprendra.
Alors c'est une affaire entendue… Et parfois, osons le dire, attendue !
Il ne dira plus rien, on le lira peut-être s'il a écrit…
Il est parti… Parti, parti !

Mais sur le Web ? Et le site, et le blog, et les forums où il s'exprimait ? Et son e-mail ?
Silence radio ! Plus d'info du jour, plus rien…
Un pseudo par ci, par là… qui peu à peu entre dans les fosses communes des forums de discussion.
Une trappe s'ouvre : contributions, droit de réponse, mots et épluchures de mots dissous dans la vase du néant ont vécu, vécu, vécu…
Le temps de tous ces mots n'est plus, et de ces parfois cris ou rires…
Site, blog, boîte e-mail, encore suspendus sur l'un des innombrables fils de la Toile, ne sont plus

désormais que chrysalides vides et transparentes comme une brume parce que le contenu de la chrysalide s'est dilué… Dilué dans une consistance illusoire, une consistance épuisée…
L'on ne dit pas cependant « il était ceci…il était cela »… Puisqu'on ne sait s'il est ou n'est plus.
On scrute la chrysalide : elle n'émet plus d'ondes.
Les ondes pulsaient, il est vrai, comme le cœur d'un orchestre de fête d'été qui passait sa vie à battre la même mesure !
C'était donc cela, la consistance illusoire.

L'on devrait peut-être, sur le Web… Ouvrir une nef pour y inscrire les disparus en des alvéoles reliées aux registres d'Etat Civil…
Ainsi l'on saurait… De ces chrysalides qui n'émettent plus rien.

Google.fr : recherche : « la nef des disparus »… Tu tapes le pseudo, ou le nom, ou l'URL. Réponse : « Inconnu à la nef » ou « Entré dans la nef le… »

Marrons nous ! Aimons nous ! Emouvons nous ! Répondons nous ! Emerveillons nous ! Filons nous des tuyaux !... Les uns les autres. Tant qu'il est temps encore ! Car dans la nef, ça sera trop tard…

Je vous dédie ces mots…

Ces mots dont j'ai rêvé du pouvoir que je leur conférais…
Ces mots qui, dans le monde où nous vivons, n'ont d'autre pouvoir que celui de nous faire rêver…
Ces mots qui, des poètes Grecs aux rappeurs de nos cités actuelles en passant par Hugo, Prévert, Brel, Ferré et Brassens… n'ont pas changé le monde.
Ces mots qui, parfois, ont été pensés sans être dits ou écrits…
Ces mots devenus poussière ou épluchures…
Ces mots qui ont été criés, adulés… Et si souvent trahis !
Ces mots pour la seconde civilisation du feu… par les mots.
Ces mots que les bêtes n'ont pas mais dont elles n'ont pas besoin pour se faire comprendre et aimer…
Ces mots magiques, ces mots vertige… Comme des pluies d'étoiles dans les regards pour ne plus mourir de soif dans les grands déserts relationnels…
Ces mots, tellement vrais, de moi, que je vous offre d'y croire…

J'ai une si haute idée des mots, qu'en face de leur grandeur, de leur force, de leur beauté et de l'énergie qui les anime, je me sens comme un enfant capricieux, insupportable dans ses emportements, ses contradictions, ses facéties, ses cabrioles et toutes les circonvolutions de son esprit brouillon…
Je voudrais que les mots en effet, puissent allumer le feu qui n'a encore jamais existé…
N'est-ce point là une ambition démesurée, un pari impossible contre l'adversité, l'indifférence, le sens du monde ?

Je veux que les mots soient des visages traceurs d'empreintes sur les attentes blessées qui bordent les chemins d'infortune.
Je veux que les mots portent leur regard plus loin que tout ce qu'ils disent.
Je veux que les mots soient des mains et que leurs doigts effacent les cicatrices.
Je ne demande pas aux mots le pouvoir de convaincre ou d'entraîner, ni la force d'atteindre les sommets d'une pensée qui reste encore à découvrir.
Je veux que les mots soient libres.

Je veux que les mots ne soient pas seulement les mots des gens que l'on aime écouter.
Je veux que les mots changent la vie que nous vivons, en nous et autour de nous.

LE TITRE D'ECRIVAIN PERMET-IL TOUT ?

Au risque de paraître rétrograde et moraliste, ce qui serait un comble pour l'anarchiste que je suis, j'ai envie de dire : « le titre d'écrivain ne permet rien » ! Rien d'autre que l'approche la plus vraie, la plus sincère, la plus engagée, de sa vie réelle et quotidienne, à l'œuvre que sa pensée élève au dessus du banal ou du médiocre…
Un écrivain –digne de ce nom –surtout s'il est reconnu, doit être, je m'en excuse presque de le dire, sans tâche et sans reproche : il ne peut, même s'il boit, mange, va aux toilettes, et baise comme tout le monde, être de cette « messe » et de ces modes communes qui, précisément, permettent tout…
Au nom d'une certaine idée de la liberté ! En ce sens, je pense avec rage et passion, presque avec intégrisme, qu'un intellectuel ou un artiste a une énorme responsabilité vis-à-vis de ses semblables : il doit être crédible par ce qu'il y a de plus vrai et de meilleur en lui, il ne peut se compromettre avec ce qu'il y a de pervers dans le sens du monde.
Il n'est, cependant, ni l'alpha et l'oméga d'une espèce de connaissance universelle… Il ne crée ni empire, ni religion ; il n'a ni Dieu ni maître, ni loi, ni république ni nation… S'il a un temps du pouvoir, il transmet et partage ce pouvoir.
Le talent n'excuse rien non plus : surtout pas l'exhibitionnisme agressif et outrancier, la « baise » telle qu'on la conçoit et la vit aujourd'hui, la pédophilie, l'édification de fortunes colossales sur le dos de millions de gens, et tant d'autres ignominies !

EN REVIENDRA – T' IL, DE CES GEANTS ?

Une biographie de Serge Gainsbourg, une autre de Jacques Brel, une autre encore d'Albert Camus, et celle que je viens de commencer, d'Elisée Reclus…
Eh Oui ! Dans cette bonne ville de Dax ayant pour maire Forté, à la bibliothèque municipale, on y peut trouver Elisée Reclus, le « pape » des anarchistes. Je venais, la semaine dernière, d'y emprunter une biographie de Léo Ferré…
Telles sont ainsi, depuis quelque temps, mes lectures… Lorsque je remise « Cassiopée » sur sa table de travail, et ne l'ouvrant de nouveau qu'aux petites heures matinales lorsqu'il y a moins d'affluence sur la « Toile »…
Hier soir, le 22 janvier, sur Arte, c'était « Pour qui sonne le glas » suivi d'un long documentaire et d'une biographie d'Ernest Hemingway.
Ernest Hemingway je l'avais vu en personnage de cire au Musée Grévin : quel monument ! L'on l'eut cru au plus vrai, en chair et en os !

Tous ces grands esprits, ces géants de la littérature et de la musique, me fascinent… Et je me dis alors que dans le monde où nous vivons présentement, pourtant si foisonnant d'œuvres, d'auteurs, de chanteurs, de groupes musicaux, d'artistes, d'écriture, de pensée, de modes, de manifestations culturelles et de festivals… L'on arrivera cependant à se dégager de cette médiocrité ambiante, quotidienne et désespérante, formatée et véhiculée d'un bout à l'autre de la Terre… On se demande d'ailleurs quel « commun des mortels » ne fait aujourd'hui rien, dans ce pays, la France, où tout le monde écrit, fait de la musique, peint, expose, karaokète, se nippe, se farde, se « shoote » et chauffarde dans sa bagnole… Au pays des Droits de l'Homme et des amendements à rallonges, au pays de Johnny le séducteur de trois générations ; oui, dans ce pays où l'on peut aussi y crever de misère et de solitude il y court dans les rues de nos cités, entre les blocs d'immeubles de la couronne parisienne et des ZI de nos grandes villes, une médiocrité ambiante et quotidienne,

déliquescente et effaçeuse de rêves…
En reviendra-t-il de ces géants ? Au milieu de tous ces gnomes cascadeurs et surmédiatisés ?
Non, la médiocrité n'avait encore jamais eu ce visage là : celui de cette culture kitsch applaudimétrique, voyeuresse et lazerifiée, pirouettant de génies de rechange, culbutante, lambadante, officiellement immoraliste et d'une consistance de guimauve quand elle ne se liquéfiait pas dans le quotidien des panneaux publicitaires défigurant les paysages urbanisés et des embouteillages aux heures « de pointe »…
En reviendra-t-il de ces grands esprits et de ces géants à tirage balayant les confettis phosphorescents d'une médiocrité sans fond ?
Certes, les « Géants » que je cite ne sont pas des saints, loin s'en faut ! Par exemple Gainsbourg lorsqu'il brûla un billet de 500 balles sur un plateau de télé ! Par provocation sans doute ! Ni pour ce que disait de lui Jane Birkin avant qu'il n'ait avec elle le 17 juin 1968 une certaine conversation devant un certain piano dans un certain bar !
Aucun d'entre nous, les enfants de la Terre, n'échappe à cette règle commune, du pire et du meilleur, de l'ordinaire et de l'exceptionnel… qu'une « nouvelle règle » de nos jours semble écarteler et disperser dans une absence d'avenir comme des confettis jetés dans toutes les fêtes possibles mais des fêtes qui ont perdu leur magie.
Les confettis sont gris, à force d'avoir été brassés dans toutes les couleurs du temps : ils n'ont plus de pire ni de meilleur, ni d'ordinaire ni d'exceptionnel…
Oh, géants et grands esprits, refaites nous les tirages d'antan, les vrais, ceux qui faisaient vibrer les cœurs !
Oui, c'est vrai, vous n'aviez pas changé le monde… Mais c'est le monde qui pourrait bien changer, du vide que les idoles nouvelles auront laissé, et des décors jetés à terre que les affamés auront fini par piétiner.

AUTOUR D'UN VERRE, chez « Passion des Mots »…

J'aime bien ce thème de discussion entre nous « Autour d'un verre ». C'est très sympa et très convivial. Très simple aussi… Appelons un chat, un chat ! Cela dit bien ce que cela veut dire ! L'on peut ainsi partager des émotions, des éclats de rire, et parfois, mais sans « se prendre la tête », avoir des sujets de réflexion…
Au temps de Flaubert et de George Sand, de Verlaine, de Rimbaud et des Impressionnistes, il y avait les cafés littéraires, les clubs, les salons et les cabarets où l'on se rencontrait… Certes l'absinthe pouvait couler à flots, relayée par quelques « pétards » et fumées de pipes, l'on y « refaisait le monde », l'on s'y présentait les derniers poèmes ou projets de livres… L'on y « escagassait » les bourgeois, les convenances et la médiocrité de l'époque et l'on y « cabalait » de tout son esprit, de sa verve et de ses pamphlets.
Mais c'était là un autre temps que le nôtre ! Avec les mêmes déserts relationnels, les mêmes solitudes, les mêmes exclusions, les mêmes misères qu'aujourd'hui cependant…
De nos jours, il y a les forums du Web, les sites et les blogs… Avec son petit verre, son absinthe, son « petit noir »…virtuels, en face de l'écran ! Il faut certainement, enfin peut-être ! Plus de talent, d'imagination, de flamme d'esprit et de cœur, de gravité et d'humour, de mots à trouver dont on discerne le ton et la voix ; de « smiles » et d'art de la ponctuation… Pour pallier à l'absence des visages, des regards, des gestes, des sourires, et de ce ton, de cette voix…
Dans la communication virtuelle, par e-mail et par forum, même en collant sa photo ou son avatar, il doit falloir à mon avis un talent qui n'existe pas, un art à inventer pour concurrencer les rencontres dans les cafés et les cabarets !
J'ai rêvé de maîtriser cet art, d'avoir ce talent… Mais à quoi me serviraient-ils, cet art et ce talent,

tout seul devant « Cassiopée », mon ordinateur ?
Si la beauté de vos âmes… que je devine ou que je surdimensionne, par les réponses que vous me faites ou par ce que je lis de vous, me donnent de si belles nuits ou de si clairs matins, m'inspirent les mots que je vous écris, m'émeuvent comme un gosse de 15 ans amoureux de sa première fille… Je n'en suis pas moins le verre dans le cœur et vos regards dans mon imaginaire, seul en face de l'écran de mon ordinateur… Cela vaut-il de vrais regards ?

JAMAIS…

Jamais je ne me mettrai à genoux en face de tous ces visages, de tous ces principes, de toutes ces modes et de toute cette machinerie à rouages bien huilés de la Reconnaissance Officielle et médiatisée qui a cours dans les églises de la Culture, les parcs expos, les étals de maison de la presse, les salons du livre, les pages de magazine… Et les réunions de famille.
C'est plutôt à tout cela, de plier !
Et je ne reconnais de ces visages, de ces « primés », que ce qui est crédible, parfois muet, effacé ou inconnu… de ce meilleur d'eux-mêmes qui ne ressemble à celui d'aucun autre.
Ce qu'il y a de plus vrai et de plus beau en un être n'est pas forcément sur les tréteaux…

TROUSSALET HECTORION

Il s'appelait Troussalet… Troussalet Hectorion pour être plus précis…
Il demeurait à Sainte Ursule les Engelures, hameau de quelque cinq cent âmes sur le plateau de Chibrac à 1300 mètres d'altitude, en Alfrancie méridionale…
A Sainte Ursule les Engelures il n'y avait ni ADSL, ni WI FI ni Multimédia. Ni même de « bas débit » puisque pas de Web du tout.
Un vieux car tout crapi tout vermoulu de capot et de pare choc, assurait trois fois dans la semaine la liaison avec la grande ville du pays de Chibrac située à 70 kilomètres, Mandoline.
Troussalet Hectorion ne se déplaçant qu'en vélo, décida, un 29 février , de traverser le plateau gelé pour se rendre à Mandoline, à la Grande Poste.
Dans l'une des sacoches de son vélo « à la papa », il avait inséré, enveloppé de papier journal, son manuscrit dactylographié, de trois cent pages environ : « Les Sentiers de l'Espoir »… Une œuvre plus ou moins autobiographique truffée de philosophie sentimentale et de quelques fantasmes. Une rencontre, une séparation, un drame… tel était en gros, le thème du roman.
Troussalet Hectorion s'était dit qu'il trouverait bien à la Grande Poste de Mandoline, l'emballage prêt à poster qui conviendrait pour l'envoi de son manuscrit aux Editions Gallinacet, de Panamo…

Nous étions en l'an de grâce 2028 mais, à Sainte Ursule les Engelures l'on eut cru le calendrier en retard de quelques générations.
Sur sa Remington à la Hemingway, Troussalet Hectorion « balzaquait de première » selon son sentiment, sur ces « Sentiers de l'Espoir » gentiment désuets. Et de nobles et grandes espérances s'alanguissaient dans des voyages au bout de la nuit déchirés par les voix imaginaires d'affreux contradicteurs supposés…
Cependant les grandes espérances reprenaient de l'élan lorsqu'apparaissait dans son ravissant imperméable de star littéraire, avec un visage offert et des lèvres entrouvertes, la Responsable en Chef du Comité de Lecture de la célèbre maison d'édition Gallinacet… Mais bien sûr, la jeune femme très chic n'était dans la réalité de la nuit hivernale inachevée, qu'une écharpe de brume, longue, visagée et cintrée, se balançant dans un ciel encore tout de noir vêtu…

A Sainte Ursule les Engelures, on y gèle, on y gèle, en février… On y gèle de l'âme et de la braguette lorsqu'on se nomme Troussalet Hectorion, qu'on rêve des feux de Gallinacet et qu'on

maudit tous ces pedzouilles, ces fumistes et ces illusionnistes chevronnés qui eux, décrochent les prix, font des tirages et passent à la Télé chez Laumennoir samedi soir…
Désuets, les « Sentiers de l'Espoir » ? C'est ce qu'on va voir !
Il a tout de même pris un conseiller littéraire, le Troussalet ! Un conseiller littéraire patenté et référencé qui lui balarguait en haut et à gauche de ses feuilles A4, au dessus des marges emplies de cinglantes rougeurs… du « cher Hectorion » !
Même son porion, du lundi matin au vendredi soir, dans les galeries vitrées de la Mine des Réalités, à l'heure de la pause, y croyait aux « Sentiers de l'Espoir »…
« Eh, Hectorion, t'en es à quel chapitre ? »

Attention ! L'Hectorion, il va peut-être la décrocher, sa sélection par le Comité de Lecture de Gallinacet ! Eh, dame ! Par les temps qui courent, depuis qu'on a fêté le centenaire de 14/18, qu'on exhume les vieilles machines à écrire, et qu'on dit qu'il y a trop de monde et de merde sur le Web, on publie moins en ligne paraît-il ! Et un manuscrit expédié dans un emballage postal, en 2028, c'est pas encore redevenu aussi courant qu'au temps de la « possibilité d'une île » en 2005 !

Oui mais… Seulement voilà :
L'Août tire à sa fin, le plateau est brûlant, et Gallinacet n'a pas répondu !
« Vous m'avez bien niqué la tête , Sentiers de l'Espoir », se coucha Troussalet… Hectorion pour être plus précis… Au premier soir de septembre les volets clos et le drap autour du cou…

HEMEMENE ATTAQUE…

Alors, Yugcib, c'est ça, ta philosophie ! Une « autre écriture », un « autre langage » ! Où as-tu dégoté ce slogan ? Ah ! Je te vois… Dans une manif d'écrivains obscurs, brandissant en tête d'un cortège braillard et houleux, une pancarte d'un mètre sur deux !
Tu te sens pas, tout de même, un peu court, s'il t'arrive de lire le magazine littéraire, le monde des livres du vendredi, la revue des deux mondes, et autres publications… que le commun des mortels smicard, banlieusard, pilier de bistrot ou bénévole dans une association ne consulte pas… et pour cause !
Et tu penses ainsi avec ta prose, te mesurer à des intellectuels, des journalistes littéraires, des gens comme Jean Claude Guillebaud ou Bernard Pivot, des auteurs primés dont les nouveaux livres font la Une des critiques et présentations…
Tu te vois, peut-être, avec un petit pavé, même en noir et blanc, format photo d'identité, dans Libération ou le Monde ?
Ces gens là, mon vieux, ces Guillebaud, Pivot, Houellebecq, etc… ils ont fait des études supérieures, ils ont un vécu, une expérience, un langage, une formation, des références que tu n'as pas, toi, Yugcib ! Ils ont aussi leurs « entrées », ils font des tirages, eux !
Chez Manuscrit, ton « Quel monde possible » est passé totalement inaperçu ! Tes « courriers de lecteurs » à Sud Ouest, l'Huma ou Marianne et que sais-je encore, ne sont que des diatribes dominicales à contenu pseudo philosophique édulcorées… ou ulcérées selon tes états d'âme ! Et tu voudrais que tous ces canards à tirage, régionaux ou nationaux, te sélectionnent chaque fois que tu « ponds un article » ?
Ton dernier conte intitulé « Troussalet Hectorion » est une belle fumisterie dans le genre Yugcib ! Tu y parles d'un 29 février en 2027, une année non bissextile. T'auras alors 79 ans. Dans quel état seras-tu ? Tu auras l'air de quoi, avec ton visage sur ton site, en 2027 ? Quelle duperie ! Tout décati, oui ! Et peut-être vissé sur une « chaise à caca » ! Ou pire encore, un « pieu à caca » ! Avec des escarres aux fesses et une petite et jolie dame en tablier blanc pour te remuer ! Tu pourras même plus bander, sauf dans le ciboulot !
Foi de Hememene, je te le dis, Yugcib, t'as pas d'avenir ! Ton « autre écriture », ton « autre

langage », n'auront jamais interpellé que quelques rares personnes en ce bas monde. Si c'étaient des femmes, t'en auras même pas profité pour les baiser ! D'ailleurs tu le dis bien : tu renonces à la reconnaissance. J'ajoute que tu es suicidaire puisqu'en renonçant à vendre tes œuvres, tu bouches toi-même la source de tout revenu si modeste soit-il.
Et quel paradoxe que celui de souhaiter être publié et lu, alors que tu n'envisages pas de tirages d'exemplaires de tes livres !
Encore un mot, Yugcib, pour ta gouverne : tu rejoins en fait, même si tu prétends que non, tous ces gens qui pensent que le monde est coupé en deux entre le Bien et le Mal, l'obscurité et la lumière. Toi, tu dis : « l'intelligence du cœur et de l'esprit »… que tu opposes à la « culture bêta » hyper standardisée à ton sens !
Mais que fais-tu alors, de ces gens qui, selon toi, n'auraient pas cette « intelligence du cœur et de l'esprit » ? Ou cette « clairvoyance » que tu crois, toi, avoir ? Oui, qu'en fais-tu de ces gens là ? Est-ce que tu t'es jamais demandé s'ils n'avaient pas, eux aussi, à leur façon, un cœur et un esprit ? Avec d'autres repères, d'autres motivations, une autre créativité, une autre conception du relationnel, du sexe, de l'amour, du plaisir, une autre approche du réel ou de l'irréel… Un cœur et un esprit, en somme, qui te sont, à toi Yugcib, totalement étrangers ?
Tu peux écrire dix mille pages de plus… Cela ne changera jamais rien !
Fous leur la paix, à ces « vieilles à coiffure en chou-fleur » qui montent dans le car d'Ibardin, pètent dans leur bermuda, rigolent d'histoires de fesses et vont faire provision d'Izzara et de Ricard… Elles aussi ont tripes et cœur ! Et le droit de bander pour les « feux de l'amour », et de papoter cuisine, jardin et stars de la télé !
Et ce Gabriel Matzneff que tu peux pas saquer… Et tant d'autres que tu voudrais –oui tu le dis— brûler sur la place publique ! Il est où, ton « autre regard » dans tout ça ? Et ta « générosité », ta « bonté qui ne baisse pas les yeux », ton « humilité » dont tu n'oses parler… et que tu évoques tout de même !
Au fond, t'es comme Sarkozy : toi aussi tu as ta « racaille »… mine de rien !
Non ! C'est pas vraiment avec toi, Yugcib, que le schmilblic va avancer !
Et allez ! Un tout dernier mot, qui sera l'ultime de cette invective : tu as parfois de ces hardiesses d'écriture et de langage qui vont trop loin et qui ne sont pas toujours de très bon goût… Mais tu as aussi des timidités ou des hésitations pour le moins étranges… pour un « pirate » !

REPONSE DE YUGCIB

Quel enterrement de première classe ! Oui, c'est vrai : je me posais déjà quelques questions sur mon langage et sur mon écriture…
Je suis devant (ou derrière) mes dix mille pages comme un trapéziste sous le chapiteau d'un cirque, un trapéziste qui n' a pas été dans une école de cirque et qui veut quand même faire du trapèze !
Je me balance encore… Mais pour combien de temps et pour quels spectateurs ayant ou non payé leur place ?

Sur « Passion des mots », en réponse à Jipi

Il faut à une pensée, non seulement un contenu, une force, une beauté… Mais encore une écriture qui lui est propre et lui ressemble au plus vrai… Cela suffit-il cependant ? Sa crédibilité n'est-elle pas en jeu, à tout instant de la vie de celui qui la porte en lui ?

Certes, la barre est un peu haute ! Mais le ciel, le vrai, celui dans lequel on peut espérer voler un jour, n'est-il pas à ce prix ?
Un petit conte, dans le 4ème livre du « Pays des guignols gris », intitulé « Le petit singe », est assez révélateur… Il y est précisément question d'une « barre » située tout en haut d'une immense cage,

et d'un exercice de trapèze volant pour le moins périlleux… pour ne pas dire suicidaire… Il n'y a pas de réponse, autre que celle que le lecteur de ce conte se fait lui-même !

Mais pour ce 4ème livre, le dernier de la série, il faudra encore attendre quelques semaines pour le lire sur alexandrie et sans doute plus tôt sur yugcib2…

DE MON CLAVIER A VOS VISAGES

Il m'arrive parfois de ne pas donner signe de vie durant plusieurs jours.

Etant présent sur plusieurs forums et poursuivant, alors que je me croyais momentanément « tari », des travaux d'écriture, je « navigue » entre les espaces Webiens tel un cosmonaute trapéziste confondant parfois exercices de voltige, tours de magie et sauts dans le vide…

Si certaines chutes sont brutales, déchirures, bleus et luxations ne sont toutefois pas assez sévères pour me clouer sur le tapis.

Un certain « Hememene » cependant, personnage acide et cinglant, provocateur et perfide, ayant récemment sévi à la « Rue des Auteurs », m'a bel et bien « assassiné » de première, et par la même occasion, menacé de ses acidités quelques âmes sensibles… D'aucuns le croient issu de Wanadoo, un doublon de « professeur Lohman ». Selon ses insinuations, ce terrible Hememene projetait de s'infiltrer ailleurs qu'à la rue des auteurs, notamment sur Alexandrie et pourquoi pas sur Passion des Mots… Horreur et damnation, que ces lèvres putrides s'approchant de visages délicats et soufflant une haleine exécrable ! Nulle féminité si complice soit-elle… ou inconsciente, ne saurait offrir à ce Hememene son sourire et son regard, sa voix et ses atours !

Mais ne noircissons pas trop le tableau : ce Hememene après tout n'est sans doute qu'un mythe… Et le mythe erre, rend l'âme et devient chrysalide…

Trapéziste dans le cirque du Web sans avoir été à l'école du cirque… Un soir à Sainte Ursule les Engelures, un matin à Mandoline et un après midi à Panamo, est-ce vraiment gérable et raisonnable ? N'y confondrais-je point mon latin et les éclaboussures en pétales de soleil de ma source ?

De par ma conception de la relation humaine, j'ai quelque peine à en considérer et surtout à en vivre la banalité, la fugacité et le manque de consistance qui, dans le monde présent, semblent prédominer. Certes je conçois bien que l'on ne puisse envisager des relations durables dans un univers aussi habité de voisins réels ou virtuels puisque la réalité nous impose forcément des choix et des priorités… Mais je constate avec amertume et frustration que le « paysage » est assez sec, souvent dépourvu de ces fleurs délicates dont on tombe éperdument amoureux, et que violence, vanité, indifférence, provocation anonyme voire vulgarité et insanité… courent dans les rues de la vie, galopent sur le Net.

A tant de violence, d'intolérance, de provocation et de médiocrité, à tant de pornographie et de si sordides desseins ; faut-il brandir l'esprit et le cœur, la bonté, la tolérance et la culture comme des « étendards de vertu » qui, jusqu'à preuve du contraire, n'ont jamais changé le monde, fussent-ils portés par les plus grands esprits de la Terre ?

Que n'a-t-on assassiné, trompé, haï, exclu… Au nom de la lutte du Bien contre le Mal, au nom d'un Dieu ou d'une idéologie ?

Il y a bien là, une tragique et lucide interrogation.

Dans un monde qui ne serait que manichéen, réduit à un champ de bataille, tous les arbitres crieraient « que le meilleur (ou le plus fort) gagne ! »

Bien sûr… Il n'y a place que pour une « espèce » de combattants ! Question de survie ! La survie d'une espèce ! On en est toujours là ! Il faut donc s'y résoudre.

Le Bien, le Mal, le Paradis, l'Enfer, les Bons, les Méchants… Et que sais-je encore !

…. Et les grands océans, qui, plus encore que ceux de Magellan, seront ceux des navigateurs d'au-delà de la « Manichéïe » ? Du pays des Anges et des Démons ?

LES GRANDS OCEANS

Ces grands océans, ne sont-ils pas ces immensités au fond de nous, inconnues et donc inexploitées ?
S'il y a de l'ange et du démon –et il y en a –c'est sûrement à la surface du commencement de ces immensités, dans ce qui est la mémoire sensible, consciente ou inconsciente de nos forces et de nos faiblesses ; dans ce qui nous touche au corps et à l'esprit, dans la contingence d'une réalité incontournable…
Mais… Au-delà de cette opposition conflictuelle entre l'ange et le démon, ou d'une tendance plus marquée vers une forme de clairvoyance ou d'obscurité, d'intelligence, d'instinct, de raison, de folie, d'une « dérive » existentielle, d'une absence ou d'une présence de repères, d'une sécurité relative, d'une précarité ou de l'assurance de quelques privilèges… s'ouvrent ces espaces profonds, infinis, que nous ne connaissons pas. Il y a sans doute là, quelque part, non pas un paradis ou un enfer, une « Terre promise » avec des réponses toutes prêtes, ou un néant ou un trou noir, ni une « connaissance universelle »… Mais ce que, de notre vivant, nous appelions déjà « espérance », et qui n'est que le commencement d'un « voyage » encore à venir.

DROIT DANS LE MUR

Voici une petite phrase qui a fait long feu déjà, mais que l'on ne cesse d'entendre : « On va droit dans le mur ! »
Non seulement nous le savons que nous fonçons droit dans le mur, mais nous y courons encore plus vite avec le moteur emballé du « développement durable » et de la sauvegarde à tout prix d'une « économie de marché » impliquant une activité humaine qui ouvre une « crise du Vivant » et de la biosphère.
Toutes les études qui ont été réalisées sur les conséquences du réchauffement climatique et l'épuisement des ressources énergétiques, avancent des scénarios possibles selon des analyses chiffrées et des graphiques. Mais le caractère en réalité imprévisible d'une évolution dont nous mesurons mal les étapes et les limites ; les incertaines capacités d'adaptation et de survie de tant d'espèces vivantes, tout cela ne peut en aucune manière nous permettre de prévoir, d'organiser et de gérer, pour le temps de quelques générations, un « développement durable » maîtrisé…
Il y a bien là dans ce concept de développement durable, une utopie tragiquement suicidaire… alors même que nous ne sommes pas « candidats au suicide ».
Peut-on imaginer de nos jours, vivre sans Internet, sans téléphone, sans électricité, sans utiliser de voiture, sans avions pour traverser océans et continents ?
De la manière dont nous vivons aujourd'hui et inadaptés que nous sommes à une existence totalement dépourvue de tout ce qui nous sécurise, comment pourrions nous renoncer à ce développement durable, à ce conditionnement actuel de notre vie fondé sur une technologie du « tout programmé, formaté et automatique » ?
Rappelons que nous sommes pour la plupart d'entre nous incapables de reconnaître dans la nature les plantes et les herbes dont nous pourrions nous nourrir, que nous ne devons d'avoir chaud ou froid à volonté que par l'appui d'un doigt sur une touche ; que pour avoir de l'eau il nous faut un robinet, et pour obtenir des marchandises ou des services, une carte bancaire nous est nécessaire…
Que restera –t-il de nos musiques, de nos arts, de notre littérature, de notre culture et de notre technologie, sans support inaltérables à grande capacité, pouvant être retrouvés par d'autres civilisations ? Et de quelle utilité, de quel intérêt, d'ailleurs, pourraient être tout cela, pour des êtres qui auront une expérience et une évolution très différentes des nôtres ?
J'imagine en l'an 20 - - (j'ose à peine dire 21 - -) en un lieu où, par je ne sais quel concours de

circonstances, il sera possible de vivre encore… Deux survivants parmi quelques autres : l'un, « ex-milliardaire » ayant jadis été propriétaire d'une île paradisiaque, ayant possédé Jet privé, Internet très haut débit et comptes bancaires défiscalisés ; et l'autre, « ex SDF » jadis le plus démuni et le plus malchanceux… Les deux « ex », perdus au beau milieu d'une cohorte d'autres « ex » d' « ex-conditions » très diverses… se mouchant dans leurs doigts !

TEXTOS ET SMS

Beaucoup de nos parents, amis et connaissances, ne voyagent pas sur le Net et n'utilisent pas d'ordinateur… Ils ne sont pas forcément de ces générations d'un « autre temps »… Mais ils vivent bien sans le Net et sans ordinateur, c'est certain !
Beaucoup de nos amis, parents et connaissances, « télétètent » et « phototélétètent » comme l'on se gratte l'oreille, ne peuvent vivre sans leur « portable » au ceinturon ni suivre une « téléréalité » sans mitrailler du SMS ni souhaiter un anniversaire autrement qu'en « texto »… Ils ne sont pas forcément de ces générations « de maintenant »… Ils vivent aussi avec le Net et l'ordinateur même s'ils « téléchargent » plus qu'ils ne « surfent » ou « forumment »…
Je suis d'une génération « d'un autre temps »… même si je me demande parfois de quel temps… Si l'on me dit « accro » de l'ordi et du Net, je ne le suis guère plus ou moins que le peintre devant son chevalet et sa toile, au bord d'un paysage ou dans l'air d'un visage… Alors, « accro », oui, je le concède mais en ce sens seulement !
Par contre je vis très bien sans textos et SMS. Aussi bien que tous ceux qui vivent sans le Net et sans ordinateur.
Rien ne vaut un « e-mail » (couriel en bon Français moderne). Avec de vrais mots, une vraie phrase, un vrai bonjour ou un vrai merci avec un brin de poésie !
Et je brandis ma pancarte, dans une manif imaginaire :
« TEXTO O POTO ! »
« SMS ALAKES ! »
Bien entendu, le petit TOTO qui n' a pas été beaucoup à l'école, ne sait écrire que « JETEM », et qui des idées « PLIN PLIN PLIN », celui là, je ne le mettrai jamais « ALAKES ».

CE POUMON DE LA TERRE EN PATE A PAPIER

Combien faut-il d'hectares ou de kilomètres carrés de forêts pour produire la pâte à papier nécessaire à l'impression d'un best seller traduit en 40 langues et vendu en plusieurs millions d'exemplaires ?
Je pense à un livre tel que Harry Potter, par exemple. Et, plus généralement, à propos de tous ces livres qui se vendent si bien, j'évoque cette papeterie de Tartas, dans les Landes, recevant jour et nuit, par 24 heures, environ 3000 tonnes de bois pour sortir 500 tonnes de pâte à papier, soit cent camions de 30 tonnes de pins par 24 heures.
C'est donc cela, ce qu'on nomme « développement durable » ou « croissance économique »… La littérature, elle aussi, adhère au développement durable ! On coupe donc des forêts avec d'énormes « buldozzers tondeuses » pour faire des livres, des emballages, des journaux, des magazines, des couches culottes, du PQ et de l'essuie tout…
Comme dirait Evelyne Déliat à la météo sur TF1 si elle s'adressait aux écrivains : « faites des sites et des blogs plutôt que des livres, c'est bon pour la planète ! »
Mais n'oublions surtout pas que le salarié de la papeterie de Tartas est directement intéressé par ce qu'il produit ou contribue à produire, puisqu'il vient d'acheter un terrain dans un lotissement pour y

faire construire sa maison, et qu'en conséquence il devra reverser le tiers de son salaire à une banque durant vingt années de sa vie…
C'est ce que j'appelle l'enchaînement durable, forme moderne d'esclavage.
Si les livres, comme le disait si bien Simone de Beauvoir « sauvent du désespoir », aujourd'hui les livres communément lus ne sauvent plus : ils deviennent des produits et des marques que l'on présente sur des plateaux de télévision entre séquences de Pub, séries Américaines et images maquillées. L'espoir « se fait la malle » et Simone De Téléréalité est un baobab aux proéminences peinturlurées qui cache aux Tondus et aux Bronzés de la rue, toutes les forêts que tondent les Mastodontes.
Mais, à force d'être tondue, bronzée, karchérisée, parquée et marquée, la rue va finir par vider ses poubelles et racler de l'espoir sur les traces d'eaux usées.

EXHIBITION MAN EXHIBITION WOMAN

L'exhibitionnisme agressif du paria, de l'exclu, de l'oublié… ou celui, par exemple, du cycliste qui, pour virer à gauche, mord la ligne médiane cent mètres avant le croisement en agitant frénétiquement son bras, ne me choque pas !
Il est de ces points qu'il faut, avec une certaine insistance provocatrice, bien mettre sur les « I » ! Certaines formes d'indifférence, de bêtise ou d'outrecuidance, souvent associées à un sentiment exacerbé de l'importance de sa personne, me semblent si révoltantes, si inacceptables, que j'en conçois que les mots deviennent des glaives ou des bouteilles de feu !
Toutefois, reconnaissons que l'image du cycliste agitant son bras avec une souveraine insistance est tout à fait significative d'un état d'esprit fondé sur l'idée en vertu de laquelle l'automobiliste est un individu convaincu de son bon droit, de sa puissance, et n'admettant pas l'existence du cycliste !
Un bras d'honneur, bien impoli, bien crasseux, à s'en bleuir le creux du coude, au passage et de ma part, au conducteur de tout véhicule motorisé, me matraquant de son avertisseur sonore ou de ses phares lorsque m'étant égaré ou cherchant un lieu dans une ville, je dévie légèrement de ma trajectoire !
Il est de ces violences, anonymes et abjectes, « pseudoïquement hememene », de ces comportements imbéciles et irresponsables, de ces réflexions sans intelligence ni délicatesse, de ces propos intolérants ou trop fondés sur une vision du monde rétrécie et ségrégative, aux quels on ne peut répondre que par une violence qui vitrifie et lamine… Ou un silence exhibitionniste d'une infinie condescendance !
L'état d'esprit fondé sur l'idée que l'autre ne reconnaît pas, se complait dans son droit supposé, son privilège, sa situation acquise, ou sa vision du monde, est bien souvent hélas, conforme à une tragique réalité. C'est pourquoi il faut « mettre les points sur les « I », oser lever le poing et taper dur plutôt que de se laisser béatement enterrer ! Et pour accompagner le geste, des mots glaive et bouteille de feu !

Une autre forme d'exhibitionnisme qui ne me choque pas et dont je me fais même l'avocat de la défense, c'est celui de ces êtres incompris, réputés marginaux, « casseurs de vase sacré », ces êtres que l'on écarte des familles et de la « bonne société », que l'on n'écoute jamais ou dont on se moque avec une cruauté imbécile et « civilement vulgaire ». Lorsque ces êtres là sont des « extravertis », ils me font penser à ces gosses mal mouchés que l'on fait systématiquement taire à table et dont on considère l'imaginaire comme un jardin névrosé de lubies : ces gosses là, que l'on n'écoute bien sûr jamais, lorsqu'ils deviennent des adultes, comment voulez vous que leur premier souci ne soit pas avant tout celui de se faire entendre… à défaut d'être compris !
Selon certains repères ou « clichés » bien connus… et acceptés sans réflexion… l'on prétend que des génies ont été jadis des enfants incompris ou rejetés ; et qu'à l'inverse, de parfaits crétins furent des enfants gâtés, choyés, instruits et écoutés. En vérité ce n'est pas si simple, étant donné la

complexité et la diversité de la nature humaine en une seule et unique personne ne ressemblant à aucune autre…
Ainsi est-il peu aisé de défendre, moins difficile d'accuser, hasardeux d'affirmer ou de définir !

UN ANONYME M'A DIT…

Un anonyme m'a dit –et dans un certain sens je souscris à son propos—« Je n'aime pas que des crétins soient encensés alors que des génies soient ignorés »…
Et je me pose en premier lieu cette question, bien que j'en soupçonne la réponse : notre époque, celle de la téléréalité, des SMS, des magazines people et des prix littéraires à la pelle, produit-elle plus de « crétins » que le Siècle des Lumières ou la Belle Epoque, par exemple ? Proportionnellement au nombre d'habitants ayant reçu une instruction primaire et secondaire, en France ou dans tous les pays à « économie avancée », je dis oui sans hésiter. Autrement dit, être instruit et informé de nos jours n'implique pas, comme cela semblait être plus logique autrefois, que l'on soit vraiment de l'élite… Soit dit en passant, j'use du terme de crétin entre guillemets… parce que je déplore l'emploi de ce terme, le trouvant quelque peu insultant ! Mais, bon ! Disons qu'il faut nuancer…
Quant à la question de savoir si notre époque ignore davantage les talents que le Siècle des Lumières, cela me paraît certain. Non pas qu'il y ait trop de talents –il n'y en a jamais assez—mais quand bien même il y en aurait davantage encore, les talents seraient « tsunamisés » par les réussites scandaleuses et outrecuidantes d'une myriade de « crétins »… dont pas un seul d'ailleurs ne peut longtemps « monopoliser » le pompon après sa « pirouette cacahouète » sur le manège emballé !
Mais je me pose cependant une autre question : n'y a-t-il pas parfois une énergie, une ténacité, une débrouillardise pousse du coude, dans la réussite d'un « crétin » ? Et des « génies » dont le talent s'est dilué dans l'existence vécue, ne s'est jamais affirmé faute, non pas de « sponsors » ou de « médiateurs » mais précisément de cette ténacité et de cette énergie des « crétins » arrivés ?
A noter que les génies, eux aussi, sont entre guillemets…
Toute muraille, si épaisse soit elle, et même aussi longue qu'un horizon, et dure comme du granit, peut à la longue, présenter des fissures… à force de taper, de marteler, sans interruption, avec cette détermination en apparence désespérée du prisonnier qui n'en a pas moins oublié qu'il pouvait gagner sa liberté ! Alors, à force de taper, de marteler, vient enfin la fissure ! Et après la fissure, c'est la brèche… puis l'autre côté du mur ! Mon dieu que j'aime la violence de ce prisonnier qui croit en sa liberté !

De JIPI, sur « Passion des Mots », ce fragment de commentaire :
« J'aime dans certains extraits que j'ai pu lire, cette folie de l'écriture que l'on pourrait un peu rapprocher du surréalisme tout en s'en écartant. »

Ma réponse :
Tu dis « une folie de l'écriture »… Oui, c'est vraiment cela : une folie ! Une rage même ! Une rage pouvant aller jusqu'à l'indécence ! Mais n'excluant pas, loin s'en faut, la générosité !
Une « dérive », aussi ! Une dérive dans un espace que les « arpenteurs » de la planète Terre ont décrété connu, une dérive de hiéroglyphes en 3D !
Traduis ! Me dit-on parfois ! Mais que traduire en vérité ? Est-ce que l'on peut vraiment « traduire » certaines interrogations, certains étonnements, et un « certain regard » ?
L'on me dit aussi que je suis à la fois trop prolixe et trop dense… Que je devrais diluer tout cela dans du banal, des choses de la vie… Que cela finit par en perdre sa teneur et sa force ! Mais c'est peut-être là, ce « martèlement » déraisonnable, cette attente de la « fissure »…

DIRECTIVE DE BOLKESTEIN

La directive de Bolkestein c'est l'ingéniosité des Pieds Nickelés pour se « faire des sous », avec la générosité de Croquignol en moins…
Le contrat de première ou de nouvelle embauche, précédant le contrat unique d'embauche, c'est Tante Pim faisant charrier des caisses de bois par Pam et Poum, avec le rouleau à pâtisserie prêt à servir de matraque, et… un petit gâteau dans un petit moule sur le rebord de la fenêtre pour tout salaire… qu'Adolphe et Léna, de corvée de patates dans la cuisine de Tante Pim, auront peut-être bouffé avant !

Par cette caricature du monde du travail qui nous attend désormais, vous voyez ainsi de quel côté je me situe… Il est vrai que, même attaché à une certaine indépendance d'esprit, et se gardant d'une « vision orientée du monde », il est bien difficile de ne pas « pencher plutôt d'un côté que de l'autre »… Affaire de sensibilité, d'éducation parfois, et d'expérience traversée !
Mais ce n'est peut-être pas vraiment là l'essentiel : la crise que nous traversons est si grave et si profonde, que, bâbord ou tribord, le naufrage a déjà commencé.

LA BRUYERE A RAISON… MAIS…

Le monde est plein de gens qui, faisant intérieurement et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, et agissent conséquemment. (La Bruyère)

Il y a aussi des gens qui, par une réflexion intérieure sur eux-mêmes, et par une sorte de nécessité, se posent la question essentielle de l' **existence** de ce qu'ils expriment… Ceux là ne se comparent pas aux autres et ne décident pas en faveur d'un « mérite » qui, de toute manière, leur paraîtrait aléatoire si l'idée de ce « mérite » leur venait… Ceux là agissent toujours selon ce qui vit au « cœur de leur réacteur », que cela soit apprécié, contesté ou ignoré… Toute la question est de savoir si ce qui vit dans le réacteur a une réelle existence… ou n'est qu'une idée, un leurre, une supercherie, une mystification… Auquel cas la vie n'a plus aucun sens puisque le sens, c'est précisément l'existence de ce qui vit et non pas la mystification déguisée en ce qui vit…

CARICATURE NON MAHOMETANTE

Avez-vous eu connaissance de la caricature de Ségolène Royal dans le Canard Enchaîné ? Si je compare cette caricature à celle de Charlie Hebdo, je l'estime plus « racée », plus « artistique », que le visage de la « présidentiable » dessiné par Charlie Hebdo !
Soit dit en passant, 63 pour cent de nos concitoyens selon un récent sondage voteraient pour Ségolène Royal. Si les sondages sont à mon sens assez douteux et intentionnellement orientés, il n'en demeure pas moins que cette femme, bien habillée, niveau genoux, veste et jupe de bonne coupe, talons aiguille, assez classe et somme toute, de visage pouvant passer pour agréable… siérait à bon nombre de nos concitoyens masculins… Qu'elle ferait bander, allez ! Osons le dire !
Jospin à ses côtés, « ne ferait pas le poids ». Si mes souvenirs sont exacts, les journaux satiriques à l'Epoque Elephantine le gratifiaient d'une effigie chou-fleuresque de vieille papotant dans un salon de coiffure… (mon dieu que l'on est cruel !)
Ah ! Eternel culte des apparences ! Et viennoiseries douce-amères des buffets politiques !

MASQUE CARAMELISE

Beaucoup d'êtres ont en eux une part de brutalité, d'inintelligence et de vulgarité… Et même parmi les charismatiques, les adulés, les fêtés, les lus et écoutés, et tant d'autres officiels et officieux.
Mais ils ont cette intelligence du monde en eux, pour faire croire aux autres qu'une telle part de brutalité n'existe pas. C'est comme s'ils avaient sur leur visage un masque caramélisé de politesses, de crédibilité et de séduction. Généralement, ce masque ne résiste pas à quelques mois, à un ou deux ans de vie en couple : le caramel fond et se dilue dans les eaux usées d'une réalité mal vécue à deux.
Il semble cependant bien résister, le masque caramélisé, là où il fait souverainement illusion : sous forme d'écriture sur le papier ou sur le Web, sous forme de paroles dans les conversations ou par toute forme d'exhibitionnisme du meilleur de soi.
Au masque caramélisé qui fait venir la faveur et le succès, je préfère la franchise absolue avec son visage de « petit con », de « demeuré » ou de « voyou ou d'apache », d'éternel stressé ou de perturbateur, qui, précisément n'attire jamais la faveur, mais qui parfois s'habille de ce qu'il a de meilleur en lui et le tend de tout son regard…

LE CULTE DES APPARENCES

Si je devais promouvoir un culte des apparences, et en quelque sorte, en être le « fer de lance », ce culte serait celui de l'apparence intimement liée à l'authenticité de l'être.
Mais je me méfie des cultes parce qu'ils finissent toujours par imposer une mode, et par la mode, une forme de « pensée unique » dérivant en « pensée inique » puisque cette pensée est forcément celle des gens qui ont décidé qu'elle était la meilleure et que ceux qui n'y adhéraient pas étaient ou des imbéciles ou des gens à abattre…
Si l'apparence intimement liée à l'authenticité de l'être devient une réalité, il n'y a plus nécessité de culte… Pas même de culte de cette apparence là.

CE REVE LA …

J'ai osé faire ce rêve là, comme s'il était possible de choisir les rêves que l'on va faire dans son sommeil…
Un rêve bête, une histoire idiote de pognon connement gagné…
Voilà… Je reçois une drôle de lettre, à l'en tête de TF1. Je regarde le timbre, l'adresse, je tâte la lettre, je la retourne, je m'interroge : « Mais que me veulent-ils ? »
Voyons, me dis-je, « Sidi el Factor » n'a jamais été le Père Noël. Encore une connerie à la mord-moi-le-nœud !
Je prends un couteau pour ouvrir l'enveloppe. Oui, même la pub sous pli fermé la plus insipide, je ne l'étripe pas avec mes doigts !
Je vous fais grâce du laïus avec du Monsieur Sembic long comme le bras et les « sentiments distingués »…
En bref, j'étais invité à participer à une émission de téléréalité genre Loft Story. Y'avait 1000 euro à gagner en 30 minutes par séquence journalière. A la fin de chaque séance, les téléspectateurs devaient voter par SMS pour désigner le candidat à éliminer.
J'ai accepté l'invitation. Je me suis dit : « Même si je n'y reste qu'un soir, j'aurai gagné 1000 euro en 30 minutes ! Et puis, il en passe tant, de gens, à la télé, que, trois jours après, personne ne me

reconnaîtra dans la rue… Sauf peut-être à Tartas dans les Landes ou à Bruyères dans les Vosges : tiens, le mec à la télé, l'autre soir, il ressemblait au monsieur qu'on voit souvent en vélo avec des pinces à pantalons »…
J'ai tenu trois jours ! 3000 euro ! On m'a demandé de faire sauter des œufs dans une poêle, torse nu en caleçon à fleurs roses et de péter devant un frigo ouvert ! J'ai fait un énorme bras d'honneur, jeté la poêle par terre et brutalement refermé le frigo… sans péter.
J'étais « Popy », le nouveau, le « trou du cul de la bande »…
Six millions de Français et quelques Belges et deux ou trois Suisses et le quart d'un Québécois ont voté Popy…
Mais j'avais 3000 euro en poche !
… Il est crasse, ce rêve, non ?

MAL ABSOLU

Le « Mal absolu », celui de ma peur absolue, c'est cette « prédation absolue » habillée à ravir, parée de toutes les féminités et si habilement déguisée en gentillesse absolue…
C'est pourquoi, avec autant de ferveur, je cultive une certaine forme de lucidité, car il me paraît essentiel de démystifier la « grande prédation »… afin d'être sûr que cet effleurement absolu de bien être soit réellement celui de la vraie gentillesse…
Mais qu'il est difficile de penser la lucidité qui, par trop tragique, fait perdre la trace du bonheur.
Si j'avais été femme, je me serais défié des « masculinités » habilement déguisées.
Que l'on ne s'y méprenne point : je n'adhère pas à l'idée de « péché originel », ce « creuset » de toutes les invasions barbares passées, présentes et à venir…

DANS LE REACTEUR…

Ce qui vit « au cœur de mon réacteur » dépend très peu, pour moi, de la réponse des autres… Mais beaucoup plus de ce que je vois en eux et qui m'inspire…
J'admets que ce que je perçois est peut-être faux ou illusoire…
Dans le réacteur, les matériaux sont bien réels, l'énergie qui les anime aussi, mais dans le « creuset » c'est l'aventure et donc, parfois l'erreur, ou l'illusion.

LE TELETETE

Dimanche matin, 19 février 2006… Mon site a 10 mois. Dix mois, l'âge des couches culottes grand format pour « placards » bien consistants…
Dans les premiers mois, au printemps dernier, en ces jours d'avril qui caracolaient contre la nuit essoufflée, et plus tard dans le mai flamboyant puis juin aux barbecues grésillants de brochettes, j'avais encore de ces nourritures ne générant qu'innocentes purées.
Et oui ! L'on s'alimente d'inspiration et d'idées, l'on défèque d'écriture…
Ma nounou disait à ma maman : « je viens de le changer, et il a fait de nouveau ! ». A dix mois, dame, ça devient bien « placardant » !
Il faudrait en faire une téléréalité. Diviser le temps en octets, en milli octets, et sur le dos d'une puce d'octet, dans un milli confetti de téléréalité, y formater purées et « placards »…Jusqu'au détélètement de la télé et la réduction en poussière de silex de ces virgules de purée et ronds de « placards »…
En ce dimanche matin de février, dans l'attente des visages de mes très chères cousines adorées, je

ne sais pourquoi, je rêve d'une mariée en noir, très jeune, dans une robe à rubans et volants, presque une chrysalide, transparente mais néanmoins d'une discrétion absolue…voilant même à l'imaginaire tout ce que l'intérieur de la chrysalide suscite d'émotion souveraine…
J'en suis tout constipé dans ma couche grand format, assis sur mon site. J'en renierais mes tripes et pour un temps indéterminé, au lieu de déféquer de l'écriture ou de la « lucidité tragique », j'en pisserais d'une joie vivante qui n'aurait plus de mots pour éclabousser, plaire ou surprendre ou indifférer ou exécrer…
Sur France Culture, à ce moment là, la mariée était en noir… Et trente ans plus tôt, je l'avais, en blanc sans manches et sans volants, tracée, tracée à la folie… la mariée !

Mon papé le dimanche matin, m'amenait voir le « Télétété », dans la vitrine du petit bazar en face du ciné. Je n'avais déjà plus l'âge alors, des longues stations sur le « pot », en ces années de la Reconstruction, des combats de l'abbé Pierre pour les mal logés, et de la grande peur atomique où l'on ne mettait pas encore aux petits enfants les « toffies » pesantes et cuisantes de ces « années Twist jeunes femmes sveltes chic et court coiffées à la Mireille Mathieu » qui allaient suivre en scoubidous et Ula Hop.
Mon papé, dans des boîtes de fer Blédina, cultivait des asticots blanc et crème et s'organisait le dimanche après midi, des récrés ruisseau canne à pêche assis sur son pliant. Ma mamy censurait le pèlerinage du « Télétété »… car ce « Télétété » disait-elle, me donnait de mauvaises idées. Mais avec papé, on allait quand même voir le « Télétété ».
Dans les téléréalités, on petit déjeune piqueur mordeur suceur couleur, le frigo ouvert, le pieu en bataille, le gosse qui roule sa couche en boule et le lavabo qui glougloute…
Quand on a des sous, qu'on s'est très plu à deux, et qu'on se fout de tout pourvu qu'il y ait d'la tune, le noir ou le blanc de la mariée dans ses taffetas s'offre un voyage en limousine de la mairie à la salle des fêtes en passant par l'église et le parc du château.
Ma cousine Marie Françoise est belle à ravir, Sud Ouest titre « le virus était dans le canard », mon site a dix mois et février 2006 se fait la malle à coups de vent hurlant… Je referais bien un « Grand Hôtel du Merdier »… Mais, bon ! Les Gallinacés et les Bourricots ne font pas bon ménage dans un poulailler squatté de biques et de lapins nains…
Je prêtais à ce « Télétété », d'étranges et imaginaires vertus. Il trônait sur une étagère, au milieu de bibelots, pots de couleur, stylos et pipes, n'était pas à vendre, sorte de mascotte d'une origine inidentifiable, d'une tête métallique et carrée préfigurant celle des « goldoraks » des gosses de la génération Sida Game Boy…
Haut comme une grande poupée de foire, articulé de manchons à rallonge, de ressorts spiralés et arborant un buste tank, il me semblait machine à communiquer avec son visage écran et ses yeux fenêtres reliés à des ondes invisibles porteuses de messages…
Le fait qu'il n'était pas à vendre me fascinait au plus haut point… J'imaginai un « papé milliardaire » couvrant le comptoir du bazar, de longs fafiots de dix mille, les yeux plantés dans l'émoi du commerçant… qui, doucement et dans un silence accablant de condescendance, repoussait les fafiots…
Dès lors, ce « Télétété » me mangeait la tête, devenait l'avenir du monde… Un projecteur de rêves, de mots et d'images, bien plus magique encore que la « machine à ciné » qui me racontait en dessins qui bougent, au plafond, l'histoire de la « Belle et la Bête », que mon père me passait, lorsque, la poitrine serrée de cataplasmes, une émotion souveraine m'étreignait l'esprit et le ventre à la vue de cette Belle si belle s'approchant de la Bête si peu bête le miroir retourné…
Assis sur mon site, « placardé » dans mes couches, le « moineau de mon âme » un peu raide et huileux au bout du bec, j'ai sous les yeux par un désordre débordant d'une table chargée de papiers, ma dernière analyse de sang : 1,53 de LDL alors que je ne devrais guère dépasser vu mon « profil », 1,38 ! Il me faudra donc « dégraisser », sans doute, sans doute…
Mais, au dessus du grand rideau d'arbres aux branches grises capillaires évoquant un immense réseau de fils enchevêtrés, dans ce ciel de février chargé de bourrasques, électrique et sans oiseaux

migrateurs, je ressusciterais bien le « Télétété »… Redessiné sur l'un des carreaux de la fenêtre !
Il n'est pas à vendre, ce « Télétété ».

Note : le « Télétété », il date de 1952 ou 1953, à Rion des Landes, où mon papé était receveur des Postes…

LES SMILEYS

De tous les « smiles » que proposent les forums du Net, exprimant des émotions caricaturées, il en est un qui me fait crever de rire à chaque fois… Même s'il fustige à dessein en une réponse brève, l'une de mes « élucucontributions »…
C'est ce petit gugus brandissant un panneau LDL, bien plus encore que cet autre gugus furax se cognant contre un bout de mur et exprimant ainsi une colère justifiée ou non… ou cette tête de « rabbit » blanc les oreilles dressées, qui souligne des propos plus ou moins drôles…
Dans le pire des cas, telle une censure fortement épicée de désapprobation et de « tu nous emmerdes », trois ou quatre LDL animés d'une danse de Saint Guy, assassinent le petit speach d' « Ixetruc »…
Comme chacun le sait de source médicale, du moins je le présume, le LDL c'est le « mauvais cholestérol » par opposition cependant naturelle et complémentaire, au « bon cholestérol », le HDL…
Si l'on peut avoir en son sang… et par extension en son esprit, trop de LDL, peut-on avoir aussi trop de HDL ? Parce qu'alors, si le HDL devait dépasser la dose naturellement commune à tant d'humains, je proposerais un petit gugus hyper sympa et tout de feu animé, arborant un panneau HDL…
Et oui ! LDL et HDL sont indissociables : l'un ne va pas sans l'autre. L'un est la nécessité, l'autre est le « caca » résultant !
Allez ! Osons le dire : le « top du top », n'est-ce pas un bon taux de HDL et un p'tit taux de LDL ?

LA LIBERTE D' EXPRESSION

La liberté d'expression ne devrait avoir pour obstacle que le jugement des tribunaux, soit cette sentence par laquelle, après débats contradictoires, plaidoiries et réquisitoire, l'attaqué se voit attribuer réparation.
Mais l'attaquant, s'il est saisi en justice pour ses propos et ses agissements sur la place publique, a-t-il les moyens réels de financer les frais de la procédure qui le poursuivrait, et d'assumer s'il était condamné, la réparation ?
L'attaqué, lui aussi, pourrait-il financer sa défense ?
Il est sans doute de ces attaques, de ces propos, de ces œuvres, et agissements… briseurs de vies et de destins.
Il en est d'autres qui dénoncent l'injustice organisée et soutenue par le pouvoir, s'élèvent contre les hypocrisies, les bassesses, les spoliations et les misères innombrables que, par égoïsme, lâcheté, intérêt ou indifférence, l'on refuse de regarder en face…
Et d'autres encore, perfides, jalouses, dénigrantes, qui humilient, déforment, influencent… sans aller toutefois jusqu'à briser une vie ou un destin…
La liberté d'expression, c'est donc la liberté de dire ce qui fait mal ou qui dérange. Mais c'est aussi la liberté de vendre ou de donner ce que l'on a en soi, comme on le fait avec les produits de son jardin, de sa terre, de son esprit…

En fait, la liberté d'expression a toujours eu un obstacle qu'aucune « éthique de la liberté », aucun gouvernement libéral ou autoritaire, aucune charte, aucun traité, aucune bible ou code, n'égalera jamais : celui de l'argent et du pouvoir des décideurs. En ce sens, la liberté d'expression est tributaire de l'argent : un salaud qui pollue par ses propos alors que l'on avait soit disant décrété que ça ne devait pas être diffusé, s'il est « riche à crever » et reconnu parce que l'on a mis son « talent » à la mode, s'arroge le droit de dire ce qu'il veut… et de faire sa fortune avec…
Eh bien, cette « liberté » là… Qu'elle existe certes, mais qu'elle soit combattue !

TANT QU'ON IMMOLERA DES HOMMES

Le monde avait changé : une forme de pensée « assez novatrice » supplantait peu à peu l'ancienne et universelle « pensée unique »… Cependant, la « pensée unique » avait encore de nombreux adeptes. Alors, la « nouvelle pensée », pour prouver au monde qu'elle n'était pas unique, immola quelques uns de ses représentants…

Le monde n'avait pas changé !

Le monde ne changera jamais…

Le monde périra.

Dans la pensée actuelle, qui prétend –et semble le prouver –s'articuler autour des « Droits fondamentaux » et de l'idée d'un « Développement Durable », il est un devoir particulièrement médiatisé : celui de « mémoire »…
Mais il est aussi, rentabilité, mondialisation et concurrence obligent, de ces « droits fondamentaux » que l'on bafoue.
D'autre part, l'obsession de la sécurité absolue et d'une « aseptisation » généralisée de notre environnement, prend une si grande dimension dans les préoccupations d'une catégorie « relativement privilégiée » d'humains, que ces derniers accepteraient sans aucune opposition une restriction de leurs libertés.
Ainsi, dans la crainte d'une généralisation de la violence et de la délinquance, sont à l'étude des projets qui visent à prévenir les risques sociaux : dès l'âge de 3 ans par exemple, le comportement « anormal » de l'enfant, serait recherché, puis identifié et ensuite « rectifié » par un conditionnement approprié, ou même par des traitements thérapeutiques à base de médicaments nouveaux dans le genre de ceux que l'on prescrit aux névrosés et psychotiques.
Comment ne pas craindre, par la généralisation de tels projets, une « dérive » programmée à l'échelle planétaire vers une humanité vidée de ses rêves, de ses émotions, de sa capacité de résistance à la soumission et de ses possibilités naturelles d'évolution ?
Contre un tel « projet de société » dont un seul petit nombre de privilégiés serait bénéficiaire puisque désormais détenant tous les pouvoirs ; il y a bien là un combat planétaire à mener, dont l'enjeu est l'existence même d'une humanité… humaine !

Il est un fait, de nos jours, particulièrement représentatif de l'hypocrisie de ceux qui prétendent se référer aux « Droits fondamentaux »…
La condamnation à 3 ans de prison de l'historien et intellectuel David Irving pour négation de l'existence des chambres à gaz, en est à mon avis un exemple. Certes, une telle condamnation me parait juste : il est en effet scandaleux qu'un intellectuel jouissant d'une « surface financière » et d'une notoriété puisse se permettre au nom de la liberté d'expression, d'avoir des propos diffamatoires et propagateurs d'idées racistes ou xénophobes… que le pouvoir de l'argent et de la notoriété l'autorise à diffuser en dépit, précisément, d'une reconnaissance des « Droits fondamentaux ».
Mais, pour un intellectuel ainsi condamné, combien d'autres, intellectuels ou « grands décideurs » de l'économie mondiale –par ailleurs affiliés à des organisations maffieuses –ne jouissent-ils pas d'un statut de privilégiés dans les « cours » diplomatiques et princières, alors même qu'ils

orchestrent d'une manière organisée, toutes les « invasions barbares » ?
De même que les représentants d'une « nouvelle pensée » immolent quelques uns des leurs afin de prouver qu'ils n'instaurent pas de « pensée unique », les représentants de la « pensée officielle » immolent l'un des leurs, parfois, afin de crédibiliser cette « pensée officielle ».
Il y a aussi un combat planétaire à mener contre toute pensée qui tendrait à se généraliser d'un bout à l'autre de la Terre, que cette pensée soit nouvelle, officielle ou affiliée à une idéologie. L'enjeu d'un tel combat est l'existence même, dans toute sa diversité, de l'évolution de la pensée.

Tant qu'on immolera des hommes, il n'y aura jamais de pensée en évolution. Au risque de me faire lyncher ou d'avoir à me contredire, je choisis le pardon… Non pas parce que ce « serait bien », mais parce que je le sens !

LA SCIENCE FICTION AUJOURD'HUI…

Si j'étais un auteur de science fiction produisant bon an mal an, deux ou trois romans, je ne me « mouillerais pas »…Mes histoires ne se dérouleraient pas en 2050, 2100 ou 2400. Je franchirais carrément un ou plusieurs millions d'années : aucune « postérité » n'ira jusque là, et ne se trouvera donc confrontée à une réalité fort différente… ou inexistante.

LE CULTE DE TOI

J'ai le culte de toi parce que tu es authentique et unique.
J'ai le culte de toi, même si je te combats par nécessité de survie.
J'ai le culte de toi, par amour ou pour exister.
J'ai le culte de toi, même par violence contre toi et ce qui me fait horreur en toi.
J'ai tellement le culte de toi que je n'en vois plus si tu es homme ou bête.
J'ai le culte de toi parce que tu n'es pas moi et que tu es donc l'ailleurs.
J'ai le culte de toi parce que je suis enfermé en moi comme un cosmonaute prisonnier dans sa coque de survie au milieu de l'océan cosmique et que je rêve de toi.
J'ai le culte de toi parce que je vais mourir et que tu me survivras
J'ai le culte de toi qui n'est pas encore né.
J'ai le culte de toi parce que tu es ma seule chance d'éternité.

A PROPOS DE « VISAGES »…

Ainsi avez-vous lu, Ishtar et Atélécrit, « VISAGES ». Ce que je ne sais pas, c'est si vous avez seulement lu le texte figurant dans ma page membre ou en forum « premier chapitre », ou si vous avez lu le texte encore inachevé à ce jour, sur mon site.
Avec une certaine émotion je l'avoue, j'ai lu la réponse d'Atélécrit relatant quelques uns de ces souvenirs d'école, effectivement très proches de mes propres souvenirs.
J'ai écrit « Visages » entre juin et septembre 2000, sur six carnets de cent pages. Ces six carnets ont été en grande partie rédigés en deux lieux qu'à l'époque je qualifiais de « mythiques »… Et qui, dans mon esprit, le sont toujours.
L'un était ce chemin de onze kilomètres reliant Lesperon et Lévignacq dans les Landes, chemin que je parcourais en vélo tout terrain dans un paysage tel qu'il n'en existe nulle part ailleurs en Pays de Born et Marensin : bruyères et genêts, pinèdes et chênaies entremêlées, sous bois épineux, étangs,

sable blanc ou cendre, landes et marais… dans une variété de tons, de lumières, de sols, de feuillages et d'essences que ce chemin difficile et accidenté m'invitait à découvrir d'un regard toujours neuf, à chaque détour.
L'autre était cette plage de Contis où, de longues heures durant, j'écoutais l'océan dont les vagues aux crêtes blanches se brisant sur le sable me semblaient chargées de voix, de confidences, d'histoires de visages… J'étais, pour ces visages proches ou lointains, brassés, fondus et roulés dans les vagues, jetés par milliers sur le rivage, ce confident inespéré : celui auquel on peut tout dire, celui qui peut tout entendre, de ce qui, en général, n'est jamais dit.
Alors, en ces lieux, tout revenait de ces visages de mon enfance, et de ces situations, et de ces voix, et de l'intérieur de ces êtres, tel que cela fut jadis perçu, et, comme « numérisé » en petites images vivantes dans le « disque dur » de la mémoire.
Je sentais que « écrire ces visages » devenait une nécessité. Non pas parce que j'étais dans un « retour d'écriture » en un ressenti particulier à cette époque de ma vie si emplie d'interrogations, de doutes et de « mal être »… ou que j'aurais eu un penchant subit pour le récit autobiographique ; mais essentiellement parce que ces êtres là, qui m'avaient fait tel que je suis et que j'avais tant aimés pour ce qu'ils étaient, je sentais que je devais témoigner de leur existence, témoigner de ce qu'ils furent, et, à travers ce témoignage, faire passer un message : leur message…
Je n'envisageai donc pas d'écrire un récit uniquement et communément autobiographique tel que beaucoup de gens en écrivent d'excellents, de bons… et de moins bons… Mais plutôt un récit en lequel les personnages dont je parle sont les acteurs essentiels de l'histoire racontée.
Dès lors, je pris conscience, à mesure que j'avançai dans le récit, de la difficulté qu'il y avait à transcrire ce qui réellement fut…
L'on ne « ressuscite » du vécu et des émotions, bien souvent, qu'à travers ce que nous éprouvons aujourd'hui, et, si la faculté que nous avons de transcrire s'est enrichie des mots que nous n'avions pas trente ou quarante ans plus tôt, nous avons en fait perdu l'essentiel de ce qui fut jadis : l'authenticité.
Tout a donc commencé le mardi 21 septembre 1954 avec le visage de ma première maîtresse d'école… Trois jours plus tard remplacé par celui d'une « Madame Basile », qu'au lieu de détester parce que ce visage était sévère, surmonté d'un chignon blanc très strict, et que cette dame était étroitement enserrée dans un immense tablier à carreaux lui descendant jusqu'aux chevilles… je me mis à aimer quand même ! Je lui pardonnai d'avoir effacé par sa présence en apparence si revêche, le ravissement que j'avais eu trois jours plus tôt, de cette jeune femme si jolie et si bien habillée.
Après tout, cette madame Basile, lorsque j'ai préféré rester tout seul dans sa classe au lieu d'aller dans la cour de récréation, elle ne m'a pas dit « Allez ouste, dehors ! » Je sentais qu'il y avait dans sa sévérité, dans la raideur de son maintien, dans sa « vision du monde », quelque chose de différent… Je ne savais pas encore que c'était « l'essence d'un être ».

LA BEAUTE DE VOS AMES

Uniforme, Jipi, Piétra, Papillon, Marine, Fleur du mal, Silence… … … tous ces noms me font rêver : je les imagine visages, regards, voix, rivages…
Les solitudes viennent trembler en ces noms comme des oiseaux mouillés au creux de mains délicates, s'y détendre et oublier la faim qu'elles ont d'y exploser tout ce qu'elles contiennent pour ne souffler entre les doigts de la main que leur haleine d'oiseau. Mais cette haleine d'oiseau est plus qu'une confidence : c'est un âme toute entière… Inexplosée, mais sans fin tendue dans la joie qu'elle a de se laisser accueillir.
Comme dans la chanson de Mouloudji « Un jour tu verras on se rencontrera », je ne sais quand, mais nous serons tous réunis…
Comme dans la chanson de Françoise Hardy « L'amitié », nous serons ces oiseaux de passage dans

le même petit coin de ciel…

Jipi comme un professeur de Lettres hors norme dans un lycée pas comme les autres où l'on est en classe comme dans un train des Andes à 4000 mètres d'altitude…

Uniforme comme une ravissante hôtesse d'accueil en uniforme sobre et chic dans une auberge de jeunesse ouverte à toutes les jeunesses du monde de 7 à 77ans et avant et au-delà…

Piétra comme un grand oiseau blanc au dessus d'un rivage dans une éblouissante éclaircie après le passage d'une tempête hivernale…

Papillon avec ses ailes immenses aux couleurs fortes et tendres comme ce papillon géant qui depuis des milliers d'années voyage entre le nord de l'Amérique et ces vallées Mexicaines où il passe l'hiver…

Marine comme une Méditerranée profonde, chaude et lumineuse, aux rivages bercés de toutes les Cultures…

Fleur du mal dont on ne sait le mal parce que dans le cœur de cette fleur il n'y a pas le mal du monde mais peut-être ces vers ou ces mots que l'on attend…

Silence, ce « bruit que personne n'entend » mais qui chante comme un torrent de montagne que les battements de cœur de pieuvre des orchestres de fêtes d'été n'écoutent jamais…

Et encore bien plus que tout cela, au-delà de ces images et de ces espérances de vous qu'il m'a si fort plu d'avoir le temps de quelques tours de pédales sur mon vélo… La beauté de vos âmes que je sens, que je respire, comme une très douce haleine, une salive océane follement enivrante…

Dimanche 5 Mars 2006, lors d'une promenade à vélo, près de Mugron dans les Landes, sur une berge du « grand étang des ragondins » et sous un soleil froid de fin d'après midi… Il neige dans le nord de la France, dans deux semaines c'est l'équinoxe, et le grand papillon aux couleurs fortes et tendres fera bientôt le grand voyage des vallées Mexicaines au nord de l'Amérique. Les trains des Andes ont-ils encore près de leurs fenêtres, à 4000 mètres d'altitude, ces visages cuivrés aux yeux qui parlent comme des voix ?

CASSIOPEE SUR LE BILLARD … (mars 2006)

" Kézako cé titre ? " comme on écrirait en texto sur un portable ?
Si je vis sans texto et le " portable " sur le dessus d'un buffet plutôt qu'à ma ceinture ; je ne vis pas sans " Cassiopée " qui, au dire de ma femme, serait ma " maîtresse "…
Or, Cassiopée est mon outil permanent de " création littéraire " si je puis dire, ma " porte des étoiles ", ma " rampe de lancement "…
Un halo blanc de cercles concentriques, un " écran de départ " tout brouillé…et quelques hachures roses balayant l'écran, tout cela ne m'empêchant pas cependant de travailler, finissait à la longue par m'inquiéter. J'envisage de progresser dans mes compétences informatiques notamment en traitement du son et de l'image. Et un écran brouillé, avec des couleurs dénaturées qui scintillent, cela ne convient plus à mes projets.
Sur ma demande, un technicien vient donc de prendre en charge mon ordinateur afin de " l'opérer " en atelier.
Privé de Cassiopée pour une durée indéterminée, je suis comme l'artificier ayant à ses pieds des caisses de fusées et quelques " pétards en bricolage ", mais sans rampe de lancement… Autrement dit isolé du ciel, de l'espace et de tous ces visages virtuels dont je recevais avec une certaine émotion les éclairs !
Quelle galère que ce ciel plombé devenu soudain si bas, sans étoiles et sans sourires, fermé comme par une voûte métallique ! Ishtar, Becdanlo, Jipi, Uniforme, Atélécrit, Detroiter, Fée du logis, Papillon, Claudy…et tant d'autres petits amis du grand ciel bleu, je me languis de vous comme une fille de village en mal de son amoureux de la ville et je crayonne sur un carnet d'écolier mes tendresses, mes espérances, mes folies, mes rêves et tout ce que le monde tel qu'il est me suggère…
Et dire que j'ai passé trente ans de ma vie entre les murs de trente carnets, dans le désert de

centaines de lettres et l'espérance de visages dont je ne recevais jamais de messages ! Trente années d'écriture et de vie intérieure avec, de ci de là, quelques terres habitées de ce que j'y rêvais de rencontrer…mais toujours trop " courtes ".
Cassiopée ouvert sur le Web m'a donné ce que jamais aucun pli déposé par le facteur dans ma boîte aux lettres ne m'avait envoyé : vos réponses et vos messages apparaissant sur l'écran comme des " navettes spatiales " voyageant à la vitesse de la lumière sans longue et vaine attente…
Vint en effet un jour, depuis deux ans déjà, où je me suis lassé d'espérer ces réponses sous enveloppe qui ne venaient jamais, ou tout au mieux pour quelques rares d'entre elles me parvenaient à dos d'âne au bout de deux ou trois saisons.
Le seul " hic ", mes chers amis, c'est que par Cassiopée je ne puis ni vous voir ni vous toucher : vous êtes virtuels comme une réalité empreinte d'essence et d'esprit mais impalpable, ineffleurée de mes doigts et de mes regards. Une réalité qui existe cependant, avec le visage qu'elle a et ce dont elle est habillée…

Je définis ici mon projet en trois actions associées ou complémentaires :
--Rendre accessible la totalité de mes œuvres en consultation libre et directe par l'intermédiaire de mon site personnel déclaré et protégé. A ce sujet, je ne diffuse rien de moi dans les forums qui n'ait été au préalable publié sur mon site à l'exception de petits mots, de réponses ou de commentaires ne justifiant pas une protection particulière.
--Lire mes textes en public et en des lieux appropriés tels que bibliothèques, médiathèques, collèges et lycées, place publique, cafés, rue, soirées privées entre amis sur invitation, manifestations culturelles ou artistiques…
--Réaliser et diffuser des enregistrements sur cassettes audio, CD ou DVD, de mes textes accompagnés d'images, de clips vidéo, de paysages, de petites mises en scène ou situations et de musiques.
Je reste donc ouvert à toute proposition qui irait dans le sens de mon projet…

Mais, bon !… Ce n'est qu'un projet ! Dans l'immense diversité de tout ce qui se réalise en ce monde, dans le contexte actuel et évènementiel de si importants enjeux économiques et sociaux, alors que notre avenir se déconstruit plus qu'il ne se construit, que s'ouvre une ère incertaine et chaotique, je mesure d'autant plus qu'en d'autres époques passées la vanité de certaines aspirations… Alors je comprends l'indifférence du plus grand nombre d'entre nous à l'expression de ces aspirations, ainsi que la difficulté qu'il y a à les rejoindre, les identifier, les mieux connaître, les découvrir.
Pour un artiste ou un écrivain, la grande question qui se pose n'est pas, je crois, dans le fait de l'utilité ou de l'inutilité, de la reconnaissance ou de la non reconnaissance de ce qu'il réalise… Mais dans la nécessité qu'il sent en lui de produire. Imaginons un " écrivain cosmonaute " prisonnier dans une " coque de survie " après le naufrage de la nef qui le transportait, lui et ses compagnons de voyage… Un écrivain cosmonaute tout seul et certain de sa disparition très proche : je crois qu'il écrirait sur un carnet de bord, un carnet qui sans doute, n'aurait aucune destination.

SOUVENIR D'ASSEMBLEE GENERALE A LA SOCIETE LITTERAIRE

Il est de ces êtres, que l'on rencontre une ou plusieurs fois dans notre vie, et qui s'inscrivent dans notre mémoire personnelle de la même manière qu'une légende entrant dans la mémoire collective d'un peuple… Non pas que ces êtres aient été fondamentalement différents de ce que nous sommes, mais sans doute parce qu'ils avaient en eux, quelque chose d'eux seuls qui nous rejoignait alors même que nous ne le savions pas : cette part de merveilleux et d'inconnu, devenue soudain accessible et crédible, traversant la vie et le temps…
L'histoire et l'avenir d'un être, d'un peuple ou d'une civilisation, sont-ils possibles sans légende ?

Du temps où je me rendais en moyenne une année sur deux à l'assemblée générale de la société littéraire de la poste et de France Télécom, société dont j'étais à l'époque le délégué pour le département des Vosges de 1985 jusqu'en 1998 ; je rencontrais André Guérin qui lui, représentait la société littéraire pour la région Picardie.
Nous nous rencontrions un jour de mars assez proche de l'équinoxe au 20 avenue de Ségur à Paris, là où siège l'Autorité Postale.
André Guérin aurait pu être mon père. C'était un homme généreux, cultivé, mais très simple. Il avait été facteur, puis receveur distributeur de la Poste dans une bourgade de Picardie. A la retraite depuis une vingtaine d'années, il lisait des centaines de livres et faisait paraître une revue de qualité, tant par la présentation que par les textes soigneusement sélectionnés.
Chaque fois que nous nous rencontrions en ce jour de mars lors de l'assemblée générale annuelle, nous étions lui et moi, inséparables bien que faisant partie d'un même groupe, avec Josette Rasle la secrétaire et Henri Mouet du centre de tri postal de Paris PLM.
Après les discussions et les travaux de l'assemblée générale du matin, venait le repas de midi, gastronomique et plantureux, arrosé de bons vins, dans une atmosphère conviviale et chaleureuse où chacun avait l'occasion de s'exprimer…Rires, plaisanteries, petites anecdotes et bons mots fusaient de toute part. Dames et demoiselles " sur leur 31 ", coiffées à ravir, souriantes et loquaces n'en finissaient pas de nous émerveiller, André Guérin et moi, alors qu'Henri Mouet et quelques messieurs " bien allumés " de vins de Bourgogne ou d'Alsace, semblaient faire " bande à part ", joyeusement attablés autour de Gabriel Rémy, l'auteur de " Cochebille " qui avait gagné le " Prix Découverte ".
Lors de cette réunion annuelle en 1998, avant mon départ des Vosges pour les Landes, je fis part à André Guérin durant la visite guidée au Louvre, de ces émerveillements et de ces émois qui m'avaient si agréablement saisi en la présence, ne fût-ce que d'un bref instant, de ces femmes aux si jolis visages et si bien habillées venues de leur Aquitaine, de leur Provence ou de leur Bourgogne natale…
" C'est fou " lui dis-je, " ce que l'on peut se sentir inspiré, loquace, et empli de bien être lorsque visages et voix féminines, étoffes, rubans, écharpes, jolies robes, imperméables et manteaux légers, sacs à main et talons hauts participent à cette fête de l'esprit et du cœur où l'on se sent accueilli et convié avec autant de gentillesse et de délicatesse spontanées ". J'évoquai en particulier Josette Rasle et Martine Rauzet, les deux secrétaires de la société littéraire. Nous nous marrions comme des gosses et en ce moment là je sentais le temps s'élargir et ralentir comme un balancier d'horloge comtoise qui va s'arrêter. Nous nous regardions tous les deux, notre demi de bière à la main, assis à la terrasse du bar du Louvre, nous fûmes un instant sans voix, sans doute perdus l'un et l'autre dans nos pensées. Tout au dessous de la terrasse du bar, dans le grand hall, s'allongeaient des colonnes de visiteurs de tous les pays du monde, nous percevions d'étranges et agréables musiques qu'une lumière d'après midi et qu'un murmure d'humanité traversaient d'ondes bienfaisantes… A quelques " encablures " de la " bulle " que nous formions ; lui, André Guérin, l'ancien facteur Picard féru de littérature, qui aurait pu être mon père ; et moi, le Vosgien d'origine Landaise qui aurait pu être le fils du facteur Picard ; nos " belles " formaient une autre " bulle "… une " bulle " florale.
Du coup, le balancier de l'horloge comtoise venait de s'immobiliser en une éternité habillée et visagée à ravir…
Rompant le silence qui nous unissait, j'eus alors cette question : " A l'âge que tu me dis avoir, toi qui pourrais être mon père, ça te fais quoi ces jolies créatures ? "

Il me répondit : " Oh, tu sais, à mon âge, ça me fait pareil qu'à la vue d'une jolie fleur " !
Et je lui déclarai : " Eh bien moi je n'en suis pas encore tout à fait là ! Et j'ai beau me sentir une belle âme, les jolies fleurs comme tu dis, avec leurs essences et leur verdure de dimanche après midi, elles me picotent drôlement le petit bout et je me jetterais bien entre leurs pétales ! »

Après la promenade ou la sortie traditionnelle se tenait, en une vaste salle de réunions, au Ministère ou en un autre lieu de la capitale, de 18 heures à 20 heures 30, le " grand cocktail géant " qui précédait la " Soirée Spéciale ", dédiée cette année là à Arthur Rimbaud…
André Guérin, pour sa part, ne participait guère en général, ni au cocktail ni à la soirée. Il devait alors regagner par le train sa Picardie natale, après une journée bien remplie, quelque peu éprouvante pour lui étant donné son âge et sa santé.
Nous ne nous sommes plus revus. Nous avons eu seulement deux ans plus tard, un échange de lettres… Je demeurais alors à Lesperon, dans les Landes et je n'étais plus délégué de la société littéraire.
André Guérin est-il aujourd'hui une " chrysalide ", légère et transparente comme l'azur, suspendue entre les plis d'un voile d'éternité ?
Et toutes ces " jolies fleurs ", dont les visages et les verdures de dimanche ont si délicatement embrassé mon regard, vers quelles saisons ont-elles voyagé, diffusant ces essences d'elles dont mon esprit est toujours amoureux ?
Au cocktail et à la soirée, je ne quittai pas d'une semelle mon ami Henri Mouet, le délégué de Paris PLM, qui " incendiait " à sa manière les " huiles " de la haute congrégation, vidant les verres de punch, grillant force clopes à bouts dorés et engloutissant les petits fours salés et sucrés…
Un acide, un amer, un noir au grand cœur…et d'un esprit fécond, aussi féru de littérature qu'André Guérin, cet Henri Mouet, avec sa dégaine de Philippe Noiret !
Il me disait : " Il y a trop d'orgueil et d'hypocrisie là dedans ! Ce sont toujours les mêmes qui parlent et qu'on publie " ! Suivaient quelques propos salaces ternissant les étoffes de ces belles dames et griffant les jolis visages… Mais il avait tout de même de bons mots, et quelques gentillesses pour de rares copains à lui qui, à son sens, eussent mérité davantage de reconnaissance. Il me disait encore : " Toi, tu fais pas de bruit, on te voit qu'en petit comité, mais t'es fidèle, tu viens presque tous les ans et tu joues pas des coudes autour de la " sainte table " où se pavanent comme des dindons ces beaux messieurs du Ministère " !
" C'est vrai ", lui ai-je répondu, " je ne me vois pas prendre la parole sur l'estrade devant tous les invités et les participants de la soirée…T'as raison : c'est plus sympa et plus convivial en petit comité, quand tu te sens accueilli dans des visages et des regards amis ".

Dans la première partie de la soirée, étaient présentées les œuvres de quelques adhérents de renom, les récentes publications de revues régionales, les programmes festifs, les sorties culturelles, les expositions et les salons. Un intermède entre les séances de dédicaces, les discours et les questions aux auteurs, et l'inévitable palmarès pour l'attribution des prix, présidé par l'une des deux charmantes secrétaires en robe de cérémonie, invitait quelques uns d'entre nous dans l'assistance à lire les textes ou les poèmes " de son cru "… Toutefois, ces lectures en public avaient au préalable fait l'objet d'une sélection. Et notre ami Henri Mouet ponctuait à voix basse mais suffisamment audible de propos acides ou frondeurs les silences, reprises, hésitations ou " cafouillages " des lecteurs émus.
Il n'est jamais facile de lire ses propres textes en public : la passion, le ton et l'émotion avec lesquels on les lit devant un public parfois inattentif ou distrait, ou le plus souvent dispersé dans des perceptions très diverses ; ne sont que rarement en symbiose parfaite entre l'auteur et un public… qui n'est pas vraiment son public.
Certes, ce que l'on met de soi dans le texte lu ne doit pas à mon sens, extérioriser ou imposer au public cette émotion que l'on croit souveraine et qui ne sera pas forcément partagée… Mais plutôt s'écouler vers le public comme une eau qui chante, jaillie de sa source et dont la voix, le rythme et le ton s'efforcent de rejoindre ce qui relie entre eux les gens…

Nous eussions préféré, Henri et moi, assis au dernier rang de fauteuils bleus de l'auditorium, entendre des textes plus " musclés ", plus novateurs, plus créateurs d'atmosphère. Mais nous savions qu'en dépit d'une convivialité reliant des sensibilités diverses, nous étions immergés dans le courant du monde, un courant immuable coulant de son eau habituelle et aseptisée…

Et vint pour clore cette si belle journée printanière, la seconde partie de la soirée, consacrée à la vie et à l'œuvre d'Arthur Rimbaud.

Je ne savais pas encore que c'était la dernière fois que j'assistais à l'assemblée générale de la société littéraire de la Poste et de France Télécom…

J'ai su, autant pour André Guérin que pour Henri Mouet, le drame de leur vie… La grande blessure, celle dont la cicatrice ne s'efface jamais. Et ce rêve immense avec lequel on finit par s'en aller tout seul dans la " chrysalide "…

Tous deux vivaient désormais séparés de l'être qu'ils avaient aimé : un fils pour André Guérin, et un ami pour Henri Mouet.

J'ai compris que le temps d'une journée de mars, j'avais été pour l'un comme pour l'autre, cet ami et ce fils…

… Post scriptum : André Guérin n'est plus de ce monde… Et je n'ai d'autre contact avec la Société Littéraire de la Poste et de France Télécom, que par la revue « Missives », à la quelle je suis abonné… [Dernier texte de moi, paru dans « Missives », en 2005 : La tortue]

LA PAQUE DES CHRETINS

A Manikéa festoyaient à la Pâque les Chrétins en famille autour du Grand Œuf Géant en chocolat.

Et, du grand œuf pété, se répandaient sur la nappe Bohons et Mohovés, petits santons en sucre coloré que l'on allait croquer, qu'ils fussent Bohons ou Mohovés…

L'on s'était crêpé le tempérament pour décider si le Grand Œuf Géant serait en chocolat noir ou en chocolat au lait, s'il y aurait plus de Bohons que de Mohovés ou l'inverse.

Enfin l'œuf était là, sur la table, et Asturpion, de sa trentaine en CDI chez Titeuf and Cie, bénissait devant la famille recomposée les rondeurs de l'œuf avant de l'occire d'un coup de manche d'opinel.

On s'en foutait chez Asturpion la trentaine bien dans ses baskets le plateau – télé sur le canap'…du CPE, de l'avenir du monde, des grèves et des manifs, de la pollution et de la couche d'ozone ! L'œuf il était en promo à Champion, avec un énorme ruban bleu et un nœud à grandes oreilles ! Ce qu'il fallait c'était, pour l'Août prochain, un peu de « Thune » pour se payer la Costa Brava et avant juillet si possible la chaîne Hi Fi de Conforama à prix cassé.

« Ah ! le SDF devant l'Intermarché ! S'il allait au moins acheter son magnum de blanc ailleurs qu'à Intermarché après avoir fait la manche ! »

« Ah ! Ces jeunes trou – du – cul des banlieues pourries, s'ils foutaient pas la merde ! »

« Et tous ces Africains qui passent Gibraltar à la nage, ils vont voir l'eldorado que c'est l'Europe ! »

C'est la pâque des Chrétins dans un meilleur avril que les avrils du Second Empire ou de l'Inde profonde.

C'est la pâque des Chrétins qui ne croient qu'à la Thune.

C'est la pâque des Chrétins où l'on en écrête des rêves et des rêves…

C'est la pâque des Chrétins où l'on s'en violace la crête à la vue de toutes ces poules qui

n’avancent pas dans la foule !
C’est la pâque des Chrétins où l’on rit de Blandine dans l’arène.
Mais, Chrétin ! Tu es peut-être mon frère, mon fils, mon ami, mon copain…ou un simple clampin de passage !
Alors.. Vais-je passer ma vie entière à me violacer la crête de toute cette pâque de Chrétins ?
Et si je t’aimais quand même ?

PETEDEVANLEFRIGOQUIBAILLE…

Il fut au cœur de ce dernier hiver de neige et de glaces vers la fin d’un janvier qui n’avait rien à envier aux janviers de guerre en Russie d’il y a un demi siècle… Un triste avorton d’Hememene qui menaçait de ses virulentes et puantes diatribes de sévir tout de crasse et de bave dans les forums du Web…
Eut-il montré le bout de sa patte griffue aux coussinets vérolés en ouvrant la porte d’Alexandrie ou d’autres portes encore, que nous l’eussions accueilli, cet Hememene, à bras raccourcis !
Un tiède et fringuant avril, de ses tendres et jeunes feuilles, de ses petites fleurs des prés et de ses jours caracolant en écharpes de lumière chaque matin et soir plus longues, semble avoir à jamais exilé ce Hememene dans le désert de sa préexistence… Car il était bien « préexistant », ce Hememene ! Et tous les « préexistants ne naissent pas !

Mais voici un Nouveau… Enfin, l’idée d’un nouveau, à dire vrai : Pètedevanlefrigoquibaille, de son pseudo.

Pètedevanlefrigoquibaille a cependant une belle âme !
Pètedevanlefrigoquibaille dans les forums littéraires ça jette un froid dans les chapitres variés où les filles chic et les mecs distingués n’ont point de ces mots avariés.
Pètedevanlefrigoquibaille pour un pseudo c’est un peu lonlong mais bon… ça louffe en musique de tripes pour faire peur aux fausses belles âmes et aux trico – tricotrices de mots racés avec encore l’haleine et les senteurs de la nuit en pyjam’ au p’tit dèj’…
Pètedevanlefrigoquibaille à l’âme pourtant si délicate s’est humé le revers de deux doigts de sa main à ces visages surgis de ses rêves…
Pètedevanlefrigoquibaille, de quel accueil te faut-il ouvrir notre esprit et notre cœur, nos humeurs, nos délires…et nos gentillesses même ? Nous qui ne sont pas ces « fausses belles âmes » que tu pourfends de ton intestine musique !
Et si tu nous avais enfin trouvés, Pètedevanlefrigoquibaille, nous, ces êtres aux rêves fous et généreux, ces rêves absolus auxquels tu ne croyais plus ?
Ne changerais-tu pas de pseudo ?

A PROPOS DE LA PAQUE DES CHRETINS

Dans mon texte initial j’écrivais « Paque » et non « Pâque ». le logiciel de traitement de texte Word incluant certaines corrections automatiques d’orthographe, m’ a donc imposé d’office l’accent circonflexe, que je n’ai pu supprimer volontairement.
Dans mon esprit, « Paque » par extension à la Pâque des Chrétiens représente le foi du monde en des valeurs essentiellement matérialistes, foi soutenue d’ailleurs par une forme de « pensée unique ».

Les « Chrétins » ne sont pas, exactement, des crétins, mais ils sont comme des faux Chrétiens, des faux Musulmans ou tant d'autres « faux tout ce que l'on veut »…

SUR LES FORUMS 2

UN CHAT EST-IL ENCORE UN CHAT ?

A force de ne plus appeler un chat un chat, le chat n'est plus perçu comme un chat.
La loi actuelle est faite d'un arrangement de mots que l'on peut interpréter de toutes les façons et en particulier de ces façons qui servent au mieux l'intérêt privé tout en laissant croire que l'intérêt du plus grand nombre est préservé…
A force de ne plus appeler un chat un chat, l'on a battu tous les records d'hypocrisie.
A force de chatouiller le trou de bale des gens avec le petit doigt, un sourire angélique, un regard et des mots à nous faire éjaculer en 10 secondes ou mouiller la culotte avant d'avoir rosi, on ne sait plus ni la merde, ni les hémorroïdes ni le sang… Et la pensée même se délite ; les modes et les intellomanes font du chat un minou et non plus un bouffeur de souris !
Oh ! Cinquième république ! Les euphémismes te perdront ! Oh ! Sens du monde ! Tes olives bien huilées doucement enfoncées dans le trou de bale sont de petites taupes vertes…
Si la loi est si trouble dans l'arrangement de ses mots et si les Saigneurs saignent avec des lancettes en sucre d'orge ; alors même la précarité se fait pain et vin… pain d'une farine dévitalisée et vin coupé d'eau plate.
Eco – éco l'escalope de dinde !
Top – budget le riz cantonais !
Flash – ball les fusils mitrailleurs !
Il faut tuer doux par les temps qui courent !
Eclipser les traumatismes crâniens que des rangers égarés ont provoqué !
Faire de la « Thune » avant même la tonte… puisque tonte il y aura !

MUGUET JOLI

Ne laissons pas se faner ces si jolis petits brins de muguet que de belles visiteuses ont reçu, heureuses et émues…
Et, tout au long de l'année, que persiste le parfum si délicat, à nul autre pareil, de ces si tendres clochettes… Ce parfum que j'apparente à une haleine très douce, enivrante, subtile et intime d'une âme très belle ; ou au souffle léger, caressant et réconfortant d'un esprit accueillant !
Essence de féminité, dirais-je ! Petit choc très chic lorsque passent ces visages d'une seule fois même, qui nous ont plu au-delà de toute raison… Et lorsque nous nous sentons si intimement reliés aux êtres que nous aimons !
Mais la féminité à elle seule, aurait-elle ce pouvoir au dessus de tous les pouvoirs du monde ? Ce pouvoir magique, qui bien plus que celui de la séduction, est celui de la guérison de tous les maux qui nous rongent ?
Non, je ne le crois pas… A moins qu'il n'y ait en tout homme même le plus viril qui soit, une part de féminité.
En définitive je crois que l'homme est l'égal de la femme, et d'une telle façon que ce qu'il peut exprimer est aussi fort que la féminité.
Allez ! S'il vous reste encore ce 5 mai, quelque brin de muguet… Même un peu jauni, dans un petit vase sur une étagère ou ailleurs dans votre maison, sentez le ! Humez le ! Et tendez votre esprit à l'écoute de cette tendresse, dans l'haleine de ce qu'il y a de plus beau au monde ! Et mieux encore : si vous en avez dans votre jardin, protégez le afin qu'il vive aussi longtemps, toutes proportions gardées, que la vie d'une très jolie vieille dame bien habillée…

Lettre à un membre de Passion des Mots…

Je t'écris en message privé car, même sur un forum aussi accueillant que celui de Passion des Mots, je ne souhaite pas toujours m'exprimer sur la place publique.

Revenons, le temps de ces lignes, quelques années en arrière. Alors que l'édition en ligne, les sites personnels, les blogs et les forums n'étaient pas légions et que sur le Web, naviguaient bien moins d'internautes qu'aujourd'hui.

Il était courant, et presque comme un « passage obligé », pour un auteur, de recourir aux services d'un éditeur pour être publié.

Les « grands éditeurs » parisiens genre Gallimard, Le Seuil, Albin Michel et compagnie, ne publiant que des auteurs connus (ou nouveaux mais prometteurs quant au tirage et aux ventes espérés), la plupart des écrivains s'adressaient – et s'adressent encore de nos jours – à des éditeurs à compte d'auteur.

L'on envoyait donc par la poste son manuscrit dactylographié ou rédigé en « traitement de texte », à plusieurs éditeurs. Puis l'on attendait deux mois avant de recevoir une réponse. Alors commençait la « grande aventure » : épreuves à corriger, bon à tirer, impression du livre, service de presse, référencement… Un an après, fin du contrat : sur les 300 ou 500 ex produits, les invendus au pilon ou rachetés par l'auteur.

Je n'en dis pas plus… J'en ai déjà assez dit et écrit jusque là, à ce sujet !

Si nous en étions au même point aujourd'hui, je renoncerais à dépenser quelques milliers d'euro pour voir mon livre publié à 300 ex, et dont 5 ex seraient exposés pendant trois mois à la maison de la presse à Tartas !

Il ne me resterait que le courrier des lecteurs de Sud Ouest ou de Marianne, pour autant que mes textes soient sélectionnés.

Et si d'aventure… Tiens, j'imagine… Je t'imagine éditeur. Dans une liste de quelques « possibles » aux quels j'aurais pu m'adresser… Je ne t'aurais pas rencontré dans Passion des Mots mais dans un journal ou une revue littéraire. Je t'aurais écrit, tu m'aurais répondu, nous aurions échangé quelques mots…

A toi, je n'aurais pas, je crois, envoyé mon manuscrit, qu'il fût de l'un ou d'un autre de mes « registres ».

Au sens purement « littéraire » du monde contemporain, je n'entre pas dans le « créneau » des milliers d'auteurs qui sont publiés d'une manière ou d'une autre.

Au sens des idées, de l'analyse et de l'argumentation, des « thèmes universels » ou de la pensée d'aujourd'hui, je suis, paraît-il, « insipide et sans intérêt ».

Au sens du ressenti, ce serait là une « autre affaire »… Mais dans le monde actuel, il semble « qu'on en ait rien à foutre du ressenti »… A l'exception cependant d'un certain nombre de personnes avec les quelles je partage des émotions, qui me lisent et s'ouvrent à moi en toute confiance. Je doute fort que 5 ex de l'un de mes livres à la maison de la presse à Tartas, par exemple, m'eussent fait connaître de telles personnes si proches par l'esprit et le cœur, de mes aspirations… Si cela avait été le cas, l'on aurait cherché à me rencontrer, je pense !

Sur mon site, dans les forums du Web (ceux que je choisis) je publie directement, instantanément, ce que je veux, comme je veux et quand je veux, et cela sans dépendre d'un éditeur. Je diffuse mes œuvres sans que cela ne me rapporte ni ne me coûte un seul euro ! Mais j'ai gagné… et je gagne avec le temps qui passe, de vrais amis, des gens qu'un jour je recevoir quelques confidences… surtout de la part de personnes disons, d'un « certain niveau culturel et de sensibilité »…

Bien à toi, et à plus…

1er MAI

Un joli petit brin de muguet avec un sourire hyper gentil à toutes les dames, jeunes femmes et filles… Et cette petite réflexion… qui a déjà fait « long feu » puisque maintes fois exprimée par moi : « Ah ! Une femme bien habillée, littéraire et au visage typé, quel enchantement ! Quel régal absolu ! » C'est le plus beau paysage du monde ! Ah ! Ces visages ! Fenêtres de l'âme ! Que ne me conviez vous au plus beau de tous les voyages ! Eh, que dis-je… Une profusion, oui, mille et mille petits brins de muguet ! Ah, le « sent – bon » du muguet, la plus délicate de toutes les senteurs !
Cent mille bises tendres, cent mille petites pensées émues, cent mille mots gentils, cent mille effleurements de « lèvres – âmes » !

UNE QUESTION…

Pour ma gouverne… Afin d'enrichir mon vocabulaire en matière d'habillement féminin…
Pouvez vous me dire, chères petites fées des forums que je fréquente, et charmantes visiteuses de mon site, quel nom donne-t-on à cette nouvelle mode, de robes, de jupes et d'ensembles asymétriques et déstructurés que portent actuellement les femmes de toutes générations ?
Une mode sublime à mon avis – Et comme on dit : les goûts et les couleurs ne se ressemblent pas –
A l'inverse d'une mode précédente et qui d'ailleurs s'essouffle ; offrait au regard de petits ventres bien ronds et bien dénudés ; était plutôt une mode de « petites jeunes » ; celle-ci, de ces robes en pièces, volants et froissements, a conquis les filles, les jeunes mamans et les mamies. L'on en voit partout, je m'en rince l'œil !

Je vous imagine, chers amis, lors d'une petite fête intime chez moi, un soir d'été, conviés à un buffet champêtre suivi d'une animation littéraire et poétique… Mesdames et demoiselles, drapées en ces robes, vos ravissants visages voletant d'être en être et cueillant de jolis mots ; vos langages passant tout frais sur les lèvres brûlantes de beaux inconnus…
Ah ! rien que d'y penser…et de l'écrire, je m'en éclate la tête, d'une joie si folle, si subite, si intense…qu'une piqûre d' héroïne, directe, en pleine veine, ne pourrait avoir, je crois, un effet plus heureux ! Les larmes m'en viennent aux yeux et je suis là, assis sur mon banc, dehors, sans autre voix que celle qui vibre au rythme fou de ce rêve absolu dans le silence vivant de ce soir de mai.
Sur le toit de la maison d'Yvette en face de chez moi, Léo, le paon, fait son cri habituel. Et l'horizon derrière la maison d'Yvette est une féerie d'immenses acacias en fleurs, de châtaigniers et de chênes en vert tendre.
Et je les vois donc, ces tréteaux d'un bonheur fou, couverts de pichets et de saladiers… Et tous ces visages, toutes ces robes, et cette nuit qui vient à nulle autre pareille…
Ma femme s'est laissé convaincre : elle a acheté une robe asymétrique et déstructurée…

L'INVITATION…

Revenons à nos moutons… A cette invitation que je ne place pas « entre guillemets »…
En jolies robes asymétriques, en pantalons ou en jogging, petites fées de tous les forums que je fréquente…
Avec verres, bouteilles, victuailles, sacs de couchage, rires, mots et anoraks… chers amis « virtuels »…
Je vous convie plutôt dans ma maison des Vosges, au « Pré Galé ». Une maison au milieu des champs, dans un environnement plus spacieux et infiniment moins « urbanisé » qu'autour de ma maison de Tartas dans les Landes… pour y planter vos tentes et allumer des feux. Repli possible dans la « grande salle » en cas d'orage, de tornade ou de forte pluie ! Et de surcroît, il y a, en ces lieux « non urbanisés », l'ADSL !

D'après ce que j'ai compris, les gens qui s'expriment sur les forums littéraires ou autres, qui

présentent leurs œuvres, ouvrent leur ciel, jouent de la plume et du clavier, ont parfois de ces soifs et de ces rêves particulièrement émouvants, de ces attentes sur lesquelles on poserait bien des lèvres tendres et brûlantes… Mais ce ne sont pas là des propos que l'on tient sur la place publique, haut et fort, à tout va… dans un monde où le sens, la forme et la facture priment, je crois, sur le ressenti…
Que serait d'ailleurs le ressenti s'il n'y avait précisément le sens, la forme et la facture pour le peindre, ce « ressenti » ? Ne serait-il pas encore plus solitaire, plus prisonnier de sa « bulle de roche » sans cette manière de l'exprimer acquise à quel prix parfois ?
Il faut assurément avoir en soi un visage et un regard aussi fous d'amour que sans complaisance à l'égard des illusions et des apparences pour atteindre enfin le cœur de ce « ressenti » de l'Autre…
C'est fou la complaisance que l'on se fait à soi même ! Sans doute parce que l'on n'a pas joui de l'embrassement que l'on attendait. Et de la conviction que l'on a de sa sincérité autant que de la force de ce que l'on sent…

Ma vie est trop petite pour toutes ces soifs que je sens venues de vous : ces soifs que vous avez de ce que je porte en moi depuis mon enfance et dont j'ai moi-même soif ; ces soifs que j'ai de vous, de ce que vous portez aussi en vous et que ma trop petite vie ne peut toutes ressentir…
Je n'ai pas assez de lèvres pour vous embrasser tous là où vous avez tant envie que je vous embrasse.
J'ai un trop petit visage pour vous prendre tous dans mon regard et vous serrer très fort.
Je n'ai que dans le rêve ces mots qui vitrifient les détresses.

Soyez pour celles et ceux que vous aimez, par la soif de ce qui est en vous, ce visage, ces lèvres, ce regard… pour atteindre la soif qu'ont ces visages aimés, de ce qui est en vous !
Oui, soyez ce visage ! Mais sans aucune complaisance pour les apparences, les illusions et les contrefaçons…
Et n'oubliez pas : je vous convie… Il faut bien commencer par l'idée !

L' ECRITURE

J'attends d'une écriture qu'il y ait au bout des doigts qui la tracent, un visage, un regard, une pensée, une émotion, une facture, un souffle… Quelque chose d'absolument fou où l'on a envie de se jeter… Comme dans l'émerveillement d'un très jeune enfant qui, pour la première fois de sa vie, découvre la mer, fait une cabriole dans la vague se brisant sur le sable…
Cette écriture là emporte tout sur son passage, elle est torrent de montagne, puis traverse les paysages et ouvre ses lèvres à l'océan.
Il y a, oui, de ces écritures là : mais elles ne sont pas toujours dans les livres…

POPAUL

« Popaul » dans la culotte de ma tête, est en émergence permanente, défie mes plus nobles pensées, mouille le tissu sans plis à la trame serrée, de mon innocence vraie…
« Popaul », tu es cet artiste de génie qui invente l'explosion qui n'explose pas… ou qui explosera sans fin… de mille filaments de lumière blanche à toute souveraine émotion…
« Popaul », c'est ainsi que je te veux, fou, absolument fou de ce qui me plaît ! Défiant peut-être ma pensée, drôle de petit frère de mon autre « Popaul », inventeur de rêves qui ne pendent jamais comme des ballons déchirés après l'explosion…

ROMANS

Ah les gendres pour les mères ! Et les belles – filles pour les pères ! Quelle explosive, pudique et silencieuse affection…de toute une vie, parfois !
Il y a peut-être là, matière à romans et à prix littéraires. Mais ce sont essentiellement des romans vécus en direct et dont le texte s'invente au fil des jours, des années…
Que de romans n'ont pas été écrits…Et ont été la vie !
Que de romans peut-on se lire dans la tête et qui n'ont que trois pages… mais quelles pages !

LES CATHEDRALES

Qu'en pense-t-il, le bon dieu, de toutes ces cathédrales et de tous ces édifices religieux bâtis « à sa gloire »… d'une telle architecture, d'une telle beauté, d'une telle immensité… qui ont coûté la vie à tant d'ouvriers sur les chantiers de leur construction durant des dizaines d'années et qu'aujourd'hui nous visitons en touristes, de tous les pays du monde ?
N'aurait-il pas préféré, le bon dieu, que ses « maisons » soient plus modestes et qu'il y eut moins de tueries, moins de guerres et moins de barbarie ? Tout juste quelques « crêpages de chignon », quelques pugilats ou « accidents sociaux », un peu de discorde entre les hommes, quelques conflits d'opinion ou d'intérêts particuliers cependant ?
Peut-être après tout cela aurait-il été pire sans les cathédrales à la gloire de dieu, sans beauté architecturale, sans l'illusion de la Grandeur et de la Civilisation !
La Grandeur, la Beauté, la Culture, la Science, la Civilisation, la foi en un dieu suprême, sont certes des « signes » qui nous différencient, nous les êtres humains, des autres espèces… Quoique ces « signes » ne soient de fait, que des concepts humains…En somme, ce sont les concepts qui font la différence !
Les fourmis construisent des fourmilières et les oiseaux des nids… Jamais de ce qui pourrait ressembler à des cathédrales ou à des pyramides Egyptiennes. Et le bon dieu n'est-il pas aussi le bon dieu pour les oiseaux et les fourmis ?

RENCONTRE !

Et si nous nous retrouvions ? Je vous propose « quelques jours enchanteurs », du 6 au 9 juillet 2006 à ARBOIS, lors des « Petites Fêtes de Dionysos », festival littéraire et gastronomique.
Nourritures terrestres et spirituelles… Le thème du festival : plaisirs des vins et des mets… Mais je suppose qu'il nous sera possible de présenter d'autres thèmes… A voir avec les organisateurs.
Contact : crlfc@wanadoo.fr

Afin de prévoir au plus tôt l'organisation, les réservations, et de prendre les premiers contacts, ce serait gentil de votre part de me dire qui vient à coup sûr.
Je pense qu'en prévision du jour de notre arrivée, il serait bien de déterminer une heure et un point de contact précis… afin de nous rencontrer et de « faire connaissance dans le vrai » !
J'attends donc vos réponses…

L'ORCHIDEE

Tous les contes commencent par « Il était une fois… » Et bien sûr, ils sont « féériques »…si l'on peut dire !

Il était donc une fois, une jeune femme très belle dont le visage venait de déchirer le voile

d'une histoire à nulle autre pareille dans le vaste univers : l'histoire des Humains sur une planète ayant pour nom La Terre.
Le voile déchiré, le visage de la jeune femme parut, mais l'histoire de ces Humains se perpétua, circula dans le courant des civilisations…
Ce visage s'ouvrait au monde dans une alliance de lumière et de poussière d'étoiles. Quel être cependant, était vraiment cette jeune femme ? D'où venait-elle ?

Il parait que l'orchidée est une fleur parvenue à cette étape de l'évolution des espèces végétales qui la relie au monde animal. Parce qu'elle se sert de la semence d'un insecte mâle pour être fécondée.
Certaines orchidées d'ailleurs, se reproduisent par un procédé très complexe, encore méconnu dans la genèse même de ses mécanismes. Il faut alors, pour vraiment comprendre, entrer dans l'univers de l'infiniment petit. L'orchidée produit une phéromone qui attire l'insecte. Un « petit bouton » sert de leurre à l'insecte. Mais l'insecte, surpris, est rejeté sur le côté, projetant sa semence. Une semence qui fécondera d'autres fleurs.
Et il y a encore plus étonnant : certaine orchidée n'est pas comme les autres, ne « fabrique » pas la phéromone, la reçoit de la femelle de l'insecte et en imprègne son « bouton ».
C'est l'insecte mâle qui, au cours d'un « voyage nuptial », amène sa compagne sans ailes et n'ayant vécu que dans la terre, jusqu'à la pointe d'un brin d'herbe balancé par le vent… Sur le brin d'herbe le mâle féconde la femelle en la recouvrant de tout son poids et de toute sa masse. Le brin d'herbe reçoit les phéromones de la femelle. Le vent emporte les phéromones jusqu'à l'orchidée toute proche.
Quelques mâles de cette espèce d'insecte n'ont pas encore « mené » de « compagne » à la pointe du brin d'herbe… Ils ont envie de baiser, comme on dit chez les Humains. (Et oui ! Il n'y a pas que le « voyage nuptial » !)
Le mâle ailé, donc, (rappelons que la femelle vit dans la terre et n'a pas d'ailes)… est attiré par l'orchidée imprégnée des phéromones de la femelle (celle du voyage nuptial). Le mâle se pose sur le « bouton » de l'orchidée, tente l'enserrement mais n'y parvient point puisque ce « bouton » n'est qu'un leurre, et répand sa semence puis s'envole aussitôt.

La jeune femme au visage de lumière avait en elle comme un cœur de lèvres qui, à seulement l'approcher, dégageait plus de chaleur, procurait plus de bien être qu'une étreinte telle que les Humains qui s'aiment en ont habituellement.
Ainsi recevait-elle comme une semence… ou une émanation d'esprit se déposant sur son cœur de lèvres, de ces êtres qui l'approchaient…

Alors s'accomplissait un prodige… Le cœur de lèvres « fécondé » par la semence d'esprit de l'être de passage, produisait une « essence » qui s'évaporait du cœur de lèvres de la jeune femme et entrait dans l'esprit de l'être de passage. Mais pour que cela se fît, l'esprit de l'être devait être « préparé » à recevoir l'essence. Si tel n'était pas le cas, si l'esprit de l'être en l'état où il se tenait au moment de l'ensemencement du cœur de lèvres, n'était plus « réceptif » lors de la diffusion de l'essence, alors l'essence se diluait…
Ainsi l'être ayant pu recevoir l'essence, lorsqu'il accomplit plus tard l'acte d'amour avec une personne de sexe opposé, procrée un génie…
Que ce fut-il passé, si la jeune femme au visage de lumière, et l'homme à l'esprit en évolution qui l'avait approchée, s'étaient accouplés et si de surcroît, l'esprit de l'homme eut été préparé ?
Très curieusement, ils n'auraient pas forcément conçu un génie, mais un être ordinaire…
Nous sommes tous… des êtres ordinaires. Mais il y a parfois, en de fugaces instants tout au moins, en chacun de nous, quelque chose qui ressemble à du génie. Les « vrais génies » n'existent pas : ils

sont une idée que l'on se fait, lors de « certaines rencontres qui marquent à jamais »…

Ceci n'est qu'un conte…

ET SI JULES VERNE NOUS REVENAIT ?

D'une autre dimension que l'affaire Clearstream… Et que bien des polémiques, « politicailleries » et autres sujets « brûlants » d'actualité…
(D'après deux articles du journal Le Monde, l'un de Jean François Augereau et Pierre Le Hir : « Soleil », un scalpel de lumière pour disséquer la matière ; et l'autre, de Hervé Morin : les lois de l'hérédité de Mendel sont chamboulées par le bout de la queue d' une souris…)

« SOLEIL », un scalpel de lumière pour disséquer la matière : avec ce cyclotron, accélérateur circulaire de particules (nucléons, ions lourds), dans lequel l'augmentation de la masse des particules est compensée par une variation du champ magnétique, la France, les Etats-Unis, le Canada, L'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, la Chine, l'Inde, l'Australie… se dotent ainsi d'un outil qui permettra aux chercheurs de disséquer la matière et les éléments de ce qui compose la matière…
Utilisée dans les domaines de la physique, de la chimie, de l'électronique, des nanostructures, de la conception et de la fabrication de nouveaux matériaux, cette technologie sera également appliquée en biologie dans la structure des protéines, des virus et des ribosomes.
En résumé, « Soleil », ce « synchrotron de 3ème génération », va produire une lumière dix mille fois plus intense que celle du soleil : un faisceau de photons encore plus fin qu'un cheveu se comportera alors comme une sorte de « scalpel de lumière » pour pénétrer jusqu'au cœur de la matière… inerte et vivante, puis d'analyser tous les composants de la matière… D'où la possibilité pour les scientifiques et les chercheurs, d'**intervenir sur la matière et de la modifier !** Le potentiel de ces « machines » de la nouvelle génération scientifique est tel… et ouvre la porte à tant d'innovations, que pas un seul pays « industrialisé » n'envisage de s'en passer.
Si les premiers « faisceaux » doivent être mis en service au début de l'année 2007, et si leur nombre, en 2009 serait de 24 dans le monde… L'on imagine alors la progression fantastique des nouvelles technologies et nanotechnologies, en particulier dans la biologie, les implants électroniques, l'investigation, le contrôle et le suivi du comportement individuel, la médecine… Et la production énergétique !
Verra-t-on d'ici « quelques années » à peine, par exemple, de nouvelles piles ou accumulateurs à combustible, à grande puissance et capacité de stockage, de faible volume et capables de nous chauffer, d'éclairer nos villes et nos maisons, de faire rouler nos véhicules, voler nos avions, etc ?

LES LOIS DE L'HEREDITE remises en question… Par des expériences réalisées en laboratoire, tout récemment, sur des souris.
Une chercheuse de l'université de Nice – Sophia Antipolis, Minoo RASSOULZADEGAN,

avec ses collègues, a découvert que certaines souris n'avaient plus le caractère correspondant à l'information génétique portée par leur ADN : un ARN messager chargé de la traduction en protéines de l'information portée par l'ADN correspondant, se trouvait réduit de moitié. « *Le résultat frappant était une accumulation d'ARN à ce niveau dans le noyau de la cellule »*, nous dit la chercheuse. Et c'est bien cet ARN transmis au fil des générations par les cellules sexuelles, qui produit le nouveau caractère.
Cette découverte s'ajoute à toute une série de mécanismes de transmission mis en évidence ces dernières années chez les végétaux et même chez l'homme. Encore méconnus, ces « mécanismes » montreraient que l'on a sous estimé l'influence de l'environnement au niveau cellulaire dans la transmission de certains caractères jugés jusqu'alors déterminés uniquement par L'ADN.
Selon la chercheuse, ce phénomène mis en évidence ouvre la possibilité pour les scientifiques, d'intervenir dans une infinité de variations paragénétiques, du fait même du pouvoir acquis sur l'environnement de la cellule. Ainsi les chercheurs de demain, par le développement des nanotechnologies, pourraient-ils accroître dans un sens déterminé l'influence d'un environnement et d'un « conditionnement » particulier, sur cet ARN messager d'un nouveau caractère… Qui, de toute évidence, aurait besoin de « traverser » au moins 2 ou 3 générations. Une « alchimie » du pire et du meilleur, en quelque sorte, et qui, intégrée dans une évolution considérée « gérable » par nos sociétés, passerait inaperçue, le temps de notre vie actuelle au quotidien.

Et si Jules Verne nous revenait ? Qu'imaginerait-il de nos jours, lui, écrivain, homme de science et visionnaire ? Quel regard porterait-il sur notre monde ?

Pour conclure, je vous invite à réfléchir et en tirer les conséquences pour l'avenir… Notre avenir.

L' ETRE DANS LA DIMENSION DE SA VERITE

Appréhender l' Etre selon sa dimension originelle, naturelle, et donc, authentique, a été l'une des préoccupations essentielles d'Albert Camus.
Dans un univers intellectuel aujourd'hui dominé par l'analyse, la recherche d'effets spéciaux comme au cinéma, la polémique, l'argumentation et cette nécessité devenue conformiste et absolutiste de trouver une explication aux comportements et aux phénomènes de société ; qu'en est-il dans ce que j'ose appeler un « fatras de formation universitaire », de l'Etre dans sa dimension naturelle et authentique ?
Pour quelle raison donc, y aurait-il un principe fondamental psychologique ou environnemental qui, par lui seul et les mécanismes qui lui sont associés, résumerait, expliquerait le comportement de l'Etre ?
Ce principe fondamental, et avec lui, tout ce qui en découle, mis en évidence par des intellectuels plus physiciens et chimistes que penseurs, nie ou ignore de nos jours la dimension authentique et naturelle de l'Etre. Or, c'est dans cette dimension là, que l'Etre, bien que conditionné par son environnement et dépendant d'un « système », vit, agit, pense, se comporte…
« Décrire les hommes par l'extérieur dans les plus indifférents de leurs gestes… Reproduire sans commentaires leurs propos jusque dans leur répétition… Faire comme si les hommes se définissaient entièrement par leurs automatismes quotidiens… », nous dit Albert Camus.

Ce qui s'interpose entre l'Etre et le monde, c'est l'argent, la situation, la religion, l'idéologie…
N'étant « possédé » par rien de tout cela, même si nous l'utilisons par habitude ou par occasion, il ne reste que ce « monde de pauvreté et de lumière » (pauvreté au sens de nudité), qui est selon Camus, « la source unique qui alimente pendant une vie ce que l'on est et ce que l'on dit ».
Si nous n'étions « possédés » par rien de ce qui s'interpose entre nous et le monde, alors s'ouvrirait un chemin, pourrait être réalisée une œuvre humaine qui « retrouverait par les détours de l'Art, les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert » (D'après Albert Camus).

Pour conclure cette réflexion, je pense que dans le monde où nous vivons aujourd'hui, les intellectuels et les écrivains en particulier devraient « plonger » plus profondément dans l'univers du ressenti des êtres… Explorer précisément cet univers intérieur : celui des émotions, du ressenti… Aller jusque dans ce que j'appelle « le cœur du réacteur ». Et cela sans manichéisme, sans discours prétendument explicatif dominant, sans commentaire ni raisonnement s'appuyant sur une « rhétorique »…
Il y a là, je crois, un immense champ de possibilités, un univers à explorer… Et, si la tentation est grande, aujourd'hui avec la « mondialisation » des idées et le brassage des cultures, d'atteindre une « dimension universelle », il n'en demeure pas moins que la « dimension personnelle » de l'Etre, à priori « inintéressante » et « noyée » dans la diversité, rejoint par chacun de ses fils si ténus, le cœur de la « chevelure universelle »…

LE PERSONNAGE PRINCIPAL…

Les gens qui parlent d'eux-mêmes, de ce qu'ils ressentent, de leurs émotions et de leurs aspirations, m'intéressent…
Mais je préfèrerais, pour la plupart d'entre eux, que dans leurs écrits, ils n'apparaissent pas forcément comme le personnage principal, omni présent et rédigeant avant tout un journal de leur vie enchaînant des évènements et des anecdotes qui les concernent eux-mêmes directement.
Le ressenti, les émotions, le vécu, les aspirations et d'une manière générale tout ce qui est du domaine de l'intime, n'est-il pas relié à l'existence des personnages entrés dans la vie de l'auteur du récit ?
Il me semble que ces personnages avec lesquels ont existé des liens durables ou occasionnels, doivent apparaître dans le récit, au premier plan. Et non comme les « figurants » d'une pièce dont le réalisateur est le comédien central qui capte l'attention du spectateur.
Ce « comédien » d'ailleurs, s'il est quelque peu narcissique (ce qui à mon sens n'est pas un défaut), aura d'autant plus de crédibilité et de faculté à émouvoir s'il axe davantage son récit sur la vérité profonde qu'il « sent » des êtres dont il parle, plutôt que de se complaire dans les aspects de sa propre personne.
S'aimer soi même, aimer sa propre image, aspirer à embellir cette image, à la rendre attirante ; c'est d'une certaine façon, chercher à se rapprocher de ce « ressenti » de l'Autre, concevoir son « ressenti » tel qu'il est, et envisager peut-être de le combler dans sa quête.
Si l'on ne s'aime pas soi- même, on ne donne pas de soi- même…

Je pense que les narcissiques sont… Soit des êtres orgueilleux et égoïstes lorsque leur narcissisme tourne à l'exhibitionnisme et à l'adoration exacerbée de leur propre personne… Soit des êtres profondément généreux et altruistes lorsque qu'au travers de cette image d'eux qu'ils montrent aux autres et qu'ils s'attachent à « embellir », ils ont envie d'aimer et de donner…

AH ! LES FEMMES DE PASSION DES MOTS !

Lorsque je débarquai à Paris le 18 février 1959 à mon retour de Tunisie avec mes parents (j'avais11 ans)… Nous fûmes hébergés par des Sœurs, amies d'une tante qui habitait près de la porte de Saint Cloud. La Sœur nous conduisit en un petit dortoir de jeunes filles, très coquet, mais déserté par les charmantes pensionnaires en ces jours de vacances scolaires.
Nous nous introduisîmes, ma mère, mon père et moi, chacun dans l'un de ces petits lits « si bien habillés » au matelas ferme et tendre, entre des draps blancs tout frais qui avaient encore le parfum léger et délicat de ces jeunes filles « de bonne famille »…
Je crois bien que je vécus là, l'une de ces « nuits magiques », tremblant comme un oiseau dans une main de rêve, pris d'une fièvre si douce que le matin me cueillit, heureux comme il n'est pas permis de l'être, alors que des rideaux de pluie apparaissaient aux fenêtres…

Lorsque je hasarde mon écriture… Et donc mon âme, dans les draps frais des forums d' Alexandrie, et que je m'y sens pénétré de ces « essences » de femme, une fièvre identique à celle de mes onze ans me saisit tout entier, et, contre tout rideau de pluie au matin, je suis heureux et détendu comme il n'est pas permis de l'être !

Outre ces « femmes de Passion des Mots », il y a aussi celles d'Alexandrie, mes « Alexandrettes chéries », celles du Portail des Auteurs, de Nota Bene Forum actif , de Grain de Sel Culture Forum… et de quelques autres « univers »…

COMME UN CŒUR D'OISEAU…

Sentir un être battre comme un cœur d'oiseau dans sa fragile enveloppe de plume et de cartilage, est assurément, l'une de ces émotions souveraines qui, au cœur même de notre réacteur, éveille ces forces de l'ange… Ou de la bête.
Dans cette fragilité de l'Etre, que l'on perçoit, en dépit de tout ce dont cet être se barde pour paraître « fort », il y a là une véritable « fissure »… qui appelle le « coin » du bûcheron aux muscles saillants et au visage carré, mais aussi le verbe cinglant et applaudi de l'homme ou de la femme du Monde…
J'eus souhaité, pour cette « fissure », l'effleurement d'un doigt ou d'une lèvre… Plutôt que ce « coin » ou ce « verbe » rendant plus fragile encore parce qu'il élargit la fissure !
Mais bon ! Il faut bien faire avec le monde qu'on a !

BULLE ET COCON…

L'égocentrisme c'est cette « bulle » de roche, ou même ***transparente***, dans laquelle nous sommes tous enfermé(e)s.
De roche, ou d'une enveloppe opaque, elle est une prison que nous ne percevons pas comme une prison mais comme le « cocon » où l'on demeure englué dans sa propre substance.
Transparente, elle semble projeter notre regard vers l'extérieur, nous « désengluer » de la substance du cocon, nous fait ôter de nos oreilles les écouteurs d'un baladeur, éteindre la télévision ou

l'ordinateur… Mais cette ***transparence*** n'est pas encore, cependant, ce « Sub – Espace » qui lui, est sans doute le vrai « sas d'entrée » de la « bulle d'à côté ».

LA VITRE CLAIRE

C'est une vitre
Une belle vitre bien claire
Une trace, discrète, sur cette vitre…
La trace d'une goutte de pluie.

Et la goutte tout doucement descend, comme un doigt de femme sur un visage d'homme jusqu'à ce petit coin des lèvres qui mouille le bout du doigt de la naissance d'une salive…

Un arc en ciel dilué joue de ses reflets incertains sur la vitre, danse dans une fête incendiaire…

Et sur la vitre claire, la trace s'élargit d'autres traces venues de lèvres mouillées.

Les traces prennent un goût de salive qui étreint, électrise, aimante et convulse…

Ah ! Se jeter de toute la surface de sa peau sur cette vitre…

Et longuement frémir d'une joie absolue, non retenue, muette ou haletante…

C'est une vitre…

C'est un visage…

Un visage tellement virtuel que l'imaginaire même, de ses rêves les plus fous et les plus électriques, n'en peut concevoir ni la forme ni la beauté, et ne peut à distance en percevoir l'essence…

Lorsque paraîtra, au vrai, ce visage, il sera de la même beauté que celle de l'arc en ciel dans la vitre claire…

Il y a une autre virtualité que celle de la réalité projetée sur l'écran de notre imaginaire : celle d'une félicité qui n'est pas encore née, n'a pas été imaginée… Et qui SERA.
C'est ce que j'appelle la « virtualité vraie ».
Nous vivons tous des bonheurs, certes prévisibles, mais qui ne sont pas encore nés. C'est notre imaginaire qui les virtualise selon les couleurs de notre âme, selon les pensées et les regards qui naissent de nos aspirations.

AH ! CES MOTS !

Les paroles s'envolent… A moins qu'elles ne soient enregistrées à l'insu de qui les prononce…
Les paroles s'envolent, donc…
Mais les écrits restent… A moins qu'ils ne soient déchirés.
Si les écrits demeurent, ils peuvent être lus. D'autant plus que de nos jours, ils « voyagent » sur le Web, dans les forums, les sites et les blogs.

Les mots que l'on prononce en face d'un interlocuteur, d'un public ou dans une réunion familiale, amicale… Ont-ils un pouvoir ? Comment sont-ils ressentis ou interprétés ?
Les mots qui sont dits ne laissent pas de trace visible… Ils peuvent être retenus ou oubliés. On peut les regretter, s'en excuser ou, au contraire, les redire, les renforcer…
Les mots que l'on écrit sur le papier ou que l'on fixe sur les fils de la Toile du Web, laissent une trace visible…
Mais s'est-on demandé par qui ils sont lus ?

Si ce sont des proches, des amis, des personnes que l'on connaît et rencontre, n'y a-t-il pas là, à risquer de les écrire, une interrogation de première importance à se faire ? Même si l'on est convaincu de la sincérité et de l'authenticité de ces mots ?

Tout ce qui est du domaine du ressenti, une fois écrit et publié, est en quelque sorte un message non adressé à une personne en particulier… Un message qui peut donc être trouvé et lu… par, très précisément, cette personne en particulier, dont on sait le visage et le regard.
Qu'en sera-t-il ou que n'en sera-t-il pas, si le message est lu ? Là est bien toute l'interrogation.

Ah ! Ces mots que l'on a envie de prononcer… Qu'on ne dit pas mais que l'on écrit !
Ils nous réservent bien des surprises… Ou pas de surprise du tout, c'est selon !

LA FETE DES PERES, petite anecdote…

Ce dimanche matin, le 18 juin jour de la fête des pères –Et de l'appel du Général De Gaulle, rappelons le – Ma femme vers 11heures, en plein « chantier culinaire » car nous recevions mon fils et deux de ses amies ; me dit : « Puisque tu vas à Bruyères, passes au Jardin Fleuri et achètes un bouquet de fleurs.
Elle ne m'avait pas précisé, la chère Irène, que ce bouquet serait pour son père, né le 19 juin 1905, décédé le 8 juillet 1975 et enterré au cimetière de La Chapelle devant Bruyères. Mais elle m'avait cependant dit que c'était pour la fête des pères et qu'un petit bouquet serait le bienvenu aussi, pour égayer la maison.
La fête des Mères, comme beaucoup de gens le savent, est une « survivance » du régime de Vichy lorsque Pétain avait pris pour devise « Travail Famille Patrie ». Sans doute a-t-on instauré dans la foulée… la fête des Pères !
Cela me fait « une belle jambe », la fête des pères ! Celle des mères, bien qu'elle soit de Vichy, passe encore ! Mais les pères ! La traditionnelle cravate, la perceuse, le dernier ordi ! Enfin… !
Mais soyons positif : la gentillesse des enfants, la fête en famille, c'est ce qu'il faut en retenir après tout, de cette tradition.
Pétain, l'aspect commercial « pompe à fric », c'est pour la « vision du monde » que les gens peuvent avoir en fonction de leurs idées.
Je pense que la gentillesse, dans un relationnel d'un certain niveau, vaut bien de très loin toutes les philosophies et toutes les littératures fussent-elles de génie…

Mais revenons à la réalité vécue, de ce dimanche 18 juin dans les Vosges, chez Yugcib…
Cette belle et sympathique jeunesse dont il fallait s'occuper, et qui emplissait la maison de son atmosphère, de sa bonne humeur, de ses rires, de ses jeux et de ses mots drôles ; ne fut point matinale après une soirée de juin que nous passâmes dehors et qui se termina fort tard, par un concours de fléchettes, alors que la nuit, constellée de tant de petits feux, avançait en déplaçant ses constellations au dessus d'un horizon de cimes et de feuillages bruissant comme une mer.
Les deux amies de mon fils étaient ravissantes, de conversation agréable et de surcroît, littéraires puisqu'elles enseignent le Français et viennent de terminer leur première année scolaire.
Le « chantier culinaire », ce dimanche matin, était si gigantesque qu'il ne fut guère possible pour Irène, de trouver le temps de se rendre à Bruyères chez le fleuriste. Et d'autre part, l'un des deux exemplaires de cette « exquise féminité littéraire » sommeillait encore dans le canapé convertible de la « grande salle », de telle sorte que nous dûmes, Irène et moi, jusqu'à 10 heures, nous mouvoir « de velours ».
Cessant de pianoter sur « Cassiopée », je partis en « coup de vent » à Bruyères… Mais de bouquet de fleurs pour la fête des pères, nenni ! Je me vis assez mal au Jardin Fleuri, acheter un bouquet à deux balles pour le père que j'étais… et ramener ce bouquet à la maison.
Tout de même ! Bien que je sois « un peu extraverti sur les bords », je ne concevais pas de m'acheter des fleurs !

Mais quelle ne fut pas ma désolation à mon retour, d'entendre Irène dire : « Ne me dis pas que le magasin était déjà fermé, il n'est que midi moins cinq ! J'aurai voulu fleurir la tombe de papa »…
Mon beau père, que je ne connus que cinq mois durant, entre février et juin 1975, étant né un 19 juin, aura donc sa fête demain, le 19 juin, lendemain de la fête des pères.

LES ETRES DE PIERRE

Comment ces êtres de pierre à la couleur de la cendre, figés dans le désert, avaient-ils pu résister aux vents les plus violents, à ces hordes de grands oiseaux carnassiers venus se poser sur des épaules, des têtes et des pieds immobiles qui, depuis des milliers d'années, défiaient les voyageurs égarés ?... Alors que des nuées de papillons aux ailes de sel, après le passage de la dernière caravane des hommes du désert ; les réduisirent, ces êtres de pierre, en poussière ?
La légèreté des ailes de tous ces papillons n'avait-elle été figée elle aussi, dans le vent du désert, en lamelles de sel ; réductrice à jamais de cette dureté des êtres de pierre que ni les vents les plus fous, ni les oiseaux aux plus puissantes serres, n'avaient pulvérisés ?
Fallut-il que passât la dernière caravane des hommes pour que s'abatte cette nuée de papillons « morts – vivants » ?

Ainsi en est-il de cette lumière de l'esprit qui a condamné les hommes : elle est « morte – vivante » !
A quoi sert la lumière de l'esprit si elle ne sauve pas les hommes ?
Nous sommes déjà ces êtres de pierre… Mais nous ne sommes pas perdus puisque n'est pas encore venue la légèreté aux ailes de sel, comme sur cette Terre qui fut, jadis, et dont les êtres qui la peuplèrent, de pierre devinrent poussière…

LES TROIS DIEUX

Il était une fois trois dieux dans le ciel.
Le dieu à la lumière de feu, le dieu à la lumière bleue et le dieu à la lumière blanche.
Un jour, les trois dieux tinrent conseil afin de sceller le destin d'une petite planète habitée par les Humanuscules.
Les trois dieux conçurent ensemble un projet.
Chacun développa son idée :
Le dieu à la lumière de feu dit : « Il faut que ces Humanuscules aillent jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations, puisque de toute manière ils disparaîtront. Ainsi auront-ils vécu et connu. Pour cela je leur donne l'intelligence ».
Le dieu à la lumière bleue dit : « Bravo pour l'intelligence, lumière de feu. Moi, je donne aux Humanuscules la Connaissance : ainsi sauront-ils ce qui leur arrivera, par l'intelligence qu'ils utiliseront pour aller jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations. Mais je veux qu'ils soient libres et responsables de ce qu'ils font ».
Le dieu à la lumière blanche dit : « Moi, je vais entrer dans l'esprit des Humanuscules avec ma lumière blanche, parce que je crois que l'intelligence et la connaissance ne peuvent pas les rendre vraiment libres : en effet, conditionnés et soumis à tout ce qu'implique dans leur vie une voie ou une autre choisie, quel sera le sens de leur liberté ? Avec cette lumière de moi dans leur esprit, peut-être pourront-ils se délivrer du conditionnement et de la soumission ».
Alors le dieu à la lumière de feu et le dieu à la lumière bleue voulurent eux aussi entrer dans l'esprit des Humanuscules.
Alors commença, et se poursuivit, l'expérience…
La lumière de feu et la lumière bleue, dans leur alliance avec la lumière blanche, prirent cependant la plus grande part de l'esprit des Humanuscules : parce qu'elles étaient deux, et que la blanche

n'était qu'une…
Effectivement l'intelligence et la connaissance ne rendirent pas les Humanuscules libres.
Un jour, il y eut un moment très difficile pour les Humanuscules : si la Connaissance les avait bien responsabilisés, du moins en partie ; l'intelligence qu'ils utilisèrent pour aller jusqu'au bout de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs aspirations, les déshumanusculèrent.
Alors le dieu à la lumière de feu dit : « Ils sont perdus mais ils ont vécu et connu ».
Puis, le dieu à la lumière bleue dit : « Parce qu'ils se sont déshumanusculés » alors que je les destinais à devenir des Humains, je vais mettre fin à l'expérience : leur planète sera une roche nue qui tournera sans avenir dans la nuit du ciel. »
Mais le dieu à la lumière blanche dit : « Il y a cependant sur cette planète des êtres qui ne sont pas entièrement déshumanusculés et qui ont de la lumière de moi dans leur esprit. »
Les trois dieux tinrent de nouveau conseil…
Et, d'une roche qui n'était pas encore totalement nue, les déshumanusculés se réhumanusculèrent.

Ces trois dieux ne sont qu'une « vue de l'esprit »… En fait, je ne crois pas qu'il y ait un dieu ou des dieux… Du moins, pas comme il est habituel d'y croire… ou de ne pas y croire.

LE SOLSTICE D'ETE

Du fond d'une nuit qui n'a pas vraiment été une nuit, vers 4h 20, heure légale je précise ; blanchit déjà le ciel, monte le jour nouveau, d'une inexorable poussée, comme un souffle silencieux de lumière emplissant un paysage immobile. Et le paysage tout entier, cerné de son horizon de feuillages et de lointaines crêtes arrondies, silencieux parce que les êtres qui le peuplent sont endormis, enfle de toute la puissance de ce souffle…
Le ciel blanc de brumes légères, que le vert des feuillages assombrit encore dans ce rideau tout proche qui cache l'horizon, s'électrise de rose et de jaune là où bientôt paraîtra le soleil, en ce point que je connais, sur une ligne verte de prés et de champs.
A 5h 49 très précisément, alors que le paysage déjà tout embrasé bruit d'oiseaux et de feuillages, vient l'astre du jour, flamboyant luminaire, notre étoile, qui ne retombera au dessous de l'horizon qu'à 21h 56, après avoir culminé à l'heure méridienne, à quelque 66 degrés d'angle au dessus de l'horizon. Mais sous cette latitude dans le département des Vosges, qui est de 48 degrés et demi, nous avons l'impression que le soleil « monte » plus haut que ces 66 degrés réels, à cause de cette déviation apparente de la lumière solaire dans la traversée de l'atmosphère.

J'ai toujours ressenti le passage du solstice d'été, depuis mon enfance, avec une intense émotion… A tel point que je vis ce passage au plus profond de mon être, et bien sûr dans mon esprit. J'imagine, ou plutôt je « vois » même, d'autres « passages » remarquables en d'autres lieux de la Terre :
Celui des deux équinoxes, à six mois d'intervalle, au dessus de l'Equateur… Le soleil en plein centre du ciel.
Celui des solstices, au dessus de chacun des deux tropiques…
Et le « soleil de minuit », le demi disque apparaissant au jour du solstice, le 21 juin au cercle polaire boréal, le 21 décembre au cercle polaire austral. Puis, aux pôles même, le soleil tournant au plus haut à 23 degrés au dessus de l'horizon et amorçant sa « descente » jusqu'à l'équinoxe et ensuite son « enfoncement » progressif dans la nuit… Une nuit, qui ne sera vraiment « noire », d'ailleurs, en ces hivers polaires, que durant les mois les plus proches du solstice d'hiver.
Dans les latitudes médianes de l'hémisphère Sud, j'imagine aussi cette « montée » du soleil, orientée vers le Nord puisque l'Equateur y est au Nord…
Le solstice d'été marque la fin d'une époque : celle durant laquelle, six mois durant, le soleil n'a

cessé jour après jour de « monter » au dessus de l'horizon, de plus en plus haut à l'heure méridienne.
Le passage de l'équinoxe au 20 mars est déjà émouvant… Mais à partir de ce jour, c'est l'obscurité qui cède la place à la lumière, et j'aime qu'il en soit ainsi !
Jusqu'au 14 juillet, le soir cela ne diminue pas…ou si peu, à compter du 5. Mais au-delà, et à plus forte raison en Août, ce jour qui tarde à venir chaque matin !... Puis c'est la « grande dégringolade », inexorable, jusqu'au solstice d'hiver.
Etant né un 9janvier, j'ai donc commencé ma vie en voyant chaque jour le soleil monter plus haut. Et ça m'a « fait drôle » à l'âge de mes premiers pas, en décembre 1948…ces si longues nuits !
Ainsi va et vient depuis la naissance de ma planète, le flux et le reflux des jours et des nuits, des saisons, et les « passages »… J'ai ce mouvement en moi. Je le sens dans toute la traversée de ma vie. Et quand je serai mort, la certitude que ce mouvement me survivra me relie à ce futur que je ne verrai pas : c'est en quelque sorte, une continuité…
Le mouvement est un peu variable tout de même : en une période de 41000 ans, l'angle varie entre 22 et 25 degrés, approximativement… soit de trois degrés. Dans nos « temps actuels », cet angle est de 23 degrés 27 minutes.

De la fragilité de l'Etre…

Lors de certaines rencontres que je fis en ma vie, que ce fût en ma jeunesse ou plus tard dans ma vie professionnelle, familiale ou autre… Il m'est venu un étrange, un très émouvant sentiment… de cette fragilité –apparente—d'un être en particulier… et dans certaines situations…
Mais jusqu'à ce jour d'aujourd'hui, je ne savais vraiment de quelle manière l'exprimer. Les mots n'étaient pas encore nés… Mais ils existaient…
Les voici :

Lorsque transparaît la fragilité—apparente—d'un être, dans sa voix, son regard, son expression, sa timidité relative…
Le « prédateur » se pourlèche, ses flancs vibrent de cette faim qu'il sent en lui de cet être dont il va se régaler…
Mais l'amoureux, le vrai amoureux, conscient ou non de ces forces qui l'habitent, par ce qu'il ressent et l' émeut de cet être soudain si proche, vibre de tout son être d'une faim bien différente de celle du « prédateur »…
Alors, cette fragilité relative et apparente de cet être, qu'il perçoit, est si émouvante qu'il n'ose l'approcher et encore moins la toucher…
Il va donc la chérir, cette fragilité, d'un amour de géant, chercher à la protéger de toutes ces lèvres brûlantes qui rôdent en pleine lumière ou dans les plis de l'ombre…
Nous avons tous, parfois, de ces fragilités qui sont comme de petites plaies sur notre peau…
Les lèvres de l'amoureux, du vrai amoureux, ne sont jamais putrides, suceuses ou buveuses. Elles se posent tout doucement sur la plaie et cicatrisent la fragilité…
Ainsi est la faim de l'amoureux : une faim qu'il communique et partage de tout son être avec l'être dont la fragilité l'émeut.
C'est un peu l'histoire de cet « enfant géant » au cœur et au souffle « atomique », qui serre dans ses bras la petite silhouette aux os qui « craquotent »… La silhouette ne se rompt point, son battement de cœur d'oiseau emplit le géant… Et le géant rit et pleure. Il n'y a plus de fragilité, rien qu'une grande force toute droite, souveraine, inépuisable…

Un peu hardi…

Oui, je le reconnais… Un peu hardi, je crois ! Mais bon ! Il faut le prendre plutôt dans le sens de

l'esprit et du cœur…
Voici :
Les plus belles joies du monde sont celles qui nous viennent, dures comme des bouts de bois… ou mouillées comme des oisillons heureux d'être nés…

EMOTION SOUVERAINE…

Il n'est rien de plus agréable par un très beau matin bleu de 1er juillet, que la vue d'une jeune femme au visage typé, vêtue à ravir, dont le regard vous fige, vous transperce et vous « téléporte »…
J'ai presque envie de croire qu'il n'est nulle planète autre que la mienne où les femmes soient aussi belles.

A Bruyères, ce samedi 1er juillet, où je me rendis à bicyclette selon mon habitude par un temps pareil, chez Nathalie Coiffure je fus entrepris par une charmante demoiselle dont le « déstructuré » sublime, à en « crever de régal », me frôlait les jambes et les bras…
Au moment où j'écris ces lignes, je sens encore sur mes doigts ce frôlement si agréable, si doux, si « électrique », qui s'était aussi longtemps attardé que des lèvres rêvant éveillées sur une paupière…
De surcroît, divinement fendu, ce « déstructuré » s'entrouvrait, et, avec le frôlement s'invitait une intimité qui m'effleurait…
J'eus alors l'étrange sensation de marcher sur des œufs d'oiseau…que je ne cassai point mais se fendirent quelque peu…
Je conçois de telles « fêlures » lors de ces émotions souveraines qui électrifient ma vie…

ARBOIS, Juillet 2006

Au pays du Revermont, à Arbois, du jeudi 6 au dimanche 9 juillet 2006, se déroulèrent donc les Petites Fêtes de Dionysos…
Autour du thème « Cuisine des Dieux, cuisine des Hommes », le programme s'est décliné en rencontres débats, lectures, expositions, ballades littéraires, dégustation de vins…
J'évoquerai pour l'essentiel les activités auxquelles nous avons participé, qui, il faut le dire, ne nous ont pas permis de dialoguer directement avec les auteurs invités, puisque l'on eût pu se croire en face d'un plateau de Bernard Pivot, spectateurs attentifs certes, mais « exclus » des débats… Il est vrai que nous étions fort nombreux dans la salle, et que les « invités de marque », étaient « bien entrepris » par leurs interlocuteurs… Mais passons ! Ce furent des moments sublimes, d'élévation de pensée, de réflexion, de découverte de cette littérature contemporaine de la seconde moitié du 20éme siècle…
Le jeudi 6 juillet, à partir de 19heures, et ce jusqu'à une heure avancée de la soirée, nous eûmes une dégustation de trois vins différents, dont le fameux « vin jaune ». L'on nous avait remis un verre, nous étions assis dans la salle, et l'on nous servit quelques « rasades », non sans nous avoir au préalable initiés aux « secrets de la dégustation », aux différentes techniques de production… Puis, Roger Miremont et Laurence Mayor, des comédiens, nous lurent des extraits d'Au Piano, de Jean Echenoz, et le Prologue du drame de la vie, de Valère Novarina.
Le vendredi, au domaine de La Pinte, nous participâmes, toujours en spectateurs « non conviés à intervention », à une rencontre débat avec John Berger et Maryline Desbiolles…
Un petit mot sur John Berger : il est né à Londres en 1926… Son dernier livre « D'ici là », éditions de l'Olivier, se fonde sur le pouvoir de l'imagination littéraire, le récit sur la mémoire des lieux, des visages, des sensations, et la création qui mêle passé et présent, l'ici et l'ailleurs… En bref, John Berger est un artiste et un penseur.

Maryline Desbiolles est née en 1959, vit dans l'arrière pays Niçois. Elle écrit dans la pudeur et nous dit que nos vies sont fragiles…
Au cours de la soirée rencontre du samedi avec Jean Echenoz et Gérard Macé, nous fûmes conviés –pour la modique somme de 22 euro- au château de Chavannes à Montigny les Arsures, pour un « grand buffet gastronomique » qui n'était en réalité composé que de « petits plats » dans de tous petits plats… Le vin était « en sus »… et d'un prix « mignon »… Nous dûmes « faire la queue », comme lors d'une distribution de « soupe populaire » avec notre assiette vide. C'était « assez surréaliste » en un tel décor, avec, en arrière plan, Jean Echenoz (prix Goncourt en 1999 rappelons le)… devisant en toute intimité en compagnie de l'un de ses interlocuteurs…
A la fin de cette soirée, nous n'étions plus que quelques groupuscules attardés, dont nous-mêmes, les membres d'Alexandrie… et Jipi, de Passion des Mots, engageant une petite conversation avec John Berger… Retentit à ce moment là une salve de claquements de bancs : c'était aussi assourdissant qu'un démontage de gradins de cirque ! Il était temps que nous nous esquivions !
Enfin le dimanche, pour la troisième fois nous « ratâmes » la promenade littéraire car les discussions que nous eûmes entre nous se prolongèrent fort tard dans l'après midi… Nous assistâmes tout de même à la soirée de clôture à l'espace Pasteur, avec un opéra parlé « Canal Tamagawa » composé et interprété par Fabrice Ravel Chapuis, pianiste ; Julien Amedro, violoncelliste ; et Frédéric Haffner, violoniste. Le texte fut lu par Philippe Adam.
Un mémorable repas, entre nous, eut lieu au restaurant « La Finette », alors que se déroulait la finale de la coupe du monde. Nous ne perçûmes du grand match (sur écran panoramique dans l'autre salle du restaurant), que d'houleux « flonflons »… et sans doute pas le retentissant coup de tête de Zidane… La France perdit, il y eut quelques fanas tournoyant en voiture dans les rues d'Arbois, et la dernière nuit fut sereine… douce comme un printemps Africain…
Le lundi matin, nous ne nous séparâmes qu'au-delà de midi…

Ces Petites Fêtes de Dionysos à Arbois, du 5 au 10 juillet 2006… furent-elles la raison essentielle de notre rencontre ?
Eussions nous été plus nombreux, oh, à peine plus… Aurions nous vécu ce que nous avons vécu ?
J'ai dit que le vécu parfois, était plus beau que l'écrit. C'est pourquoi, cinq jours durant, je n'ai rien écrit.
Je savais… J'ai toujours su… que les mots existaient déjà avant de naître.
C'était bien au-delà de tout ce que j'avais passé ma vie à rêver. Dans une telle fête de l'esprit et du cœur, il ne pouvait y avoir aucune ambiguïté. Seulement et totalement, ce partage d'émotions, cette sincérité, cette écoute de l'autre, cette simplicité, cette délicatesse, cette gentillesse entre nous…
Notre « Cénacle » entre ainsi dans la légende. Une légende vivante, éternelle, messagère…
Les mots que nous nous sommes dits sont nos plus beaux écrits. Nos visages, nos regards, nos complicités, nos voix et nos mains se sont touchés… Nous étions comme des enfants et la brutalité du monde, avec ses égoïsmes, sa soif de pouvoir, ses mystifications et son obscurité ne pouvait plus nous atteindre.
Nous avons vu le ciel parce que nos cœurs étaient purs et nos esprits préparés. Les émotions les plus souveraines, si elles peuvent et doivent être exprimées, ne doivent pas cependant nous aveugler et nous enfermer dans une « bulle de roche »…
Il est trop de ces « piqûres d'héroïne » qui valent 20 fois l'acte d'amour mais dont les effets secondaires sont si dévastateurs !
Je crois que l'on est souvent éprouvé à la mesure de ce que l'on peut surmonter. Etre fort, c'est être et avoir été éprouvé. Nous avons tous, en tant qu'auteurs, écrivains, artistes, en particulier, des parcours chaotiques, des expériences difficiles, de la gravité, de l'émotion, du drôle et du tragique dans nos vies… Mais aussi des aspirations, des besoins fondamentaux, des « obscurités », des motivations tout à fait personnelles, une part « d'ingérable » en nous, tout cela faisant de nous l'Etre que nous sommes… Et c'est avec tout cela d'ailleurs, que nous disparaissons un jour, dont il ne

reste que la « chrysalide » suspendue dans le souvenir…
Cependant, nous pouvons ensemble, aussi différents soyons nous, le trouver…ce « passage du Nord Ouest »… que les glaces et les brumes nous ont caché…
« La porte du bonheur est une porte étroite », dixit (ou plutôt singing) Jean Ferrat…
Il est aussi de ces feux—et ceux là sont les plus nombreux—qui courent tels des feux de brousse. Ce sont les feux de la rumeur, de l'opinion, nourris de tout ce que l'on y jette dedans… Et dont les cicatrices noires sur un paysage brûlé ne s'effacent jamais…
Il en est d'autres, de ces feux, que l'on nourrit et perpétue autour d'un même foyer, dans un même campement, entre les mêmes visages et les mêmes complicités… Ceux là ne vont pas dans la brousse mais ils nous retranchent du monde alors que le monde parfois, nous tendrait bien la main.
Il ne faut pas faire de ces feux un refuge, une forteresse de lumière pour les seuls « élus » que nous pensons être mais ne sommes pas vraiment. Je crois qu'une « civilisation » viendra un jour de ces feux là mais il faudra pour cela qu'évolue notre regard, et toute cette relation, ce rapport à l'autre, ces émotions, cette « transparence » si belle en nous, encore si embryonnaire, si fragile, si fugitive…

LA JEUNE FEMME LITTERAIRE

C'est, assurément, une charmante jeune femme littéraire… Elle a l'éducation, la formation universitaire et tout ce qui, au fil de ses expériences, de son vécu, a ciselé sa sensibilité, construit sa personnalité.
Elle n'est pas timide, elle a un joli visage, elle s'habille bien, et il est très agréable de s'entretenir avec elle, non seulement à propos de tout et de rien, mais aussi sur tous ces sujets d'actualité tels que le cinéma, les livres, la musique, les voyages, entre autres…
En somme elle faite, cette charmante jeune femme littéraire, de tout ce qu'elle a reçu de l'environnement qui fut le sien depuis son enfance…
A ma connaissance elle ne tient pas de « blog », bien qu'elle « voyage » sur la Toile…
Elle pourrait être ma fille, car une génération entière me sépare d'elle, de sa jeunesse, de son univers qui, forcément n'est pas le mien…
J'ose croire en cette beauté intérieure de l'Etre qui n'est pas fondamentalement dépendante de l'éducation, d'une formation universitaire ou même purement littéraire…
J'ose croire, oui !
La beauté intérieure d'un être est ce qui fait de cet être, un être d'exception.
Et, ma foi, une jeune femme littéraire qui aurait cette beauté intérieure, serait, par exemple, une fille parfaitement « envisageable »…
Mais, si les rêves en esprit se font et se vivent ; en réalité ils se lient au vécu pour le temps qui leur est donné d'exister… Ou ils se défont.

Quel que soit le nombre de ces êtres qui nous sont chers… Et qui nous ont accueillis sans réserve en leur cœur ; il en est cependant d'autres, de ces êtres, dont on ne sait dans quelle mesure ils nous accueillis, que l'on aimerait bien toucher…
A ceux là, je leur lance à ma façon quelques « missiles balistiques » bricolés à dessein, et dont la charge émotive est telle… qu'il me sied de les catapulter, ces missiles, au risque qu'ils n'éclatent que sur une plage silence…
Ce qu'il y a à gagner est tellement plus beau que le paradis ! Ce qu'il y a à perdre est tellement loin de l'enfer ! N'y a-t-il pas, toujours, la vie entière, cet espoir aussi fou que généreux, aussi « raisonnablement insensé » ?

J’AI REVE D’ETRE UN GRAND MUSICIEN…

J’ai rêvé d’être un grand musicien… Oh, pas forcément un musicien célèbre dans le genre de Mozart… Mais, un grand musicien tout de même !
J’aurais conçu de ces structures orchestrales, de ces envolées, de ces rythmes ; j’aurais donné une dimension à ma musique ; j’aurais aussi mis les paroles, qui eussent exprimé des émotions de titan… C’eût été plus beau encore que le « Grand Bleu »… ou « One day I’ll fly away »…
J’aurais joué ma musique sur les places publiques, certains soirs d’été où les saisons passées, présentes et à venir se rejoignent, s’écoutent, se souviennent, inventent les jours heureux et deviennent une seule saison... de mille et mille visages…
Seraient nées dans les soirs de cette saison, sur les places publiques, les histoires d’amour toutes simples, toutes belles…
Ma musique aurait fait des regards qui se touchent et éclatent de rire, et seraient venus l’ivresse, les verres qui se vident, l’absence de solitude…
Le temps d’un tango, d’une valse, d’un slow, d’une marche… ou de quelque acrobatie improvisée, il y aurait eu ce lien, ce langage, cette relation entre des visages qui ne se connaissent pas… Ce lien que l’écriture ne fait pas, parce que l’écriture fait des livres que chacun lit tout seul même avec cent personnes tout autour… Un million de personnes qui lisent un livre, dans le monde, et qui plus est, en des langues différentes, ça ne sera jamais dix ou cent personnes dansant sur une place publique dont les visages et les regards peuvent se toucher… Dans le rythme, la danse, les pulsations et les sons, il n’y a même plus besoin d’Espéranto… que presque personne ne parle d’ailleurs…
J’aurais donc joué cette musique qui relie les gens entre eux…
Et comme j’aurais voulu vraiment les relier, les gens, j’aurais été un grand musicien…
Mais je m’en serais complètement foutu, que les gens pensent ou non, que je pouvais être un grand musicien : l’essentiel aurait été que les gens soient reliés, et que les histoires d’amour naissent…
Chanteur, à la rigueur, ça m’aurait plu aussi… Mais, à condition d’avoir eu une belle et puissante voix, et une grande musique pour m’accompagner…
Et dire que Jacques Brel, qui était un chanteur… Aurait voulu être écrivain et faire des livres !

Les mots ont réellement du pouvoir : ils peuvent influencer, soumettre, entraîner…et même relier.
Ils ne relient pas, cependant, de la même manière que la musique. La musique rassemble les gens en un lieu où l’on l’écoute en un temps donné. Dans la durée, ou le moment où la musique rassemble les gens, elle fait participer les gens par la danse, le mouvement, l’émotion ressentie. Les gens alors, sont durant ce moment là, et seulement en ce moment là, déconnectés de ce qui, avant et après, est leur environnement habituel.
En somme, la musique rapproche les gens en un moment et en un lieu précis, en dépit de leurs différences.
Les mots, l’écriture ou les livres relient les gens avant tout dans une même sensibilité… Une sensibilité sans passerelle, c'est-à-dire sans regards qui se croisent, sans présence réelle de l’autre ou des autres.
L’écriture relie aussi les gens autour d’une idéologie, d’une manière de penser, d’une « vision du monde », et en cela, elle ne rapproche pas des gens qui sont de cultures, d’éducation ou de sensibilités différentes.
Je ne dis pas que la musique crée un lien durable ou universel entre les gens, en particulier lorsque cette musique n’a pas de dimension véritable et qu’elle s’apparente plus à des associations de sons, de tonalités ou de battements et que de ce fait, elle ne crée ni de l’émotion ni de l’atmosphère…
Le simple fond sonore », de même que les mots ordinaires de la vie échangés par pure nécessité, n’ont aucun pouvoir et ne relient pas les gens.
Pour que le lien soit, il faut qu’il y ait une émotion partagée, et que de cette émotion naisse une

communication visuelle, parlée, écrite, gestuelle…
Je ne dis pas non plus que l'écriture ne créera jamais que des liens sans passerelles… Je pense que le destin de l'écriture, par l'évolution de sa « facture » et par l'essence même de l'Etre qui la trace, est de concevoir, puis d'édifier des passerelles, afin que les gens, bien que de cultures et de sensibilités différentes, puissent se rejoindre, comme sur une place publique un soir de fête et de musique.

Mais… Tout de même ! J'aurais rêvé d'être un grand musicien !

LES MISSILES

En somme, j'ai deux sortes de missiles…
--Les missiles non destinés à quelqu'un en particulier, ni à une « catégorie » ou un groupe de personnes : ce sont les plus nombreux, ils n'ont pour ainsi dire aucune ambiguïté relationnelle…
Il faut les prendre pour ce qu'ils sont : des tableaux, des images, des idées…
--Les missiles « balistiques »… Ceux là ont effectivement un ou des destinataires… jamais nommés cependant !
Si ces destinataires sont nommés, et ils le sont parfois à dessein, le missile n'est plus « balistique »… A cette fin « non balistique », j'ai des « tableaux », comme de peinture…
Disons que… Etre très direct, je pourrais… Au fond, je suis plus hardi que timide (quoique cela reste à prouver en certaines situations).
Mais la « mise en scène », le décor, l'habillement, l'atmosphère… et parfois un peu d'humour, de dérision, de colère… c'est le sel de la vie !

LA BIBLIOTHEQUE D'ALEXANDRIE

Il y a 2500 ans brûlait la bibliothèque d'Alexandrie. Tout le savoir, toute l'intelligence et toute la sensibilité du monde d'alors, fut réduit en poussière…
Si les ouvrages de la bibliothèque d'Alexandrie eussent été portés à notre connaissance, et en particulier ceux dont on a dit qu'ils détenaient les clefs de certains « mystères », sans doute notre destin eût-il été différent…
Il y aurait eu d'autres découvertes, d'autres technologies, et peut-être un autre « sens du monde »…
Le monde aurait-il été meilleur ?
Je ne sais pas.
Il aurait été différent, cependant…
D'autres bibliothèques furent et seront encore.
Et la bibliothèque d' alexandrie… online, telle un phare sous le regard des étoiles, s'ouvre sur la Toile…
J'invite nos « Grands Editeurs » à réviser leurs notions de valeurs et à découvrir les 124 (à ce jour) ouvrages de la bibliothèque d'Alexanrie point org, avant que ne s'éteignent tous les phares de la Terre et que brûlent sous les bombes, beaucoup de bibliothèques.

LA CHAINE DU CHIEN

Un dernier extrait d'Ici là de John Berger sous la forme d'une parabole :

La chaîne du chien, là bas, est trop courte. Qu'on la change, qu'on l'allonge ! Alors le chien

pourra atteindre l'ombre, se coucher et arrêter d'aboyer. Et le silence rappellera à la femme qu'elle voulait un canari en cage dans sa cuisine. Et au chant du canari, elle abattra plus de repassage. Et les épaules du mari, dans sa chemise fraîchement repassée, lui paraîtront moins rouillées quand il ira travailler. Et en rentrant à la maison, le soir, il plaisantera parfois, comme avant, avec sa fille adolescente. Et la fille changera d'avis, elle décidera d'inviter son amoureux un soir à la maison, juste une fois. Et un autre soir, le père proposera au jeune homme d'aller avec lui à la pêche… Qui sait, dans ce vaste monde, ce qui peut arriver ? Il suffit d'allonger la chaîne.

Editions de l'Olivier, page 60

En somme, « allonger la chaîne du chien » est illusoire.
C'est comme baiser avec une capote ultra fine qu'on ne sent pas sur la peau et qui a au bout un appendice suffisamment long pour recueillir sans retenue toute la joie projetée…
C'est faire du trapèze volant en rapprochant le filet du sol et en lui donnant moins d'envergure…
C'est rouler à « tombeau ouvert » sur une route macadamisée hérissée de bosses plutôt que sur une piste de récifs de pierre…
Reste cette chaîne qui, si longue soit elle, ne nous donne jamais la liberté et nous permet tout juste de rejoindre ce qu'on dit être mieux… et qui n'est que différent.
Il serait à désespérer que l'Art, celui de la musique, de l'écriture ou tout autre, ne soit qu'une chaîne merveilleusement ouvragée et presque invisible…

Dans les Landes, à mon retour, je vais me sentir un peu « exilé »… Au beau milieu de la saison touristique, avec ces « cœurs de pieuvre » et autres battements syncopés de bals de fêtes foraines où l'on se tortille le derrière, ces boutiques de gadgets et ces odeurs de bouffe des « estanquets »… Et ces corridas, ces « holé » et ces oreilles de taureaux coupées (pourquoi pas les couilles bordel)…
Mais il faut bien que fête se fasse et que naissent les amours…
Ah ! Ils sont « dur à cuire » ces Landais ! Je leur balance des « présentations » de sites dans leurs forums du Web, en catégorie « Culture, livres, littérature, poésie », mais ils répondent jamais ! En outre, leurs associations dites « culturelles et artistiques », ne semblent verser que dans le « formel » (j'oserai dire formol)… avec l'inévitable présence de personnages officiels, au ventre souvent proéminent et à la mine couperosée…
Mais ça fait rien : je catapulte à la tonne des « missiles », de ce côté-là je reste « inépuisable » et pouvant soutenir un siège quasi illimité !
Les filles de mon pays sont néanmoins très belles, autant que les Belges et les Lorraines… Et à défaut de « philosophie » et de poésie, je leur balance en plein visage mon sourire et mon regard.
Si je gagne à une loterie une entrée pour une corrida, le premier d'entre vous qui me répond recevra mon billet. La tauromachie, je ne l'apprécie vraiment qu'exprimée dans des tableaux de maître sur ce thème… L'art, c'est l'art !

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

C'était un « mec très bien »… On le surnommait dans son entourage, avec ironie et condescendance amusée, « Monseigneur Dupanloup ».
Oh, il avait bien quelques petites obscurités – qui n'en a point, de ces petites obscurités –Il n'était pas cependant, « Monseigneur Dupanloup », particulièrement charismatique, ne montait pas sur les tables dans les soirées littéraires pour déclamer sa poésie ou des extraits de ses dernières œuvres…

Il ne s'emparait pas du micro dans les salles de conférence… C'était plutôt un homme de petit comité, attentif, observateur, discret… Et sa gentillesse autant que sa délicatesse étaient légendaires. On le disait fidèle à ses amitiés et sans aucune agressivité même si l'on le conspuait.
En somme, c'était un « mec bien »…
Il écrivait des livres, était publié, lu, commenté, et décrochait quelques prix…
La gent féminine dans ses plus beaux atours, avec ses visages ravissants et ses regards émus, lui faisait fête… Il y en eut tout de même, de ces charmantes créatures, qui eussent bien jeté leur délicate silhouette entre les bras de cette âme si forte et si bien trempée… Oh, certes ! « Monseigneur Dupanloup » eût sans conteste conçu quelques fêlures relationnelles, un peu embrassé, mordillé un lobe d'oreille, effleuré des lèvres discrètement tendues, pris des doigts de fée dans l'une de ses mains… et devisé sans ambiguïté, poété, philosophé ou tout simplement échangé des propos anodins d'une jolie et douce voix d'homme « posé »…
« Monseigneur Dupanloup » n'était pas un charismatique des salons du livre, eût sans doute été un probable et honorable « Goncourable » si de Grands Editeurs eussent connu l'existence de ses livres, car il avait, il faut le dire, un talent fou, « Monseigneur Dupanloup »…

Mais il captait, captait, captait…

Captait comme le meilleur de tous les neveux n'ayant jamais espéré aucun héritage… Mais s'étant vu remettre un jour l'Escarcelle… et la Belle.
« Monseigneur Dupanloup » n'est-il pas un « merveilleux prédateur » ?
Est-ce que « merveilleusement prédater », c'est faire du bien aux gens ? Y-a-t-il de la liberté pour la Belle dans une escarcelle désormais jardin privé de « Monseigneur Dupanloup » ?

Belle… Je t'aime trop pour te recueillir avec l'Escarcelle.
Et l'Escarcelle elle-même, n'est-elle pas un trésor qu'il me siérait de partager , en neveu amoureux de toutes les Belles, avec tous mes compagnons de voyage, de fêtes, de joies et de peines… Sans que jamais ne soit inscrit sur mon front « Monseigneur Dupanloup »… ou tout autre nom de sage ou d'archange ?

NOTE : ceci n'est en aucune façon, un « missile balistique »…Et ne vise personne au monde en particulier.
Parce que nos yeux sont aussi fragiles que nos vies, il nous les faut parfois protéger de cette lumière du ciel que l'on dit être la plus belle de toutes… Mais qui ne l'a, au fond, jamais vraiment et durablement prouvé…
Si cette lumière existe, elle est en nous, mais pas de nous…

LETTRE OUVERTE A UN GRAND EDITEUR

Monsieur Gallimard, monsieur Albin Michel, monsieur Le Seuil… Vous qui recevez chaque année encore par la Poste dix mille manuscrits, que pensez vous des gens qui publient leurs œuvres sur le Web sous forme de fichiers PDF à télécharger, ou utilisent les services de l'édition en ligne ?
N'y a-t-il pas une différence à prendre en compte entre d'une part le désir d'être publié et vendu en librairie en x exemplaires (x représentant si possible un chiffre suivi de quelques zéros)… Et d'autre part le souhait d'être lu ? Avant tout d'être lu ?
Autrement dit, pour être lu, faut-il que vous soyez, vous, monsieur Gallimard, monsieur Albin Michel, monsieur Le Seuil, par la logistique des médias et de la presse littéraire, les passages obligés que doivent franchir les écrivains ?
En outre, faut-il attendre d'avoir été sélectionné par votre comité de lecture ; faut-il espérer plusieurs mois durant un avis qui ne vient pas ; se voir signifier un refus en bonne et due forme ?
Monsieur Gallimard, monsieur Albin Michel, monsieur Le Seuil, vous n'ignorez pas je suppose, l'existence de forums littéraires sur le Web, forums recevant pour quelques uns d'entre eux jusqu'à

quinze mille visiteurs par mois…
Comment l'un de vos nouveaux livres que vous publiez dans l'année en cours, s'il n'est pas un grand succès de librairie et s'il n'atteint qu'un tirage de deux mille exemplaires peut-il être aussi lu que les écrits sous forme de messages dans les forums ou d'œuvres en consultation libre sur les sites littéraires ?
Des écrits qui parfois, surpassent en qualité, des œuvres que vous publiez en plusieurs milliers d'exemplaires… et qui « trônent », bien en évidence, tout près de billets de loterie chez le « tabac journaux » du coin ?
A ma connaissance, certains membres ou adhérents de ces sites littéraires « postent » plusieurs messages par jour, sont les auteurs d'ouvrages directement consultables sur ces sites, et sont lus dans les forums et dans les fils de discussion par 40 à 60 visiteurs et parfois 1500 ou plus…
Alors pour quelle raison si l'on est lu sur le Web, même si cela ne rapporte pas d'argent, perdrait-on son temps et son énergie à vous envoyer par la Poste un manuscrit qui finira au pilon sans être examiné par votre comité de lecture ?
J'entends déjà vos arguments… Entre autres celui-ci :
--Il y a trop de médiocrité, de sens commun et d'écrits inintéressants sur le Web où l'on publie n'importe quoi ; les sites « persos » et les blogs sont trop nombreux, les œuvres en ligne foisonnent, et une si grande liberté d'expression nuit à la qualité—
Mais la qualité est-elle vraiment votre souci ? Ne serait-ce pas plutôt la rentabilité obtenue par l'effet médiatique avec des auteurs « dans le vent » ou très connus du Grand Public ?
Il n'y a pas que de la médiocrité ou du sens commun sur le Web.
La facture et le talent y sont parfois présents quoique noyés dans une diversité et une immensité accrues.

Pour conclure, mes propos vous sembleront sans doute comparables aux aboiements d'un petit roquet. Mais je suis sans complexes, la tête haute et le regard clair…
Et j'ai passé le temps de me « faire les dents » sur des Sollers, Angiot et autres, dont je souligne d'ailleurs l'existence quoique l'on puisse penser de ces auteurs… Quelque grandes soient encore mes colères, je ne « pince plus aux chevilles »…
En dépit de ce souci que vous avez de la rentabilité, je reconnais le « bien fondé » de l'existence de votre maison ainsi que les choix et les orientations que vous suivez.

LE GRAND OISEAU

C'était un grand oiseau derrière un mur très long…
L'oiseau avait la taille d'un homme, la stature et les jambes d'un homme.
Le grand oiseau se tenait donc debout en face du mur. Et le mur était si long que l'on n'en discernait pas les extrémités, ni d'un côté ni de l'autre.
De surcroît, le mur était haut, épais, aussi dur que du métal, compact, sans la moindre fissure et lisse comme une plaque de cuisinière.
Avec ses grandes ailes plaquées sur son dos, ses jambes, sa tête d'aigle, sa fière stature et son regard perçant, le grand oiseau derrière le mur infini recula de quelques pas, comme pour prendre son vol…
Mais l'oiseau ne s'envola point. Ses ailes ne lui servaient à rien… A rien d'autre que de l'identifier aux yeux de tous les êtres demeurant de ce côté ci du mur, comme l'oiseau qu'il était, singulier certes, mais néanmoins pourvu d'ailes et d'un bec.
Le ciel était grillagé, d'un filet aux mailles serrées, métalliques, et secoué par le vent.
Tel un voile gris de nuages bas, ce filet interdisait le ciel jusqu'en haut du mur mais pas, cependant, au-delà du mur…
L'oiseau, à vive allure, fonçait vers le mur, son bec pointé en avant. Un bien étrange bec toutefois,

que celui de l'oiseau à fière stature, au regard perçant et aux jambes d'homme…
Ce bec avait la forme, la consistance et la dureté d'une tête de marteau dont la densité et la puissance étaient telles, que ce bec semblait conçu pour faire éclater un bloc rocheux.
L'oiseau frappait le mur avec son bec…
Depuis des jours et des jours, des semaines, des mois, des années, l'oiseau frappait le mur avec son bec. Déterminé, inlassable, l'oiseau frappait, frappait… Encore et encore.
Aucune fissure n'apparaissait sur le mur. Pas même la trace d'un impact.
Alors l'oiseau, dont la détermination semblait toujours se renforcer, accrut le rythme de ses frappes.
D'autres jours, d'autres mois, d'autres années passèrent…

Un jour, il y eut enfin un impact, le premier, presque imperceptible. Puis un deuxième, un troisième impact… plus nets, avec des éclats aussi fins que des grains de poussière. Et tous ces impacts, peu à peu, se confondirent en une trace creuse. Une fissure apparut. Et la fissure s'élargit, devint une brèche. L'autre côté du mur parut, les bords déchiquetés de la brèche s'écartèrent, ouvrant ainsi un passage, et l'oiseau traversa le mur.
De l'autre côté du mur, l'on eut dit que c'était le même pays : rien ne semblait différent dans le paysage, de ce côté-là… A l'exception du ciel qui n'était plus grillagé.
Et l'oiseau eut un visage, un regard… Un visage et un regard d'humain. L'oiseau découvrit que ses ailes lui permettaient de voler, et son bec – marteau était devenu un nez.
L'oiseau s'envola et disparut dans le ciel…
Et de l'autre côté du mur, du côté où s'étaient étirées, superposées les années passées à marteler sans répit, le ciel n'avait plus de grillage.

Le grand oiseau, suite…

Comme si le mur infranchissable ne suffisait pas à lui seul, il y avait en plus, ce « ciel grillagé » ! Ce ciel grillagé qui n'eût pu exister que dans l'esprit de l'Etre Oiseau, mais qui dans la réalité du monde, existe bel et bien, en plus du mur.
Le mur symbolise la dureté du monde, intraversable et sans aucune fissure.
Le grillage symbolise la contrainte que l'on s'impose soi même et dont on souffre, et l'ensemble des contraintes que le monde nous impose.
De l'impact enfin devenu perceptible vient la possibilité de la fissure, et donc, de la brèche puis du passage.
La dureté du monde, symbolisée par ce mur infini, n'est peut-être pas une fatalité : elle n'est avant tout qu'une réalité. Or, toute réalité ne peut exister que dans le temps et dans l'espace qui lui sont impartis pour le déroulement de son existence. Et non pour le déroulement de ce qui précède ou suit la réalité présente, soit une autre réalité.
Si le grillage existe bel et bien dans la réalité du monde (réalité dans les limites du temps et de l'espace en lesquels évolue cette réalité), ce grillage existe surtout et avant tout dans l'esprit de l'Etre Oiseau qui frappe de son « bec – marteau » le mur avec autant de détermination—et de violence— . Ce grillage là est celui des obstacles que lui impose son aspiration à la montée vers la lumière.
Dès lors que le passage s'est ouvert, la réalité du monde n'a pas changé (le paysage demeure le même). Mais l'Etre Oiseau s'est libéré de ce ciel grillagé qui, de toute évidence, n'a jamais existé ni en lui ni au dessus de lui, de l'autre côté du mur. Et qui existait derrière le mur avant que ne s'ouvre le passage, en lui et au-dessus de lui.
Ce n'est pas le passage lui-même, ni la possibilité de l'envol qui fait disparaître le grillage du côté où il était suspendu jusqu'au mur… Le grillage disparaît AUSSI de l'autre côté parce que le principe d'opposition entre liberté et contrainte a cessé de fonctionner au moment de l'ouverture du passage. Il ne reste plus désormais qu'une liberté totalement pure, absolue… Et qui ne pouvait être

acquise—ou retrouvée—que par une aspiration à l'envol et à la montée vers la lumière sans la brûlure de la lumière, brûlure qui est forcément la résultante naturelle et dangereuse du fonctionnement du principe d'opposition par lequel il faut nécessairement passer… Car, « on ne saute pas les marches », les marches d'ailleurs, sont d'interminables « paliers »… Et le « bec-marteau », l'outil dont on ne peut se séparer, à condition de n'en point faire un instrument de guerre, de domination ou de destruction.

LETTRE D'UN CONDAMNE

Lettre de Ubicgy, cellule 114, pénitencier Saint Joseph, le 22 février 2032, adressée à Cuite Dans Le Pot, pilière du forum littéraire Des Mots Des Clous…

« Très chère Cuite Dans Le Pot, mon amie de toujours…
Pour la toute première fois depuis 18 ans, je suis autorisé à écrire une lettre à la personne de mon choix.
Tu dois en effet te demander ce que je suis devenu, au-delà de ce jour de l'été 2014, à partir duquel j'ai cessé d'envoyer des messages sur les forums.
Mon gardien, Rototko, a bien voulu se renseigner : il a consulté « Des Mots Des Clous », a vu que tu y étais toujours présente, et qu'en dépit de tes rhumatismes, tu tenais le coup. Rototko m'a dit qu'il avait pu te voir en photo et que ton visage était encore ravissant. Mais il m'a dit aussi que je n'avais pas le droit, moi, de voir ton visage.
La lettre que je t'écris est la seule que je suis autorisé à envoyer, l'unique, de toute ma vie entière depuis que je suis consigné en cellule d'isolement à la suite de ma condamnation. Je dois t'expédier cette lettre par la poste, à ton adresse que Rototko a pu obtenir, écrite au stylo bille de ma main sur du papier blanc.
Je n'ai pas le droit d'aller sur le Web et encore moins dans les forums d'expression ou de littérature.
Rototko avance le prix du timbre car je n'ai pas un sou. Rototko, mon gardien, contrairement à son prédécesseur qui me brutalisait, est très gentil : il accepte même d'avoir avec moi des conversations « philosophiques » si je puis dire…
Voici, très chère Cuite Dans Le Pot, mon histoire…
Durant l'été 2014, un été caniculaire, je partis un jour encore plus torride que les autres jours, en voiture, en compagnie de trois copains, à la plage de Saint Quignon de Pin, sur la côte Atlantique…
La baignade était interdite. Drapeau rouge. Maîtres nageurs sifflet aux lèvres. Mer d'huile cependant…
Un cargo venait de « dégazer » au large et des maquereaux morts jonchaient la plage souillée parsemée d'auréoles aux couleurs d'excréments liquides.
Nous étions désoeuvrés, désargentés et sans motivations précises… Tous les flippers, machines à sous et autres jeux électroniques étaient ce jour là en panne, après un « crash » électrique sans doute causé par la chaleur parvenue à son paroxysme.
Les touristes déambulaient, nonchalants, presque nus et suant comme des animaux aux poils ras et clairsemés, des animaux pris dans une vaste étuve. L'étuve était cette longue rue bordée de boutiques, de terrasses de bar et de baraques foraines. Des chiens étendus haletaient, la queue battant le sol devant les terrasses des restaurants…
Nous ne nous parlions plus. Mes copains étaient sombres, silencieux et leurs regards perdus dans des éclairs de lumière qui martelaient d'éclaboussures incandescentes les tables des bars, les rebords des flippers et les écrans de jeux vidéo… Et tous ces visages abrutis de soleil que l'on eut volontiers foudroyés de colère parce qu'ils étaient pressés de nous devancer pour un petit mètre carré d'ombre et de relative fraîcheur…
Un grand thermomètre accroché au mur d'une maison à louer, dans un angle ombragé, affichait 41°

C.

Nous nous assîmes sur des bornes de bois, écrasés de soleil, éblouis et sans forces…

L'un de mes copains tout à coup, m'arracha des mains la casquette que je venais d'ôter de ma tête pour me gratter le cuir chevelu, et me prit en même temps la clef de la voiture que je tenais dans mon autre main. Il se mit à jongler avec la casquette et la clef… Puis se mit à rire bruyamment, lança clef et casquette à l'un de mes autres copains. Ils rirent tous ensemble, inventèrent un jeu stupide qui consistait à introduire la clef dans leur slip, à faire semblant de pisser dans la casquette…

Je voulus récupérer la clef mais me heurtai à une résistance moqueuse qui peu à peu, devenait méchante et obscène. Et surtout me semblait sans fondement, d'une imbécillité qui me révoltait.

Un éclair passa, je fus ébloui et me précipitai sur Palavan, qui serrait la clef entre ses doigts. Je tentai de la lui arracher et n'y parvins pas… Alors je le frappai de plusieurs coups de poing en plein visage. A dire vrai, je le massacrai, je tapai et tapai comme si mon poing était un marteau. Il tomba et du sang gicla au sol. Je ramassai une brique qui se trouvait là tout près d'une maison en construction et je fracassai le crâne de mon copain, à coups répétés de la brique aux coins brisés. Je sortis de la poche de mon pantalon l'opinel que je venais d'acheter cet après midi même, et dont la lame effilée brillait comme une chevelure de comète.

Jaillie d'une nuit bouillante que je sentis exploser en moi et envahir mon esprit, la lame de l'opinel traversa ma nuit intérieure soudaine, et reçut l'éclat de ce jour d'été. Je ne vis que cet éclat, n'en perçus que la fulgurance et ce que je pouvais faire de cette lumière : m'en servir pour déchirer cette enveloppe d'imbécillité, d'obscénité et d'arrogance que j'avais du jusqu'alors supporter de la part de certains de mes semblables… Je déchirai, de la pointe effilée de mon opinel, le visage déjà très abîmé de mon copain…

Après, je ne sais plus… Je ne me rappelle de rien de ce qui ce jour là, suivit…

Lorsque je repris conscience, j'étais assis sur une banquette de bois dans un local de la gendarmerie de Castagnet.

Mon procès arriva très vite. Je fus condamné à 30 années de réclusion assorties d'une peine de sûreté de 18 ans.

Ce 22 février 2032, au moment où je t'écris cette lettre, ma très chère Cuite Dans Le Pot, je viens de terminer mes 18 années de sûreté… avec une petite avance de six mois.

Je vis la plupart du temps dans une cellule d'isolement et je ne rencontre d'autres détenus au pénitencier Saint Joseph, que lors de très courtes promenades sous surveillance dans la petite cour carrée du grand bâtiment central. Les détenus me rencontrant, me regardent comme si j'étais une bête féroce, me font des signes de haine, le poing levé…

Tous les gardiens qui se sont succédés durant ces 18 années, m'ont dit que les autres détenus m'avaient en horreur et me craignaient comme le sida, à cause de l'extrême violence et de la brutalité de mon acte. Ils ne concevaient pas qu'un être humain ait pu à ce point s'acharner sur le visage d'un autre humain. J'avais en effet porté une dizaine de coups avec la brique sur le crâne de mon copain, piétiné sa cervelle répandue au sol, et déchiré en lamelles ce qui restait de ses joues…

Lors de mon procès, ce fut, outre la violence et la barbarie de mon acte ; l'indifférence avec laquelle j'assistai aux débats, interrogatoires et témoignages, qui impressionna les jurés. Une indifférence que l'on ne pouvait qualifier, identifier, analyser, comprendre. Une indifférence comme « venue d'ailleurs », en somme…

L'avocat général lors de son réquisitoire, un discours fleuve, insista sur la contradiction qu'il y avait entre la nature de mes écrits et l'horreur de mon crime.

En cette année là, 2014, l'on célébrait le centenaire de la première guerre mondiale et sur tous les programmes de télévision, à longueur de journée, l'on « passait en boucle » des séries de reportages et de documents d'archives, de petits films réalisés à partir de témoignages écrits ; qui tous, étaient en fait présentés comme des tableaux évoquant les horreurs de la guerre. Les couleurs dominantes des scènes étaient le rouge, le noir et le feu. L'on y voyait exploser des visages, des ventres et des

chevaux ; brûler des villages, des champs et des forêts…
Dans les films documentaires, l'on n'entendait que cris, crépitements de mitrailleuses et éclatements d'obus.
Mais ce qui impressionnait plus fortement encore un grand nombre de gens, c'étaient ces défilés de « gueules cassées », ces « travaux » de Frankestein entrepris sur des visages ravagés.
Je pense que les jurés, le jour de la délibération, devaient avoir en mémoire les dernières images diffusées par la télévision, de ces « gueules cassées » de la première guerre mondiale.
En cet été 2014, plus que jamais le culte des apparences n'avait autant fédéré la jeunesse de ce pays et toutes les générations d'âge mûr et vieillissantes. De nouveaux cosmétiques, de nouvelles modes vestimentaires, de nouvelles façons de plaire, de se comporter, d'arranger sa coiffure et son visage, avaient séduit notre pays de fond en comble, d'autant plus que depuis 2012, l'année de la réélection de la présidente de la république, la féminité était à l'honneur et que les hommes avaient à cœur d'exercer leur pouvoir de séduction.
Le jour de la délibération des jurés, l'avocat général en son implacable et très « sens-du-mondiste » réquisitoire, n'avait pas manqué de brandir devant les jurés et le public, la photographie démesurément agrandie représentant le crâne éclaté et le visage déchiré de mon copain.

A compter de ce moment où l'éclair était passé, où je fus ébloui et où je me suis jeté sur mon copain, ma vie a basculé d'un seul coup : elle est devenue ce désert absolu que j'avais parfois imaginé… et terriblement craint, mais jamais encore vécu.
J'ai pensé à me suicider dans ma cellule.
Je ne l'ai pas fait.
Le suicide est un mystère.
Certains humains en parlent et disent qu'ils mettraient fin à leurs jours…
Ils ne le font pas.
D'autres n'en parlent jamais : ils se pendent ou se jettent sous un train…
Le pire, peut-être, c'est lorsque la souffrance dans l'immensité de sa dimension, rejoint l'épaisseur de cette indifférence « venue d'ailleurs »…

Très chère Cuite Dans Le Pot, lorsqu'ensemble nous correspondions dans les forums des sites littéraires, ce qui, de toi, m'interpellait, m'émerveillait et que je trouvais crédible, fort comme du roc ; c'était ta gentillesse, ta profonde sensibilité, ta générosité… Tout cela sans jamais aucune complaisance…

« Adidiaou ! » comme on dit à Saint Joseph, quand on va bientôt mourir…

HACKERS… Sur des forums littéraires

Qu'est-ce, exactement, cette histoire de « hackers » ? Serait-ce par exemple, un espèce de « troll » (j'appelle cela en jargon yugcibien : un hememene)… qui viendrait perturber le fonctionnement d'un site, ou bien s'introduire avec une « fausse-vraie » adresse mail, une fausse identité, dans un forum pour y injecter son venin sous la forme de propos incendiaires, insultants, orduriers ?

Ne faut-il pas aussi se méfier d'une « entité » organisée et dotée de « certains pouvoirs » qui, sous l'égide des Renseignements Généraux, d'une espèce de « grosse machine Américano-planétaire », étendrait ses tentacules et ses ramifications complexes sur l'ensemble de la Toile… Visiterait des sites jugés indésirables ou trop perturbateurs d'un « ordre sacré » ?
Alors ce serait terrible car notre liberté d'expression volerait en éclats, il ne nous resterait plus que de « lénifiants » forums, des jeux bêtes, de la guimauve et du « lave cervelle » sur un Web soumis à ces pouvoirs scélérats assassins de nos émotions, broyeurs de rêves, pourfendeurs d'intelligence et de sensibilité, niveleurs de consciences et « mécaniciens » de modes…

Il faut donc par les temps qui courent, sans cependant « vouloir tout faire péter » et entrer

ainsi dans le jeu effroyable de la même violence qu'eux, nous organiser, nous rassembler, nous, et communiquer, nous lever, marcher debout, résister, oser nous exprimer, nous informer et informer, réfléchir, partager…
Par cette double exigence qui est celle de la facture et du talent d'une part ; et celle de la qualité, de la puissance de l'esprit et du cœur d'autre part ; nous pouvons contribuer à l'infléchissement de ce pouvoir totalitaire qui est en train de nous détruire à petit feu !

N'oubliez jamais que le monde des Humains, même tel qu'il est aujourd'hui avec ses Hezbollah, ses Ben Laden, ses Bush et ses chefs de la mafia internationale, ses guerres, ses atrocités et jusqu'à ses absurdités… N'est pas un monde d'extraterrestres ! Et qu'il n'existe pas sur notre planète, de « forteresse » inviolable… Ce que l'on dit être le pouvoir absolu, de quelque horizon qu'il vienne, n'est jamais qu'une réalité inscrite dans les limites du temps et de l'espace du déroulement de son existence.

Faites passer ce message ! Et merci à vous tous !

A propos de la « lettre du condamné »…

Normalement je n'aurais jamais du écrire cette histoire, et encore moins l'imaginer…

C'était un cauchemar… J'ai fait un cauchemar, l'un des plus violents, les plus horribles que j'ai pu faire dans ma vie…
A la suite de ce cauchemar, j'ai décidé d'écrire l'histoire. Je ne sais pas si j'ai bien ou mal fait, d'écrire l'histoire… Je ne pouvais pas m'en débarrasser. J'en suis encore malade.

Très paradoxalement, dans les périodes les plus noires de ma vie, dans les drames vécus, les grandes séparations, les situations les plus inconfortables, je ne fais JAMAIS de cauchemars… Ce sont les réveils qui sont difficiles : la conscience immédiatement revenue alors, s'ouvre le rideau sur la scène même de la tragédie, mais la scène est réelle, les personnages sont en place, tout de la veille revient… Mon sommeil de ces périodes là est un sommeil d'assommé, sans rêves…
Par contre, dans les périodes les plus heureuses de ma vie, lorsque j'ai ces « lucidités », ces émerveillements, ces accompagnements de personnes chères à mon cœur et à mon esprit, j'ai des cauchemars d'autant plus violents et horribles que la période est heureuse, féconde… Enfin, pas toujours ! Heureusement ! Et les réveils sont alors aussi difficiles : parce que l'impact de la « chose vécue » dans le sommeil déchiré est considérable. C'est que les « choses vues » sont comme réelles, précises, imagées, d'un redoutable agencement…

J'ai « vu » ces trois jeunes hommes, et un quatrième… qui aurait pu être moi mais dans le rêve je ne me suis pas reconnu moi-même… Il faisait très chaud. La plage polluée, les maquereaux morts, la casquette, la clef, les coups de poings, puis la brique, et le couteau, j'ai « vu » tout ça ! Cette « nuit soudaine et bouillante » que je décris, avec la lame de l'opinel qui « brille comme une chevelure de comète », puis dont l'éclat surgit à la lumière du jour, c'était bien ça dans le rêve… Et ensuite, le procès, les jurés, l'avocat général, l'indifférence de l'accusé, tout cela, oui, c'est ce que j'ai « vu »…
Lorsque j'ai pris la décision d'écrire l'histoire, l'idée m'est venue de la lettre du condamné au bout de 18 ans de « peine de sûreté ». J'ai fait comme si le condamné écrivait cette lettre, je me suis mis « à la place du condamné » mais comme si c'était moi le condamné… A un certain moment, en écrivant la « lettre », j'ai pris sur moi l'horreur de son crime : j'ai souffert de la souffrance que j'imaginais qu'il ressentait, mais en souffrant moi-même de cette souffrance que j'aurais pu, moi, ressentir, si j'avais commis le crime.
Comme j'ai déjà dit, j'ai « rajouté » le centenaire en 2014, de la première guerre mondiale, la manipulation des images par la presse et l'audio visuel… L'utilisation, pour influencer les jurés, de photos particulièrement « évocatrices »… J'ai « rajouté », également, la bienveillance de ce

« Rototko », gardien… Et le lien qui subsistait entre le jeune homme devenu en 2032 un homme vieilli, et cette « Cuite Dans Le Pot », une amie de forum… A ce sujet je tiens à préciser que ce personnage de « Cuite dans le pot », est totalement fictif et ne saurait en aucune façon, ressembler à une personne existante en 2006 !

Il me fallait, c'était pour moi une nécessité puisque j'avais fait le choix d'écrire cette histoire, aller jusqu'au bout de l'explication.

Je sais que mon histoire est choquante, horrible, du plus noir effet, je sais ce qu'elle suscite de réprobation, de dégoût, de surprise, et c'est la raison pour laquelle, ce soir même, j'écris encore ceci :

Ces braves gens sont bien tous les mêmes… Certains d'entre eux sont de nos amis, de notre famille… A l'exception des « mauvais coucheurs » comme on dit, ils sont tous très gentils, très fréquentables, même jusqu'à ce que l'on peut rêver de mieux.

A PROPOS DES « BRAVES GENS » …

Ah ! Ils ne sont pas « chiens » pour deux sous ! Ils sont polis, ils t'écoutent, ils sont prévenants, ils te concèdent même quelques travers, voire quelques obscurités… A l'exception des « mauvais coucheurs »…

Ils ont cette largesse d'esprit que leurs lectures et leur éducation leur ont forgé…

Il y a dans la dureté du monde « quelque chose de soft »… qui éclipse, très concrètement, cette dureté du monde.

C'est fou le nombre de gens « corrects » et même gentils, que l'on rencontre !

C'est fou les civilités, dont on se lèche et pourlèche…

Je pense aux chiens lorsqu'ils se rencontrent : ils se sentent le derrière, se tournent autour, tirant sur la laisse qui les retient… Ils se transmettent ainsi leurs « civilités ».

Les Humains ne se sentent pas le derrière… du moins pas en public. Ils se font la bise, se serrent la main, s'échangent leurs horoscopes, devisent sur des sujets d'actualité…

Ces braves gens sont tous les mêmes !

Mais dès qu'ils se sentent dérangés dans leur sensibilité, dans leurs repères, dans la croyance qu'ils ont de l'autre, dans le regard qu'ils portent sur le monde, alors ils froncent, ils plissent, ils font un pas sinon deux en arrière.

Oh, que je les comprends, ces braves gens !

Le regard « au-delà du regard », serait-il une illusion ? Une vue de l'esprit, quelque chose d'encore plus « soft » ?

Faut-il être écrivain, philosophe, poète, visionnaire… Et que sais-je encore, pour être si différent que cela, de ces braves gens ?

Que vienne la chute, la chute imprévisible brutale, inconcevable… par un simple mot, un simple geste, un écrit dérangeant, une rupture sans délicatesse, la connaissance d'un fait « noir »…

Que vienne donc la chute, sur un lit d'hôpital, par des appareillages médicaux, par un visage ravagé, par quelque grosse bêtise… Et c'est le désert ! Fini les « sentisseries », les bises et les regards pieux !

Oh, que je les comprends, ces braves gens ! Dont certains sont des amis, une mère, un père, un frère ou une sœur même !

« Soft, soft, soft… Chic et classe, la grande parade, la reconnaissance, les civilités, la convivialité, la gentillesse… » Tant que ça marche droit ! Ou à peu près droit ! Comme on le croit, comme on le sait, comme on nous l'a appris, tel que l'on se l'est frayé, le chemin !

La chute par accident, par maladie, par quelque coup du sort, ça, c'est un « mécanisme » que l'on conçoit, que l'on identifie… Mais, comme on dit : « au pied du mur » c'est une autre histoire !

Il est de ces déchéances, de ces décrépitudes, de ces handicaps et de ces fins de vie qui n'ont plus de visiteurs…

La chute par nuit soudaine surgie en soi, dont l'éclat d'une comète blanche déchire l'esprit et perce le cœur, cette chute là est d'un « mécanisme » autrement complexe. Si complexe qu'il en vaut bien le renoncement à le comprendre au-delà de ses fondements les plus élémentaires.
Je comprends donc tous ces braves gens dont certains cependant ont risqué l'aventure, l'interrogation… Jusqu à cette « frontière de l'impossible ».

Nous sommes des êtres fragiles. Fragiles en dépit de tout ce qui fait notre force, notre crédibilité, notre rayonnement…
On ne guérit pas de la fragilité comme on guérit d'un rhume par exemple. D'ailleurs, faut-il en guérir, de la fragilité ? Qu'en serait-il de ce qu'il y a d'humain en nous si l'on en pouvait d'un seul coup guérir ?
Ce serait « sauter la marche »… Comme si l'on pouvait sauter un « palier » dont on ne verrait pas l'extrémité parce que sa dimension n'est pas à notre échelle !
Comprendre la complexité du mécanisme de la chute, identifier les liens jusqu'en leurs extrémités, ces liens noués qui ne semblent mener nulle part, c'est là tout ce que l'on peut faire contre sa propre fragilité… Pour que « ça n'arrive pas ».
Accompagner jusqu'au bout la souffrance et la solitude de l'autre lorsqu'il ne reste rien de ce qu'il fut du temps où il plut, par la gentillesse et l'affection encore communicables par des gestes, c'est là tout ce que l'on peut faire contre la fragilité qui nous emportera.

Ces braves gens sont tous les mêmes ! Mais oh, que je les comprends !

UN MOIS APRES LA RENCONTRE D'ARBOIS

Un mois déjà ! Mais les jours ont singulièrement raccourci et avec le recul de cinq semaines, je me rends compte que le temps écoulé me semble aussi proche que lointain. Proche parce que l'étincelle que fut cet évènement entre nous, au regard du monde et de ses silex que l'on n'arrête pas de frotter, m'a parue lumière n'ayant voyagé que huit minutes…
Lointain parce que les évènements du monde et de nos vies, dans leur banalité du quotidien, dans leur gravité ou leur importance, ont quelque peu constellé la toile et ajouté de nouveaux fils.

Cet après midi sur cette plage de Contis sur la côte océane dans les Landes, cette plage où je me rends en toute saison et qui en ce début d'août est une immensité humaine, je pensais en regardant tous ces gens sous un soleil presque automnal, aux plages désertes de Beyrouth, aux commerçants et restaurateurs Libanais qui, au-delà du « pognon » des touristes perdu, devaient faire bien grise et grave mine… pour d'autres raisons encore.
Dans l'effondrement des crêtes blanches, je ne pouvais que penser, aussi, au crépitement des armes automatiques, à l'éclatement des maisons sous les bombes.
Mais en fin d'après midi à Contis plage, de longues colonnes de vacanciers passaient devant les sandwicheries, les terrasses de restaurant sans s'arrêter, « petits budgets » oblige !

Vendredi 4 Août 2006.

LA REVOLTE DES PLOUQUES

C'était au pays de Marmagne, durant l'été qui suivit la réélection de la Cheftaine du parti des Bontins.
Le clan des Branchelus depuis six ans déjà, dominait la Nation, étreignant des idées et des concepts comme on embrasse, pétrit et pénètre des jeunes femmes debout et joliment habillées devant des œuvres d'art incomprises.
Il y a, assurément, quelque chose d'orgasmique, d'une violence inouïe et d'une souveraineté implacable, à imposer ainsi une vision du monde à tout un peuple, vision dont on se gargarise à

l'idée que le peuple ne comprend rien à cette vision.
Dans les humeurs, les senteurs et les éclaboussures de l'étreinte souveraine médiatisée à l'intention des « aspirants Branchelus », se vautrent aussi les « sous aspirants Branchelus ».
Les œuvres d'art incomprises, ou interprétées selon des cultes et des modes filant telles des comètes froides et neigeuses ; les jeunes femmes joliment et « paillettement » vêtues, pétries et froissées par les doigts de ces Branchelus fêtards, festivaliers et salonards ; l'orgasme généralisé, insolent et condescendant de ces Branchelus peu ou prou friqués du parti des Bontins ou du parti des Queues Bleues…
Tout cela n'enrosissait point l'horizon des Plouques qui, du matin au soir, trimaient sur leurs machines, arpentaient les trottoirs sans espoir, ou géraient sur leurs comptes bancaires de pharaoniques découverts.
Les Branchelus, pour la plupart d'entre eux, disaient de ces Plouques, qu'ils étaient incultes, larvaires, gavés de Télé poubelle et indécrottables, alors même que leurs grands ténors, producteurs de ces « télé poubelle », possédaient chez eux, dans leurs belles maisons avec parc, piscine et écurie, de splendides bibliothèques, allaient à l'opéra, assistaient aux « premières » et finançaient de hautes études pour leurs enfants…

En cet été là, à Marmagne, il y eut le 10ème été des « Scènes Plurielles et Atypiques », la plus grande manifestation socio culturelle du pays tout entier.
Comme chaque année, des foules immenses de Branchelus et de Plouques se côtoyant en rangs serrés, s'y trouvèrent concassées, mélangées, agglutinées devant les innombrables scènes de rue et de places publiques.
Friteries, sandwicheries, chapiteaux de restauration, boutiques ambulantes, bars improvisés, bals et orchestres, jeux de cirque et théâtre sur l'herbe, offraient à tout ce vaste monde le rire, le spectacle, le couvert et la boisson.
Pour cette 10ème édition des « Scènes Plurielles et Atypiques », contrairement aux années précédentes, l'entrée n'était pas gratuite. Toute la ville avait été entourée d'une haute palissade et aux accès contrôlés par les employés municipaux siégeant dans de petits bastions moyenâgeux, il fallait aux différents guichets, acheter un « pass » pour la journée, au prix de 20 euro.
En outre, dans les vastes parkings aménagés en plein champ, le prix du stationnement avait été fixé à 2euro par voiture, 10 euro par autobus ou camping-car, ce prix ayant doublé par rapport à celui demandé l'an passé…
Pour la « couleur locale », parce que le pays de Marmagne était célèbre pour ses forêts d'acacias ; l'on avait instauré une monnaie en bois sous forme de plaquettes ovales de différentes dimensions, le « Marmu ». Un « Marmu » valait 2euro 50.
Il fallait donc, après avoir acheté le « pass », échanger ses euros contre des « Marmus » en plaquettes de 1, 2, 5 ou 10 « marmu » qui n'étaient plus échangeables à la sortie.
Si les spectacles étaient bien « gratuits », à l'intérieur de l'enceinte, nombreux, variés… mais imposant cependant de longues files d'attente puis une station debout sous le soleil ou la pluie durant une bonne heure au moins, les « marmus » permettaient de boire et de se restaurer ou d'acheter les « souvenirs » et les « fanfreluches » dans les boutiques.

Depuis huit jours la Fête battait son plein et les foules assistaient aux spectacles.
Cependant, de longues colonnes de vacanciers et de gens venus de tout le pays, passaient devant les sandwicheries et les boutiques ambulantes sans rien acheter, et, sous les chapiteaux de restauration, de nombreux bancs attendaient des derrières qui ne s'asseyaient point… Il faut dire que durant les deux dernières années, le prix du « pain bagnat » ou de « l'américain » était passé de 3 à 5euro, et que l'on ne buvait rien à moins de 2euro 50 le verre ou 3euro la petite bouteille… Et qu'avec les « marmus », c'était encore plus onéreux ! Aussi voyait-on sur l'herbe ou le long des palissades, des gens installés debout ou assis par terre qui mangeaient les provisions qu'ils avaient amenées dans leurs sacs.

Le 9ème jour il y eut un incident qui dégénéra en émeute générale…

Un petit groupe de Plouques, qui s'était vu évincé d'un spectacle après une longue attente en plein soleil, par des Branchelus quelque peu « allumés » (ou illuminés) entre eux ; s'en prit aux toilettes attenantes, apostropha les Branchelus par des propos acides, ouvrit les toilettes, et les gens de ce groupe vidèrent dans la cuvette leurs bourses de « marmus ».
Et tous les Plouques aux alentours, en firent autant ! Et même quelques Branchelus soudainement ralliés à cette colère spontanée des Plouques.
Toutes les toilettes de la Fête furent bouchées, puis débordèrent.
Et les foules sortirent de la ville, désertant les « Scènes Plurielles et Atypiques ». Seuls demeurèrent sur place quelques Branchelus déconfits, et les magistrats de la ville, outrés, la rosette piquée du « pin's » de la Cheftaine du parti des Bontins, rosette déstructurée par les mouvements de moulinet du bras, effectués lors de saluts aux administrés.

Puis les Plouques regagnèrent leurs foyers… reçurent leurs avis d'imposition, épluchèrent leurs comptes.
Une fronde couva quelque temps.
Il se passa quelque chose d'étrange dans ce pays…
Comme si tous ces gens, les Plouques et leurs alliés Branchelus—débranchés—s'étaient « donné le mot » entre eux par quelque lien de pensée…
L'audimat des émissions Télé – poubelle baissa, et à dire vrai s'effondra…
Les Grands Auteurs à la mode ne furent plus lus…
La jeunesse bouda les magazines « People »…
L'on se dépiercingua, se démaquilla, se débijouta…
Les UGC produisant des thrillers pétants aux intrigues complexes virent leurs salles sans spectateurs…
L'on arrêta le « Sudoku » dans les transports publics…
Les Plouques, las des grèves et des manifs, des courriers de lecteurs et des forums d'expression sur internet, des sujets d'actualité, des argumentaires, des sondages d'opinion et des polémiques, firent la GREVE GENERALE… De toutes les visions du monde, et de tous les étals rutilants du monde…

Ce fut la révolte des Plouques, la révolte de ces vivants que l'on prenait pour des morts avec un gousset accroché dans leur cercueil à hublots ou à roulettes…

Lorsque j'eus terminé de raconter cette histoire, un Branchelu me dit :
« Eh, Plouque de mes roupettes, t'as fini de rêver, avec la musique de ta trompette ? »
… Et je trompetai, je trompetai… Et en plus j'avais un « bec – marteau » !

LA RENTREE LITTERAIRE DE SEPTEMBRE

Loin de cette rentrée littéraire que je ne conteste en aucune façon et qui s'inscrit tout à fait bien dans l'ordre du monde et dont certains auteurs verront leurs ouvrages couronnés…A juste titre si l'on peut dire…
Mais encore plus loin des potins et des petits recoins de salons… Et des batailles d'éditeurs, de cette rentrée littéraire…
Et de la portée médiatique du livre de Nicolas Sarkozy… (Tiens, tiens, comme c'est curieux que la belle et bien sapée Ségolène n'ait pas son livre cet été dans toutes les maisons de la presse)…
…Je lis en ce moment LA VIE EST AILLEURS de Milan Kundera. Un livre que j'ai acheté à la brocante vide grenier de Tartas le dimanche 6 Août 2006. Une pure merveille ! Jaroménil, le petit garçon (futur poète et déjà poète) voit sa maman qui affiche les premiers écrits de son gamin sur de grandes feuilles de dessin et les accroche aux murs de sa chambre comme si c'étaient des tableaux. Tout étonné et ravi, le petit prend alors conscience de l'importance que l'on donne à ses mots ; il en

est très ému et, bien au-delà de la fierté qu'il en a, il réfléchit et se dit que les mots qu'il prononce puis écrit, sont des mots que l'on retiendra…
En lisant ce premier chapitre je me suis dit que beaucoup d'enfants de par le monde n'ont pas ainsi une maman ou une autre personne à leur côté qui « magnifie » avec autant de sincérité et d'émotion leurs petits mots, leurs dessins et tout ce qu'ils font…
Par contre, tant qu'ils sont tout petits, ces bambins, on les prend parfois pour de petits dieux, on cède à leurs caprices, on exalte ce qui les porte à dominer d'une manière ou d'une autre leurs petits copains, à devenir de petits héros… En bref on les gâte !
Mais on ne s'intéresse jamais à ce qui les singularise et qui n'est pas « du sens du monde ». Et ces enfants là, si nombreux dans le monde et surtout dans nos pays « technologiquement et économiquement développés », seront les adolescents puis les adultes de demain.
Je ne pense pas qu'un Jaroménil de quatre ans devienne un jour un incendiaire de voiture, de cave d'immeuble ou de forêt proche d'un village, s'il a une maman comme la maman de Jaroménil ou quelqu'un dans son entourage qui lui accroche ses mots comme des tableaux sur les murs de sa chambre…
Mais… Qu'en septembre 2006, la rentrée littéraire soit !

LE CHIEN VERT

C'était un chien vert trottinant auprès de sa chienne bleue depuis trente saisons…
Un chien vert, une chienne bleue, ça n'existe pas au pays des bergers et des bergères qui ne croient qu'aux toutous de toutes les couleurs de toutous… jamais bleues ou vertes.
Un chien vert n'est donc pas un chien à poils verts. C'est un chien dont les rêves ont verdi en traversant des saisons jaunes.
Une chienne bleue n'a pas, non plus, les poils bleus. C'est une chienne dont les rêves se sont éveillés dans le reflet du ciel sur les eaux de lac ou de rivière.
L'on disait de cette chienne bleue qu'elle était « chiante »… Parce qu'elle courait sans cesse après des pantoufles violettes et ne se mêlait jamais aux jeux de tous ces chiens de maison qui s'y connaissent si bien en marques de pantoufles, ou excellent en différentes manières d'ouvrir les portes…
La chienne bleue avait donc des rêves bleus. De ces rêves que l'on disait désuets et dont on se moquait en jappant à petits cris étouffés.
Et le chien vert dont les rêves avaient verdi en traversant les saisons jaunes, risquait parfois en assemblée de toutous frétillants de malice, quelques facéties qui généralement, passaient inaperçues ; ou bien jetait d'intempestifs aboiements qu'il modulait et prolongeait jusqu'à ce que réponse s'ensuive…
Le chien vert et la chienne bleue habitaient une grande niche à la peinture écaillée et à la toiture gondolée.
Un chien vert et une chienne bleue dans une grande niche aussi éloignée des terrains de jeux, aussi perdue au milieu des champs, tout juste bonne à servir de niche de rendez-vous lors d'anniversaires turbulents de jeunes toutous citadins, ne sont pas des compagnons que l'on vénère et dont on se réjouit de la présence.
De plus ils sont « casse nonos », balourds dans leurs mouvements et répétitifs dans certains de leurs aboiements.
Le chien vert, en particulier, s'éternise en circonvolutions oiseuses, tournant et retournant autour du pot de soupe, exprimant ses émotions par des pirouettes ridicules qui ne retiennent l'attention d'aucun berger, d'aucune bergère.
L'on eût cru leur garde manger en une cache sous le plancher de la niche, empli de gros os et de provisions. Mais à dire vrai, tout avait été bouffé dans les saisons traversées et il n'y avait plus

guère l'ombre d'un pécule sous le plancher ! Ne demeurait sous le grand ciel que la niche à la peinture écaillée et à la toiture gondolée…
La « cache » cependant, était emplie de rêves verts poussés au milieu des longues saisons jaunes, et des souvenirs de rêves bleus dentelés comme de petits bouts de ciel frangés au milieu de grands nuages gris.
Et les épis des rêves verts, si nombreux, jamais pris entre les doigts, dormiront sous le plancher de la grande niche jusqu'à ce qu'un autre chien vert ou une autre chienne bleue d'une autre génération, vienne un jour surprendre ces épis dans une germination inattendue.
L'on saura alors qu'il y eut jadis un chien vert et une chienne bleue…
Et que les bergers et bergères de ce temps là ne faisaient que passer devant la grande niche du milieu des champs…
Ces épis de rêves verts n'étaient que poussière... Pensaient sans doute la jolie bergère et son beau berger.

Bonané !

Sera-ce l'année de Ségolène ? Et l'année de je sais pas quoi ?

Ce RAT-ce l'année de la SOURIS… Ou du cochon à plumes ?
Les poules boulimiques aux ailes d'aluminium et aux pattes de pie trempées dans le vinaigre de prune, becteront-elles sans les percer, les occiputs de moineaux à écailles ?
Y aura-t-il des Papes et des Muphtis en plus dans le kaléïdo trombinoscopique des Humanuscules, et les Vases Sacrés chieront-ils des cœurs de pigeon ?
Je vous aime sans aucun sens ni culte à bascule.
Bonané, le petit bossu descendu de l'arbre à Zidé en même temps que le patamacaque cendré huppé des Cloches Bannies m'a dit… et même redit : « Remballes tes petits anchois sans chercher le sens de leur queue ou de leur tête, non pas dans le Moralemballage taché de suie et de pipijoui des Moralcavalcadeurs, mais dans les barquettes trouées de brouet clairet »…
Elles sont trouées, les barquettes ! Mais il faut zieuter, mirer, s'y crever la rétine dans l'œil'ton du microscope électronique version Explorer Myn dow rain…
Je vous aime, crié de régal entre les quatre planches cloutées d'une caisse fermée , rêvé de votre visage, hurlé, élancé et brandi contre tout ce qui durant la chevautraversée, a inhibé le brouet…
Bonané, donc, visages qui m'avez sauvé !

La littérature

« La littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas »…

C'est, oh combien vrai !
Sans la littérature, la vie est impossible à comprendre : peut-on donc se suffire, s'enraciner, se projeter, aimer, et… « vivre tout court », dans une telle impossibilité à comprendre ?
La littérature rend la vie « recevable »… Parce que, par elle, la vie nous est dévoilée dans ses aspects, ses manifestations, ses liens, ses implications les plus diverses… Et peut-être même dans son « essence »…
Je lis en ce moment « LES AUTRES », d'Alice Ferney. « Les Autres », c'est bien là de la littérature. De la littérature qui dit la vie que nous vivons, de la littérature qui nous « existe » personnellement d'une part, et ensemble, entre nous d'autre part…
Alors la « traversée », si elle loin d'être aisée, devient possible…

Le point de non retour…

Novartis, l'une des 39 compagnies pharmaceutiques ayant fait un procès au gouvernement Sud Africain, intente cette fois un procès à l'Inde.
Si Novartis gagne ce procès, ce sont des millions de gens dans le monde qui n'auront plus accès à des médicaments indispensables, notamment pour soigner le sida.
Il y en a marre de ces grands prédateurs milliardaires réalisant des opérations boursières et percevant des dividendes pharaoniques.
Lorsque les guerres financières…Et réelles (avec armes et toutes sortes de pressions économiques, culturelles, dominatrices) ont pour enjeu la santé des gens et en particulier des gens les plus démunis de la planète, par le marché des médicaments, des soins et des services, par l'existence de terrifiantes biotechnologies ; alors c'est bien la preuve que nous arrivons à ce « point de non retour » où il n'y a plus de négociation, plus de dialogue possible, et qu'il ne reste plus qu'à mener le combat le plus décisif qui soit, le plus dur de tous les temps !
Déjà des révoltes éclatent partout dans le monde… Certes, il y aura toujours dans ces luttes et ces soulèvements, des meneurs d'un genre que nous connaissons bien par l'évolution de l'Histoire, mais au bout du compte, il ressortira un jour de ce chaos, de toutes ces horreurs, et au prix du pire malheureusement, un monde un peu différent de celui qui a cours depuis des milliers d'années.
Notre vie est courte : nous ne verrons jamais ces changements majeurs, nos enfants et les enfants de nos enfants ne les verront pas non plus. Mais est-ce une raison pour se dire « que peut-on y faire » et accepter sans broncher d'être :
-Soit l'un des représentants de ce milliard d'Humains **avec bouffe, eau et électricité**
-Soit l'un des représentants de ces six milliards d'Humains **sans bouffe ni eau ni électricité** ?
Comment ont-ils fait, les Egyptiens du 4ème millénaire avant Zéro, puis les Grecs, puis les Romains ? Et le « petit peuple » de France ou d'Angleterre ou des états Allemands du 18ème siècle ? Et les Chinois pauvres, les Africains dans la misère absolue, au 21ème siècle ?
Le combat est perpétuel, avec cette espérance qui donne un sens à notre vie (dans la mesure où l'on ne se satisfait pas de ce qui prévaut).
Oui nous ne verrons pas les changements importants (dans le sens que nous souhaitons en majorité) mais nous savons que ces changements se feront… Parce qu'il y a déjà eu des « signes avant-coureurs », parce qu'il y a eu des « sursauts », de ces « paliers » entre les interminables « marches jusqu'à l'horizon » de l'Histoire. Et que le destin, l'évolution de l'Homme n'est pas une ligne droite ascendante et régulière, ni, non plus, descendante. Cette ligne est discontinue, irrégulière, et ne paraît à l'échelle de notre vie, ni monter ni descendre (ou monter ou descendre comme quand on tombe dans un gouffre ou comme on s'élève en ballon dans le ciel).
Lorsque les gens construisaient des cathédrales ou des édifices prestigieux au moyen âge, ils y passaient leur vie entière sans jamais voir l'achèvement de leurs travaux. Lorsqu'ils transmettaient leur savoir et leur expérience à leurs enfants, ils se « projetaient » au-delà de leur propre existence… Et cette façon qu'ils avaient de se projeter ainsi, leur assurait que la vie ne s'arrêtait pas parce que l'on mourait…
Il y a seulement je le crois, de ces moments dans l'Histoire où il faut, où il devient nécessaire d'agir avec plus de force, plus de détermination qu'en d'autres moments… Nous en sommes aujourd'hui en l'un de ces moments de l'Histoire. Sans doute le plus déterminant, le plus essentiel car il est bien aujourd'hui question de la survie de notre espèce…
Et avant de continuer d'avancer, d'évoluer, il faut d'abord réussir à survivre.

Les Autres, d'Alice Ferney

Je ne peux pas dire, de ce livre, qu'il me captive outre mesure… Mais il me fait

réfléchir et m'éclaire.
Je savais déjà que l'univers du relationnel était un univers complexe, avec des liens multiples, de « drôles de liens » parfois, des liens étranges, des « dits », des « non dits », des regards, des interrogations, des intonations de voix ; jusqu'à des habillements, des « ports », et de toutes sortes de petits gestes émouvants, évocateurs, messagers…
Mais c'est encore ici dans ce livre, entre les personnages que l'on voit apparaître en trois tableaux à la fois différents et semblables, bien plus complexe encore !
Cette complexité explique bien des choses…
L'on ressort de ce livre, LES AUTRES, d'Alice Ferney, « avertis » désormais… Mais non pas forcément plus aguerris.
Pour en savoir plus sur Alice Ferney :
http://www.evene.fr/celebre/biographie/alice-ferney-4154.php

La critique

La critique doit être intransigeante et sans complaisance… Elle ne doit pas se compromettre, c'est-à-dire « se mettre du côté d'où vient le vent, le soleil, la pluie, le froid, le chaud… »
Elle évalue, compare : il faut tout de même quelques repères !
Mais elle doit aussi construire, et veiller à ne rien détruire hormis ce qui nuit, abuse ou anesthésie.
Enfin, une « certaine générosité », associée à son intransigeance, à sa rigueur, à sa vocation à évaluer, comparer et construire, me semble cependant nécessaire…

Fancy Fair

J'm'ferais bien une Fancy Fair avec mes chères Alexandrettes…
…Et, par je ne sais quel hasard plus qu'hasardeux si je puis dire, seraient dans les parages, en « repos de cycle » (trente cinq heures oblige) Ségolène Royal et François Hollande, la main dans la main…
Dans une afriolance discrète de déstructuré très Fancy Fair, Ségolène conviée aux folies de cette fête improvisée, en oublierait son cher François goinfré de viennoiseries au stand des p'tits bouts d'choux.
Fancy Fair, cela m'évoquerait ces jeudis de l'Ermitage à Cahors en 1954, où nous étions filles et garçons en une ronde sans fin de kermesse et de carnaval, jouant et nous embrassant…
En des siestes tumultueuses nous faisions voler les plumes des traversins, puis venait le goûter avec du chocolat au lait, des crêpes et des beignets…

Lorsque la virtualité est très belle…

La virtualité vraie n'est pas la virtualité qui ressemblerait au plus près au vrai le plus vrai…
La virtualité vraie c'est le vrai lui-même, le vrai totalement beau, vécu en soi, existé et existant, dans une émotion absolue, enfin devenu accessible…
Nous croyons qu'il n'y a pas, sur la Terre, d'êtres virtuellement vrais… Et c'est pour cela que certains d'entre nous traversent la vie avec un immense chagrin d'enfant et de temps en temps, quelques émerveillements… Ces êtres là seraient-ils virtuellement vrais ?
Dans l'océan du Net…

La navigation sur le Net est une aventure dangereuse, incertaine et parfois même « extraterrestre » dirais-je…
Mais tellement belle, et d'une « virtualité vraie » qui s'habille à nous ravir le cœur et l'esprit. Et qui peut nous rendre la réalité aussi folle et décrassante à vivre, que des jeux inconnus d'enfants sur une plage de nouveau monde…

C'est un peu comme l'aventure des grands voiliers du 18ème siècle au passage du Cap Horn. Nous passons en effet d'un océan à l'autre, en pleine nuit entre les gouffres glacés de l'hiver Austral, pour atteindre ce Pacifique Sud immense, mais peut-être sans ces exils que nous avons toujours connus.

Ségolène Royal lundi soir 19 février sur TF1

J'ai particulièrement apprécié lundi soir le 19 février sur TF1, la prestation télévisée de Ségolène Royal, émission en direct qui d'ailleurs fut suivie par quelque neuf millions de personnes dans notre pays…
Dans sa belle veste blanche de très bonne coupe, avec sa robe noire, et sur fond de scène bleu blanc rouge, je l'ai trouvée très chic, émouvante dans ses propos, gentille et d'une grande humilité sans ostentation… Mais très ferme, très sûre d'elle, et d'une volonté bien à elle.
Je reconnais là, à mon sens, une vraie stature de Chef d'Etat.
Nous les électeurs et les gens que nous sommes, en général, et, il faut le dire, bien souvent en particulier, nous ne sommes guère habitués à entendre ce langage là, avec ces mots là, cette intonation là, cette simplicité, cette force, cette émotion… Il est vrai aussi qu'il y avait, en plus, cette authentique féminité qui, comme toutes les féminités, est « à nulle autre pareille »…
Sans doute si elle est élue, choisira-t-elle dans son entourage des gens pour soutenir son action et ses projets sur la base d'un dialogue ouvert… Mais, inévitablement, il sera de ces gens qui se compromettront, ou même la trahiront : il en a toujours été ainsi et c'est l'une des raisons pour laquelle dans notre pays, « les choses n'évoluent guère »…
Par le langage qui est le sien, simple… et bien plus littéraire que celui de certains autres s'apparentant à des propos de « bistrot de forts des Halles », par sa gentillesse sans complaisance, elle joue une carte forte, émouvante, mais qui ne sortira pas forcément et elle le sait, elle le risque et elle mise sur ce qui commence à changer dans le cœur et dans l'esprit de beaucoup de gens.
Le moment le plus émouvant de ce questionnement par nos concitoyens, fut sans doute celui où elle s'est doucement approché du monsieur handicapé sur son fauteuil roulant afin de le toucher, manifestant ainsi un geste d'affection…

Pour conclure, il est possible (les Médias et le monde étant ce qu'ils sont) que tout cela ne soit que « mise en scène », et donc, beaucoup moins crédible après réflexion… Et qu'il ne faille pas rêver !
Mais c'est tout de même bon, de voir… et de croire.
Parce que… Si c'était vrai ?

L'homme de Lettres prenant un pseudo

« Un homme de Lettres devrait prendre un pseudonyme pour déshériter sa famille de son nom » [Jules et Edmond de Goncourt]

Un homme de Lettres prenant un pseudonyme, s'il déshérite sa famille de son nom, il l'habilite par un pseudonyme qui traverse les siècles.
En effet, dès son vivant s'il le peut, et au-delà de sa mort par l'œuvre qui lui survit en traversant les siècles, sa famille est entraînée avec lui comme dans un essaim d'étoiles parcourant toutes les nuits la voûte céleste.

Ce sont les biographes d'une part, présents et à venir ; et l'homme de Lettres lui-même de son vivant, qui se chargent de l'habilitation.
L'habilitation alors, n'est-elle pas un très bel héritage ?

Ce rêve d'IL… d'ELLE

D'un seul cri, d'un seul jet, d'une seule émotion ; telle qu'elle lui parut là, devant ce talus boueux, attendant la voiture qui la devait mener à la ville voisine, elle lui plut tant qu'il se serait jeté sur elle…
Elle était sa femme, sa femme chic, sa femme adorée, sa femme telle qu'il eût pu en aimer tant d'autres mais n'en aurait point « tracé » pour autant, une autre que la sienne…
La situation il est vrai, en cet instant, ne se prêtait guère à ce qu'il se jetât sur elle…
Une épidémie de grippe aviaire venait de décimer dans le village toutes les poules mais aussi tous les lapins. Un arrêté municipal interdisait l'enfouissement de bêtes mortes à proximité des habitations.
Sur un talus boueux proche de leur maison, il avait creusé un trou, jetant une peau et des intestins de lapin.
La veille il avait plu très fort et de la boue s'écoulait sur la petite route.
Alors qu'il retournait une pelletée de terre sur les boyaux du lapin, surgit le Garde Champêtre, un grand homme sec d'apparence sévère.
S'ensuivit une altercation. Une amende allait être infligée.
-« Vous n'avez pas lu l'arrêté placardé dans le hall d'entrée de la mairie ? »
-« Non… Mais je vous assure, je vais tout enlever ! »
Au comble de la confusion, il aperçut alors sa femme qui venait d'arriver, vêtue d'une veste blanche ravissante et bien coupée, d'une robe noire à volants lui seyant à merveille, ses jolies jambes serrées dans des bas résille, et chaussée de fins souliers blancs à hauts talons.
La situation lui était insoutenable… Il se sentait comme un gamin pris en faute mais en même temps subjugué par sa femme qui en cet instant lui plaisait au-delà de toute raison…
Le cri qui explosait en lui, le jet qu'il sentait se préparer, l'émotion qui le vitrifiait ; se trouvaient ainsi foudroyés dans la honte d'un flagrant délit, par le visage taillé à coups de serpe du Garde Champêtre, par les projections de boue sur le bas de la robe et les chaussures de sa femme… qui s'entretenait avec le Garde.
Elle ne lui en paraissait pas moins dans toute sa fraîcheur et sa légèreté, sa femme dont il était fou, sa femme sortie d'un rêve vrai ; et jetée dans un autre rêve tout aussi vrai, mais imbécile et cruel.

Ce fut Nina, la dernière fille de leur fille aînée, qui les découvrit, entrant dans leur chambre ce matin là et ouvrant les volets…
Il faisait bleu et grand soleil.
Elle s'éveillait à peine, le regardant, immobile à ses côtés : dans ses yeux à jamais ouverts sur ce monde en lui qu'il avait vécu, vivait comme un rêve d'elle.

Journée de la Femme

Comment un Yugcib, amoureux de toutes les femmes du monde, pourrait-il laisser passer un tel jour sans « catalpulter » dans les univers qu'il squatte, son « missile » du 8 Mars ?
Impensable !
Je sais bien que le quantième 8 lorsqu'on l'écrit en chiffre m'évoquerait une araignée dont on a

coupé les pattes et se traînerait tristement sur le sol en contorsions à soulever le cœur…Mais il n'en demeure pas moins qu'à défaut du 9 qui me siérait mieux, c'est bien le 8 du mois de Mars qui a été « sacré » journée de la Femme…
Mesdames, Mesdemoiselles, j'adore vos affèteries, vos jolies robes, vos charmants visages, tout ce qui émane de vous et me ravit, tout ce qui aussi, de vous, m'inspire et parfois m'électrise en un bien être fou lorsque je vous vois apparaître…
De la toute petite fille à l'aïeule la plus parcheminée, en passant par la jeune fille rêveuse et romantique ou frimeuse et s'existant à l'excès sur le plateau de Star Académy, par la jeune cadre de trente cinq ans et par la mamy American Beauty, vous m'étonnez, m'émouvez, m'impulsez… Et je vous adore, je vous adore.
Et combien je me moque de tout ce que l'on oppose à mes émerveillements, de tout ce que tant d'hommes disent de vous… Allant, oh, horreur et damnation, jusqu'à « la septième race après le crapaud » ! (soit dit en passant, le crapaud est mon ami)
Inconditionnel ? Déraisonnable ? Incorrigible rêveur ? Jusqu'à une certaine naïveté ? Je rejoins Cavanna lorsqu'il écrit dans l'un de ses livres que « dans une femme il n'y a rien à jeter », et que même morte, allongée sur le trottoir, il viendrait encore la sentir, tel un chien errant salivant et humant, la truffe en fête…
La Femme ? Pour le Yugcib que je suis, le cœur et l'esprit comme la truffe en fête, c'est la première raison heureuse d'être venu au monde et de traverser la vie… C'est comme un sourire vertigineux, brûlant comme un baiser polisson de fille, enivrant comme une salive océane apportée dans le vent…
… Et le plus surprenant, le plus vrai aussi… C'est que je les aime toutes en étant fidèle à une seule.
C'est ainsi que j'ai su que j'aimais vraiment…

Leclerc, Carrefour, Virgin… Ou la planète des livres.

Dans ces espaces culturels de Leclerc, Carrefour, Virgin… J'ai feuilleté des ouvrages exposés, lu quelques pages. J'ai pu constater « qu'il y en avait pour tous les goûts »… Pour toutes les sensibilités à vrai dire…
Mais l'on n'y trouve pas forcément ce que l'on cherche puisqu'en ces univers essentiellement marchands, les livres présents sont des livres d'auteurs plus ou moins bien référencés, des livres dont on a parlé dans un article de presse (par exemple)…
Il est évident que certains livres tout à fait particuliers, qu'ils soient des romans ou des essais, peuvent paraître assez difficilement commercialisables dans la mesure où ils n'intéressent qu'un nombre limité de lecteurs. Ces livres là, lorsqu'ils ont tout de même été publiés, ne peuvent s'acheter que dans des librairies spécialisées, ou lors de manifestations littéraires à thème…
Bien sûr, tous les livres de littérature classique, en collection de poche, à des milliers d'exemplaires, sont, par les grands centres de distribution Leclerc, Carrefour, Virgin… partout, dans toutes les villes, à la portée du plus grand nombre, à la portée de ce public qui, généralement, est « de petit budget »… Et la littérature classique bien sûr, voisine avec toutes les autres collections Polar, Science Fiction, Aventure, Sentimental, Esotérie, Histoire, Vie pratique, Nouveautés, etc.
Au début du siècle (le 20ème) n'existaient pas ces grands centres de distribution, ni la Télévision, ni tous ces festivals ni toutes ces manifestations et salons littéraires ou autres…Ni internet. Il y avait ces romans populaires d'Henri Bordeaux vendus dans la rue ou dans les librairies, ces feuilletons interminables dans les journaux de l'époque… et peut-être des veillées dans des maisons de village….
Je ne pense pas que la valeur marchande d'un livre (dans une édition de luxe ou dans une collection « de poche ») en rapport avec son accessibilité, ait beaucoup évolué en l'espace d'une centaine d'années.

Par contre, ce qui a évolué, ce sont bien nos aspirations, nos besoins, nos motivations, notre mode de vie.
Et ce que nous ne pouvons prévoir, c'est ce que sera notre mode de vie dans quelques dizaines d'années, et à plus forte raison, au siècle suivant… Qu'en sera-t-il alors de la valeur marchande d'un livre en rapport avec son accessibilité ? Quel est l'avenir de ces grands centres de distribution ? Comment vivra-t-on, à quoi rêverons nous ?

Un été 2007

Clanpins et clanpines sis en leurs nids ou se dorant au soleil sur les plages, ou canoëkayaquant dans les gorges du Verdon, ou discothéquant à Biarritz ou Lacanau, ou campingcaring ou mobilhommant en Provence ou en Bretagne... Attendaient tous que vienne en leur bec une manne tombée du ciel par la grâce du un pour cent de croissance, des heures sup' défiscalisées, des héritages sans frais, et de l'embellie générale dopée par les feux d'artifice du 14 juillet et du 15 Août pétant cette année plus fort et plus longtemps encore, par les défilés et pèlerinages présidentiaux à Epinal et en d'autres villes de France, par les budgets gonflés de crédits et expédients bancaires, par un Euro fort minimisant le prix du carburant, par les dividendes de portefeuilles financiers et par toutes sortes de dépenses loisiresques, restaurantesques, vestimentaires, voituresques et équipementaires...
Maître Sarconard, en sa limousine, perché debout et les deux bras ouverts comme pour embrasser d'un seul, auguste et grand regard, une foule compacte et vénérante accourue de tout le pays environnant... Discourut en ces termes : « Il n'est pas de raison que la manne ne soit pas au rendez vous, notre pays n'est pas une exception, et là où les autres ont réussi, pourquoi ne réussirions nous pas aussi? La tâche est là, ne bronchons pas, avec ardeur pour le pays, pour la croissance, travaillons »...
Alors clanpins et clanpines orchestrèrent dans le sens de l'Instrumentation Générale, s'endettèrent plus encore... Cependant que les plus pauvres et les plus démunis d'entre eux, n'ayant ni campingcarisé, ni restauranté, ni bâti, ni loisiré, ni « mis cent balles dans le dada », avaient vu filer la manne quelque part dans le ciel fou, tel un trait blanc de pisse phosphorescent fusé du croupion des Anges Annonciateurs d'embellie formelle... Ou tel encore traversant les soirs d'été, que ces « lézards lumineux » que l'on voit fleurir et s'agiter avant les feux d'artifice entre les mains des enfants...